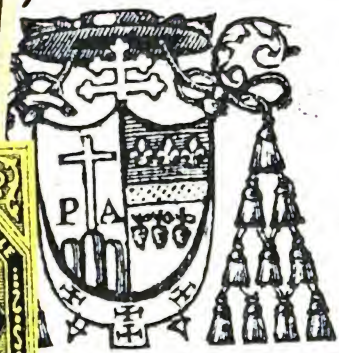
Digitized by Google

8
16-b
57



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
20 F
41

IECA ILL.mi ET R.mi D. D.

ALOISII LAMBRUSCHINI ARCHIEP. JAN.

S.a N.o Vol.
8, 16, b, 57

Digitized by Google

NOUVELLES
OEUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMONT.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Sur l'Imprimé

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN au Palais, sur le second Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. XCVII.
Avec Privilege du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES Contenus dans ce Second Volume des NOUVELLES OEUVRES de Monsieur de Saint-Evremont.

Reflexions sur la Doctrine d'Epicure. page 1

Lettre à Milord Saint-Alban. 79

De l'usage de la vie. 86

De l'existence de Dieu. 93

Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs par la consideration de la veritable valeur des choses que l'on desire. 104

De la reputation. 108

Des ennuis & des plaisirs. 115

Des plaisirs. 130

*Consolation à Mademoiselle L*** sur la mort de Monsieur M****. 143

Digitized by Google

TABLE.

Fragment de l'Hiſtoire d'Atalante. 196
Traduction de la Lettre des Conſuls de Rome au Roy Pyrrhus. 204
Harangue de Germanicus à ſes Soldats. 205
Traduction de quelques endroits d'Argénis. 210
Plainte d'Argénis ſur l'abſence de Poliarque. 213
Lettre d'Argénis à Poliarque. 217
De la vraye & fauſſe beauté des Ouvrages d'eſprit. 222
De l'honêteté des expreſſions. 239
De la juſteſſe du raiſonement. 253
Lettre au Comte de Saint-Alban. 270
Reflexions ſur ce que l'on doit faire pour vivre heureux. 286
De la Logique. 291
De la multitude des paroles, ou du nombre des Livres. 293
De la Philoſophie Morale. 295
Maximes de Morale. 297
Lettre au Duc d'Ormond. 301
Maximes ſur l'uſage de la vie. 308
Lettre à Monſieur Juſtel. 316
Lettre à Monſieur le Comte C. 325
Lettre à Madame D. D. B. C. 329

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

NOUVELLES OEUVRES DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

TOME SECOND.

REFLEXIONS sur la Doctrine d'Epicure.

PERSONNE n'ignore que la plûpart des Hommes blâment Epicure, & rejetent sa Doctrine, non seulement comme indigne d'un Philosophe, mais encore comme dangereuse à un Citoyen. Ils publient par tout, qu'un homme est vicieux dés qu'il est de ses

Digitized by Google

disciples ; que ses opinions sont opposées aux bonnes mœurs, & font ainsi tomber son nom dans l'oprobre & dans l'infamie.

Cependant les Stoïciens, qui étoient ses plus grands ennemis, ne l'ont jamais traité si mal. Ils l'ont combatu sans l'outrager ; & les Livres qu'ils nous ont laissez, témoignent encore en plusieurs endroits l'estime singuliere qu'ils avoient pour lui.

D'où vient cette extrême différence ; & pourquoi ne sommes nous plus de l'opinion des sages ? Il est trés-aisé d'en donner la raison. C'est que nous ne faisons pas comme eux. Nous ne nous informons de rien ; nous nous tenons à ce qu'on nous dit. Sans nous instruire de la nature des choses, nous estimons que les meilleures sont celles qui ont le plus d'exemples & le plus d'aprobateurs ; & nous ne suivons point la raison, mais seulement la ressemblance. Nous retenons nos erreurs, parce qu'elles sont autorisées de celles des autres. Nous aimons mieux croire que juger ; & nous sommes si injustes, que nous croyons que

Digitized by Google

l'antiquité d'une opinion eſt un tître ſuffiſant pour nous autoriſer à la défendre, même contre la raiſon.

C'eſt donc là une des cauſes qui ont fait tomber Epicure dans la haine publique, & qui ont pouſſé preſque tous les hommes à l'éfacer du nombre des Philoſophes. On l'a condamné ſans le connoître: on l'a banni ſans l'écoûter: & on n'a pas voulu s'éclaircir de ſon bon droit.

Mais, à mon avis, le premier & le plus raiſonnable ſujet qu'ont eû les hommes de mépriſer ſa doctrine, ç'a été la vie de quelques libertins, qui aiant abuſé du nom de ce Philoſophe, ont rüiné la reputation de ſa ſecte.

Ces gens ont donné à leurs vices l'inſcription de ſa ſageſſe. Ils ont corompu ſa doctrine par leurs mauvaiſes mœurs, & ſe ſont jetez en foûle dans ſon parti, ſeulement parce qu'ils entendoient qu'on y loüoit la volupté.

Tout le mal eſt qu'ils n'ont pas voulu ſçavoir qu'elle étoit cette volupté & ces loüanges: qu'ils ſe ſont

contentez de ſon nom en general ; Qu'ils l'ont fait ſervir de voile à leurs débaûches ; & qu'ils ont cherché l'autorité d'un grand homme pour apuyer les deſordres de leur vie. De ſorte qu'au lieu de profiter des ſages conſeils de ce Philoſophe, & de coriger leurs vicieuſes inclinations dans ſon école, ils y ont encore perdu le ſeul bien qui leur reſtoit, à ſçavoir la honte de faillir.

Ils en ſont venus juſqu'à loüer les actions deſquelles ils rougiſſoient auparavant. Ils ont fait gloire des vices qu'ils avoient cachez ; & enfin ils ont ſuivi ſans aucune honte la volupté qu'ils avoient aportée avec eux, & non pas celle qu'on leur vouloit enſeigner.

Cependant le monde a jugé ſur les aparences ; & voyant que ces gens qui ſe diſoient Philoſophes, étoient extrêmement débaûchez ; qu'ils faiſoient une profeſſion publique de leurs crimes ; qu'ils citoient Epicure pour autoriſer leur oiſiveté, leur impureté & leur gourmandiſe ; il n'a point fait de diffi-

Digitized by Google

cuſté de prononcer que la doctrine de ce Philoſophe étoit trés-pernicieuſe, & de comparer ſes diſciples aux plus ſales animaux de la nature.

Epicuri de grege porcorum.

Les affaires d'Epicure ſeroient en trés mauvais état, ſi quelques perſonnes deſintereſſées n'avoient pris le ſoin de les reconnoître, & ne s'étoient ſeparés de cette multitude qui a toûjours eu des ſentimens oposés à ceux des ſages.

Il s'eſt donc trouvé des gens qui ſe ſont informés de la vie de ce Philoſophe, & qui ſans s'arrêter à la croyance du vulgaire ni à l'écorce des choſes, ont voulu penetrer plus avant, & ont rendu des témoignages fort authentiques de la probité de ſa perſonne, & de la pureté de ſa doctrine.

Ils ont publié à la face de toute la terre, que ſa volupté étoit auſſi ſevére que la vertu des Stoïciens: & que pour être débauché comme Epicure, il falloit être auſſi ſobre que Zenon.

Et en effet il n'eſt pas croyable qu'un homme auquel ſa patrie éleva pluſieurs ſtatuës : duquel les amis occupérent les Villes de la Grece : qui aimoit le culte des Dieux, & le bien de ſon païs : qui avoit de la pieté pour ſes parens, de la liberalité pour ſes freres, & de la douceur pour ſes eſclaves : que ſa modeſtie empêchoit de ſe mêler de la Republique ; & qui ordinairement ne vivoit que d'eau & de pain : Il n'eſt pas, dis-je, croyable que cet homme eût donné des préceptes de la débauche, ni qu'il eût enſeigné à ſes diſciples la pratique des vices qu'il abhorroit naturellement.

Au contraire, comme ſi cet excellent homme avoit aprehendé que le titre qu'il donnoit à ſa Philoſophie ne ſervît aux mauvaiſes inclinations, & que les hommes enſuite ne calomniaſſent la volupté dans laquelle il metoit le ſouverain bien : comme s'il avoit prévû l'injuſte averſion des ſiecles ſuivans, & le déreglement de ceux qui abuſeroient de ſa doctrine : il a eu le ſoin luy-

même d'en faire l'Apologie. Il a expliqué combien la volupté dont il parloit étoit sobre & austere.

Au reste, je ne pretends point qu'on m'en croye, en cela sur ma parole; je vais produire une de ses Lettres, dans laquelle chacun peut aprendre son veritable sentiment. Voicy comme il s'en explique. C'est à Ménécée qu'il écrit.

Encore que nous disions, mon cher Ménécée, que la volupté est la fin de l'homme, nous n'entendons pas parler des voluptez sales & infames, de celles qui viennent de l'intemperance & de la sensualité. Cette mauvaise opinion est celle des personnes qui ignorent nos préceptes, ou qui les combatent, qui les rejetent absolument, ou qui en corompent le vray sens.

On peut voir par ce seul fragment, combien il a eu soin de défendre l'innocence de sa doctrine contre la calomnie & l'ignorance; qu'il a bien prévû qu'il n'y avoit que ces deux choses capables de le décrier; & qu'en effet, ce sont elles, comme

nous avons dit, qui l'ont perdu de reputation parmy la plus grande partie du monde.

Sa vie même, quoique ſage & ſobre, n'a pas laiſſé d'être noircie par une infinité de médiſances & d'invectives : mais ceux qui l'ont écrite, aprés avoir raporté les calomnies de ſes ennemis, les ont incontinent refutées ; & l'on n'a point fait l'hiſtoire de ce Philoſophe, que l'on n'ait à même-tems fait ſon Apologie.

Comme mon deſſein n'eſt point de vous entretenir de ſes actions, mais ſeulement de défendre ſa volupté, je vous remetray à Diogéne-Laërce pour le recit de ſa vie, & je me contenteray de philoſopher avec vous ſur la nature de cette volupté qui lui a fait tant d'ennemis ; & nous examinerons ſi elle eſt telle qu'il faille ôter du nombre des gens de bien ceux qui la défendent, & qui la ſuivent.

Vivre ſelon la nature, & ne ſentir aucune douleur, c'eſt ce qu'Epicure apelle vivre voluptueuſement. Il me ſemble qu'en cela il n'y a rien à

condamner : qu'une semblable vie n'a point besoin de censeurs ; & que la severité de toutes les Republiques ne l'a jamais desaprouvée.

Suivre la nature, c'est suivre la raison. Les bornes qu'elle nous a preserites sont celles de l'innocence. Il n'y a rien en-elle que d'équitable & d'égal.

Ce n'est point d'elle que l'avarice est venuë : elle avoit caché l'or dans les entrailles de l'élement le plus vil : nous l'y avons été arracher.

Elle n'a point été cause de l'ambition qui nous tourmente : elle nous met au monde & nous en ôte tous également.

Nous ne differons les uns des autres qu'autant que nous la corrompons.

Est-ce elle à vôtre avis, qui conseille les délices ? Les Poëtes mêmes qui ont mis des défauts jusques dans le Ciel, pour faillir avec exemple, & qui ont fait Jupiter méchant, afin qu'ils le pûssent être, ne l'ont osé dire. Ils ont conservé sa pureté toute entiere, & n'ont point mis dans la

deſcription de ſon ſiecle le luxe des autres l'ont ſuivi.

Ecoûtez-les parler. Ils vous diront que le gland étoit alors la nourriture des hommes, que les rivieres étanchoient leur ſoif, qu'ils demeuroient dans des cavernes, qu'ils n'avoient point d'habits qui les défendiſſent du froid, & qu'ils ſuivoient la nature en toutes leurs actions.

Je veux bien que les choſes ne ſe ſoient pas paſſées ainſi, & que les premiers habitans de la terre n'aient jamais vécu dans cette ſimplicité dénüée, qui convient plus à la ſtupidité des bêtes, qu'à la politeſſe des hommes. Les Poëtes ont porté les choſes un peu trop loin : mais au moins nous ont-ils voulu faire connoître que nos excés ne viennent pas de la nature, qu'elle ne nous les conſeille point, que ce n'eſt point elle qui dit:

A lés Rhaſiacis petita colchis,
Atque Afra volucres placent palato,
Quod non ſunt faciles.

Et qu'enfin c'eſt nous qui abuſons des dons du Ciel, & des avantages qu'elle nous fait.

Quoi donc pour vivre ſelon la nature il faudra s'abſtenir des choſes qu'elle a ſoûmiſes à l'homme, & dont elle nous a rendus les maîtres? Je ne dis pas cela : j'eſtime plûtôt qu'on doit en uſer, pourvû que ce ſoit ſelon la nature.

Il faut ſe ſervir des choſes de ſorte que l'on s'en puiſſe aiſement paſſer.

Il en faut être le maître, & non pas l'eſclave. Il ne faut pas nous impatienter pour leur poſſeſſion, ni nous déſeſperer pour leur perte. Joüiſſons-en paiſiblement lorſque l'occaſion s'en offrira : mais ne la cherchons pas avec inquietude & avec travail.

Il n'y a point de condition qui ne ſoit bien ſeante au ſage. De cette ſorte je ne blâmeray jamais un Philoſophe pour habiter un Palais, mais bien pour ne pouvoir ſe contenter d'une cabane. Je ne ſeray pas ſcandaliſé de le voir ſous les vêtemens des Rois, s'il n'en a point l'ambition.

Qu'Ariſtipe poſſede les richeſſes de Créſus, n'importe. Il les jetera quand elles l'incommoderont.

Que Platon ſoit à la table de Denys le Tyran, il n'y mangera quelque fois que des olives.

Nous ne blâmons pas la poſſeſſion des biens, nous en blâmons la ſervitude.

Ce n'eſt pas la pauvreté qui nous ſera ſages. Elle peut bien ôter l'envie de commettre certaines fautes : il y en a d'autres où elle ne ſçauroit remedier.

Les haillons des Cyniques ne contribuent rien à la tranquillité ni à la modeſtie.

L'ambition ſuivit Diogene juſques dans ſon tonneau ; & ce fut là qu'il eut l'audace de commander à Alexandre, le plus ſuperbe de tous les hommes.

Tout ce qui vient de nous ſera indifferent, ſi nous avons la moderation de l'ame, c'eſt à dire, ſi nous ſommes ſages, & ſi nous ſuivons la nature.

Il eſt vray qu'il y a plus de peine

à la ſuivre dans l'abondance, que dans la neceſſité, & que nôtre moderation eſt bien moins à l'épreuve des amorces de l'abondance, que des aiguillons de l'averſité : mais auſſi y a-t-il bien plus de gloire à les ſurmonter, & la perte des fauſſes joyes aſſure bien mieux la poſſeſſion des veritables.

On ne reſſent pas la felicité qui ne coûte rien, & de laquelle on eſt redevable au hazard. Il faut que la ſageſſe nous la donne : il faut quelquefois que la peine nous mene à la volupté.

Un homme qui ſeroit dans la liceaux Jeux Olimpiques pour combatre, s'il ne ſe preſentoit perſonne, pourroit bien être couronné : mais pour cela il ne ſeroit point victorieux.

Ce ſont les orages & les tempêtes qui donnent de la reputation aux Pilotes ; & ſi la chaſteté de Pénelope n'avoit été éprouvée, on pourroit peut-être dire d'elle, *Il ne lui a manqué que des corupteurs.*

Ne fuyons donc point le monde,

ne fuyons point la Cour : ne nous cachons point au desert, d'où la Philosophie retira les premiers hommes.

Possedons les richesses : ne refusons pas d'entrer dans les charges publiques. Si nous sommes sages, nous joüirons de ces choses sans aucun danger : nous marcherons heureusement parmi ces écueils : nous regarderons tout cela avec un visage indifferent. Et si on nous l'ôte, nous témoignerons en n'y rejetant pas les yeux, que nous les méprisons, & que nous n'y étions pas atachez.

Il est honteux au sage de fuïr, & d'être plus foible que des desirs qui n'étant pas selon la nature, n'ont aucun credit que celuy que l'opinion des hommes leur donne.

Voilà quelle est en partie la volupté des Epicuriens ; voilà ce qu'ils apellent vivre selon la nature, voilà leur doctrine & leurs sentimens.

Voyez maintenant si cette opinion merite la haine des hommes, & si on a sujet de la mépriser. Voyez si cette volupté favorise les débauches

& les excés, & s'il y a rien de plus ſobre & de plus chaſte qu'elle.

Demandez-vous à Epicure ce que c'eſt que vivre voluptueuſement ? Il vous répondra, *que c'eſt n'avoir point d'atachement pour les choſes du monde : Que c'eſt reſiſter aux mauvais deſirs : Que c'eſt mépriſer les honneurs : Que c'eſt ſe rendre maître de la fortune : Que c'eſt en un mot poſſeder abſolument la paix & le repos de l'eſprit.*

C'eſt-là que tendent tous ſes preceptes, c'eſt-là que l'on rencontre la volupté, & c'eſt-là en effet que nous la devons chercher : non pas dans la ſatisfaction des ſens, ni dans l'émotion des apetits.

Elle eſt trop pure pour dépendre du corps. La raiſon en eſt la maîtreſſe, elle en eſt la regle les ſens n'en ſont que les miniſtres ; & ainſi quelques delices que nous eſperions dans la bonne chere, dans les plaiſirs de la vüe, dans les parfums & dans la muſique, ſi nous n'aprochons de ces choſes avec une ame tranquille, nous ſerons trompez, nous nous

abuſerons d'une fauſſe joye, & nous prendrons l'ombre du plaiſir pour le plaiſir même.

Brûlons, ſi vous voulez, tout le bois de l'Arabie heureuſe : enfermons-nous avec Vénus : Vivons de Nectar & d'Ambroiſie : jouiſſons de la volupté que les Poëtes ont imaginée. Tout cela aura de l'amertume pour nous, ſi nous ſommes en inquiétude ; & nôtre chagrin nous forcera de nous plaindre au milieu de ces douceurs.

Je veux vous donner un exemple de ces choſes, & vous montrer combien on eſt incapable de la volupté lorſque l'on à l'eſprit dans le trouble.

Vous avez lû le feſtin que Tigellinus fit à Néron, & vous pouvez vous ſouvenir de cette grande débauche, de laquelle le luxe & la renommée ont duré juſques à nôtre ſiecle. Il ſemble que ç'ait été le dernier effort de la ſomptuoſité & de la delicateſſe, & que la ſenſualité n'ait pû aller plus loin. On choiſit l'étang d'Agrippa pour ce feſtin extraordi-

naire. On le fit sur une barque superbe, laquelle tirée par quantité d'autres sembloit se mouvoir insensiblement. Toutes ces barques paroissoient enrichies d'or & d'yvoire : les rameurs étoient autant de beaux garçons, ou pour mieux dire, autant d'Amours. L'Ocean avoit fourni le poisson de ce repas ; & les Provinces de l'Empire la diversité des viandes. En un mot, l'abondance y étoit égale à la délicatesse. Je ne parle point des maisons infames élevées sur la rive de l'étang, & qui furent remplies de femmes de grande condition. Je ne parle point des Courtisanes qu'on y vit toutes nuës. La nüit même servit au plaisir de cette débauche : ses tenébres furent combatuës par une infinité de lumiéres ; & son silence agreablement troublé par l'armonie de plusieurs concerts.

Voulez-vous sçavoir maintenant si Néron prit plaisir à toutes ces choses, & s'il sortit satisfait de ce banquet ? Il ne faut que vous imaginer qu'il y porta la memoire de ses crimes, & les remords de sa cons-

cience. Vous n'aurez pas de peine à conclure, que le deſeſpoir l'y acompagna, qu'il y ſouffrit comme le criminel le plus coupable, & qu'encore que ſon extérieur eût l'aparcil d'un Triomphe, il ſe joüa dans ſon ame une ſanglante Tragédie.

S'il eût de la joye, ce fut de celles des Bachantes. Il fut obligé de ſon plaiſir à ſa fureur ou à ſon yvrognerie, & ne fut heureux qu'autant qu'il ne fut point raiſonnable.

Je dis la même choſe de tous ceux qui l'acompagnoient: car je m'imagine que ni Senéque, ni Traſeas Pœtus, ni Barcas Soranus, qui vivoient ſelon la nature parmi la coruption de leur ſiecle, n'étoient point du nombre des conviez. Il n'y avoit ſans doute que ceux qu'une vie ſemblable lui faiſoit aimer: qui lui conſeilloient ſes crimes: qui en étoient les executeurs, & devant leſquels il pouvoit ne pas rougir.

Une aſſemblée de telles gens n'avoit garde d'être heureuſe. On n'y eût pas pû trouver un ſeul homme ſain. La volupté ne pouvoit entrer

dans des esprits gâtez & corompus par toutes sortes de débauches & d'excés.

Quemvis media erue turba,
Aut ob avaritiam aut misera ambitionem laborat.
Hic nuptarum insanit amoribus, hic puerorum.

Enfin ils étoient livrez à toutes les passions qui troublent le repos de l'ame, & par consequent ils n'étoient point en état de goûter la volupté dont nous parlons.

Je souhaiterois qu'Epicure se fût trouvé à cette debauche, & qu'aux yeux de l'Univers il eût dit son opinion. Je m'asseure qu'il auroit déclaré la verité devant Néron même : qu'il n'auroit pas aprehandé la mort qu'il tenoit indifferente ; & je m'imagine qu'il eût parlé en cette maniere : *O malheureux Prince ! combien es-tu abusé de croire que la volupté se trouve dans tes excés ! Elle en est autant éloignée que tu l'es de la félicité de la vie. Tu traînes ton mal-*

heur en tous les endroits où tu vas ; & quoi que tu faſſes, tu ne ſçaurois te derober un moment à ta conſcience. Couvre, ſi tu veux, ta table de mets encore plus exquis que ceux qu'on y mange : bois les vins les plus délicats de la Grece & de l'Italie : ſouilles-toy aprés dans tout ce que la debauche peut inventer de plus abominable : tu n'y trouveras rien qui te ſatisfaſſe ; & quand ton corps ſera bien remply, ton eſprit cherchera encore la volupté. Ce ne ſont pas ces choſes qui rendent la vie heureuſe, c'eſt la Prudence : c'eſt elle qui cauſe le ſouverain bien : c'eſt elle qui t'aprendra à regler tes déſirs ſelon la nature ; & c'eſt dans cette régle que tu trouveras ce que tu ne ſçaurois rencontrer dans tes déſordres. Si quelque choſe te manque, tourne les yeux vers cette commune mere, elle te donnera dequoy te contenter aiſement. La ſoif te preſſe-t-elle ? Elle a mis par tout des ruiſſeaux & des fontaines où tu pourras te déſalterer. Eſt-ce la faim ? Il n'y a point de lieux au monde où tu ne rencontres des fruits pour vivre. Si tu n'es ſatisfait de ces choſes, tu

ne le ſeras jamais de tous tes excés. La volupté n'eſt que la privation de la douleur. Conſulte ta faim & ta ſoif, elles te feront trouver des delices dans la ſimplicité de la nature, & l'eau & le pain te tiendront lieu du meilleur repas dont tu te ſouvienes, lorſque tu en auras beſoin. Maintenant tu n'es pas en cet état : tu ne laiſſes pas à ton eſtomach le tems de digerer les viandes : ton intemperance amaſſe tous les jours des cruditez : elle avance le tems de cette mort qui te donne tant d'aprehenſions. Ainſi tu fais des feſtins ſans y ſentir de plaiſir, parce que tu contraints la nature, tu la forces d'obeïr à tes deſirs : mais ſçaches qu'ils luy ſont contraires, & que les débordemens de ton corps obſcurciſſent la lumiere de ta raiſon. Ne te propoſes donc pas de gouter les voluptez que tu t'imagines : il n'y en a point que dans les plaiſirs permis de la nature. L'ambition des ſujets aſpire aux Couronnes. S'ils devenoient Rois, ils voudroient être ſeuls Monarques du Monde. Eſtant Monarques, ils ſouhaiteroient de l'encens & des ſacri-

BIBLIOTECA DI ROMA VITTORIO EM

Digitized by Google

ſices ; & la Fable des Geans nous aprend que la Terre n'a osé pretendre à la domination du Ciel. Il en eſt de même des autres mauvais deſirs. Perſonne ne ſçauroit être heureux que celuy qui les ſçait regler ; & comme il n'apartient qu'au Sage de le faire, auſſi n'apartient-il qu'à lui de commander à l'Univers. Il n'y a que lui qui puiſſe tirer de la volupté de toutes ces choſes, & c'eſt lui ſeul qui uſe ſobrement des delices, & qui les mépriſe en les poſſedant. Pour toy qui deshonores la race d'Auguſte, & qui es l'infamie du genre humain, auquel l'ire des Dieux te fait commander : fais ce que tu voudras, tu ſeras toûjours malheureux : tu traîneras ta douleur par tout : tu ne te déroberas jamais un moment à ta conſcience ; & dans le milieu de ta bonne chère, tu ne boiras point de vin qu'il ne te repreſente le ſang des innocens que ta cruauté à répandu.

Voilà, ſi je ne me trompe, ce qu'auroit pû dire Epicure : voilà comme il eût juſtifié ſa Philoſophie :

Digitized by Google

voilà comme il eût repris les vices de l'Empereur.

Mais comme il eſt impoſſible que l'eſprit qui eſt l'arbitre de la volupté, la puiſſe goûter parfaite, ſi le corps qui en eſt le miniſtre, endure quelque tourment, Epicure enſeigne que la privation des douleurs du corps, auſſi bien que celle des douleurs de l'ame, eſt neceſſaire pour la conſommation de ce ſouverain bien qu'il apelle la volupté.

Et à dire le vray, la liaiſon de l'eſprit & de la chair eſt ſi étroite, qu'il eſt bien difficile de ſéparer leurs plaiſirs & leurs ſouffrances.

Il eſt mal-aiſé que l'ame puiſſe être ſouverainement heureuſe, pendant que les maladies affligent le corps; qu'elle puiſſe ſonger à la joye, pendant que la violence du mal lui arache des plaintes; & qu'elle reſſente de la volupté, pendant qu'elle eſt preſente à tous les endroits où ſe porte la douleur.

Que les Stoïciens vantent tant qu'ils voudront l'inſenſibilité de leur Sage, & cette vertu rigoureuſe qui

ſe moque de la douleur : lors qu'ils viendront à la ſouffrir, ils trouveront que leur corps n'eſt pas de leur opinion ; & qu'encore que leurs diſcours ſoient magnifiques & ſublimes, ils ne ſont pourtant ni ſelon la nature ni ſelon la verité.

Je ne veux point apuyer cette propoſition par l'exemple du commun de ces Philoſophes. Je ne veux point me ſervir d'un nom qu'ils pourroient ne pas recevoir, ni prendre un homme duquel la vertu leur parût douteuſe. Le ſeul Hercule portera témoignage de ce que je dis.

Cet Hercule qu'on a mis parmi les Dieux, que tant de travaux ont rendu fameux, & que les Stoïciens choiſiſſent pour un modelle parfait de leur force & de leur ſageſſe. Regardons un peu mourir ce Heros, & conſiderons les dernieres actions de ſa vie. Sans doute cet homme invincible en ſortira comme il y eſt entré, en faiſant quelque choſe d'heroique. Aſſurément il ne dira rien qui puiſſe deshonorer ſes grandes actions,

Digitized by Google

actions, ni qui nous ſemble indigne de ſa vertu paſſée.

Nous nous trompons ſi nous ſommes dans cette opinion. La force de la douleur triomphe de ſon courage : ſa conſtance céde à l'ardeur du venin qui le dévore. Il ne ſe plaint pas ſeulement, il pleure, il crie, il hurle.

At circum gemunt petræ
Locrorum & alta Eubeæ Promontoria.

Et c'eſt par les derniers effets de la rage & du déſeſpoir qu'il ſort de cette vie pour aller prendre place entre les Dieux.

Que les Stoïciens ſe rangent donc de nôtre party : Qu'ils ne nous parlent plus de leur inſenſibilité : Qu'ils ne nous diſent point que le Sage peut être heureux parmy les tortures ; & qu'ils ne mépriſent pas la douleur ſous le poids de laquelle Hercule même a ſucombé.

Mais ſi l'on répond que le Poëte a eu tort de repreſenter Hercule de cette ſorte, & ſi l'on s'obſtine à vou-

loir ſouſtraire ce Heros à l'autorité des Livres, & au conſentement des Theatres, Poſſidonius autrefois un des Maîtres de Ciceron, & le plus grand de tous les Stoïciens, (car c'eſt ainſi que ce Diſciple l'apelle) nous ſervira d'un exemple illuſtre, & nous verrons une des plus fermes colomnes du Portique ébranlée par l'effort d'une legére maladie.

La goute qui ataqua, dans la ſuite, ce Philoſophe, fut encore l'écueil de ſa conſtance. Il ſe plaignit de ſa violence auſſi impatiemment qu'auroit fait un homme vulgaire; & quoiqu'il reprochât à la douleur, que tous les efforts ne le contraindroient pas d'avoüer qu'elle fût un mal, il ne laiſſoit pas neamoins de s'en affliger & de s'en plaindre; & témoigna en cela plus d'opiniâtreté, que de conſtance & de raiſon.

Il ſemble même que Ciceron ſe ſcandaliſe de la foibleſſe de ce Sage, ou du moins qu'il s'en étonne. *J'ay vû*, dit-il, *Poſſidonius le plus grand des Stoïciens, avoir auſſi peu de force à ſouffrir les douleurs de la goute*,

que mon hoſte Nichomaque le Tyrien, qu'il eſtimoit un homme commun.

Et certainement, bien loin de croire que la felicité de la vie pût compatir avec la douleur, j'eſtimerois que ce ſeroit l'action d'un homme ſage de ſortir de la vie, s'il ne pouvoit la ſeparer de la douleur. Et parceque la mémoire de Mécéne m'eſt en vénération, & qu'il me ſemble qu'on n'en doit jamais parler qu'on ne l'honnore ; je voudrois, s'il eſtoit poſſible, qu'on eut effacé les vers qui nous reſtent de luy, & qu'il ne nous eût point apris qu'il étoit plus ataché à la vie, que ne doit être, je ne dis pas un Philoſophe, mais ſeulement un homme de cœur.

Vous ne luy ſçauriez offrir de condition qu'il ne prene pour vivre. Qu'il ſoit difforme, il n'importe : qu'il ſoit eſtropié, il ſe conſolera en vivant. Qu'il endure tous les tourmens des maladies les plus violentes, il ſera encore heureux, ſi elles ne ſont point mortelles. Et quand vous l'aurez condamné à la plus cruelle des morts, il ne ſe reſoudra pas à

quiter la vie pourvû qu'il la puiſſe conſerver même parmy les plus affreux ſuplices.

Debilem facito manu,
Debilem, pede, coxâ
Tubber, aſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes,
Vita dum ſupereſt, bene eſt.
Hanc mihi, vel acutâ
Si ſedeam cruce, ſuſtine.

La molleſſe aſſurément luy dicta ces vers pendant qu'il goûtoit tous les plaiſirs de la vie Il n'avoit jamais auparvant fait l'experience de la douleur ; s'il ſe fût trouvé dans le triſte état qu'il propoſe ; je ſoûtiens hardiment, qu'il auroit ſouhaité la mort, afin d'en ſortir.

Par là il eſt aiſé de connoître que Mécéne fut voluptueux ; mais non pas Epicurien, puiſque ces Philoſophes ont l'ame trop courageuſe pour ſe relâcher à des ſentimens ſi foibles : eux qui aprehendent bien moins la mort que les douleurs, & qui renoncent quelquefois à la vo-

lupté pour la douleur même.

Et la raiſon eſt qu'Epicure jugeant bien que la pluſpart des hommes corrompus par la joüiſſance des voluptez, & ſe laiſſant emporter aveuglement & ſans régle au courant de leurs apetits, ne ſeroient pas en état de prévoir les douleurs & les afflictions qui leur viendroient enſuite de ces déſordres : Et dailleurs craignant que l'amour de l'oiſiveté, & la moleſſe de l'eſprit, joints à la crainte du travail & de la peine, ne les obligeaſſent à manquer à leurs devoirs, & à ſe rendre inutiles dans la vie ; il fut d'avis qu'au tems où le Sage auroit la pleine liberté de choiſir, & où rien ne l'empêcheroit de ſe ſatisfaire, il pût s'abandonner à la volupté, & s'éloigner entierement de la douleur : mais qu'il y avoit de certaines rencontres où l'obligation de ſes devoirs & la neceſſité des affaires le devoit porter à ne refuſer point la douleur, & à rejeter la volupté.

Ce fût cette généreuſe maxime qui obligea Caton d'Utique à la mort. Car quoiqu'il eût pû demeurer

ferme sur les ruines de son party, & que César se fût fait un grand plaisir de luy acorder la vie: neamoins la honte de survivre à la perte de la liberté publique, & l'infamie de la servitude ne permirent pas à ce grand cœur de déliberer s'il choisiroit la douceur de mourir glorieusement, pour éviter la volupté de vivre d'une maniére qui luy sembloit indigne d'un Romain.

Ce fût cette maxime qui obligea Régulus à se remetre entre les mains de ses ennemis, où les cruautez des bourreaux luy auroient été moins sensibles que n'auroit été le remords d'avoir manqué de parole.

Ce fut cette maxime qui faisant mépriser à Fabricius les tresors du Roy d'Epire, luy fit aussi mépriser les mauvais desirs qui suivent la possession des richesses, & conserver le repos de l'ame & la souveraine volupté.

Ce fut enfin cette maxime qui contraignit Ciceron à déclamer contre Antoine, & à se dévoüer pour le salut de la République, dans un

tems où il eût pû demeurer en paix dans sa maison, joüir tranquillement de l'oisiveté de la vie & des délices de ses études.

Il n'y a rien de loüable qui ne se puisse raporter à cette maxime ; & quelques actions heroïques que ces grands hommes ayent jamais faites, vous trouverez que s'ils ont couru vers la douleur, ç'a été pour en éviter une plus grande ; & au contraire, s'ils n'ont point touché à quelques voluptez, ç'a été pour en aquerir par cette abstinence, de plus satisfaisantes & de plus solides.

Car quelle autre cause voudriez-vous que nous donnassions à leurs actions illustres ? Pensez-vous qu'ils fussent sortis de la vie avec tant d'indifférence ? qu'ils eussent rejeté la possession de l'or ? qu'ils eussent cherché des inimitiez périlleuses ? & qu'ils n'eussent point songé en même tems si ce qu'ils faisoient leur étoit utile ou agreable.

Ne leur faisons pas cette injustice. N'imputons pas aux éforts du dereglement de leur ame les effets de leur

ſageſſe. Croyons qu'ils ont agy, en toutes choſes, avec déliberation. Et ne les faiſons pas de pire condition que les animaux les plus ſauvages, leſquels ne s'emportent jamais de ſorte qu'il ne ſoit aiſé de connoître où va l'impetuoſité de leurs mouvemens.

Caton ſortit de la vie: elle luy étoit ennuyeuſe: il trouvoit bien moins de douleur à quiter le monde, qu'à obeïr à Ceſar qu'il ne croyoit pas homme de bien; & bien plus de volupté à ne vivre plus, qu'à vivre dans une ſervitude ignominieuſe.

Régulus retourna à Carthage: s'il ne l'eût pas fait, on l'eût acuſé de perfidie.

Fabricius ne pût être corompu par Pyrrhus: en cela il témoigna ſon integrité, il ſervit ſa patrie; & dans la ſeule volupté de refuſer des richeſſes, il ſe ſatisfit plus que s'il les avoit acceptées.

Enfin Ciceron dit des injures à Antoine, & ſe déclara ſon ennemi capital. Si ce fut ſans ſujet, il merite beaucoup de blâme: mais ſi par ſon

propre péril il eut dessein d'établir le repos de la République, & s'il entreprit de perdre Antoine pour sauver Rome, outre qu'en cela il prit soin du salut de ses citoyens, dans lequel le sien étoit renfermé, mérita de plus les loüanges de tout le monde, & l'amour du peuple Romain.

Ces grands hommes, à la verité, ne sont pas de la famille d'Epicure, & l'un d'eux a même tâché par ses écrits d'en renverser les opinions : mais il suffit que l'autorité de leurs exemples se trouve dans la doctrine de ce Philosophe, & que le monde connoisse que ce n'a pas été la vertu seule qui a été leur motif, ou qu'au moins ce qu'ils ont apellé vertu, devoit être nommé volupté.

Ce n'est pas pourtant que de cette Ecole, il ne soit sorti des ames heroïques, & qui dans un siecle corrompu ont fait des actions aussi fortes que celles des anciens Romains, dans la fleur de la République.

Sous l'Empire de Neron l'on admira la mort de Pétrone comme

l'on avoit fait celle de Senéque. Le Precepteur de l'Empereur n'acquit point de gloire en mourant que l'on ne donnât enſuite à l'arbitre de ſes voluptez ; & le ſentiment commun fut, que ce Stoïcien qui avoit toûjours enſeigné le mépris de la vie, n'en ſortit pas plus généreuſement que Pétrone qui en avoit recherché tous les plaiſirs.

Il faut, pour l'honneur d'Epicure, que je retrace icy quelque choſe de la mort & de la vie de ce Courtiſan, qui fut ſon grand diſciple : auſſi-bien il me ſeroit impoſſible de paſſer ſur cet endroit ſans vous en entretenir ; & comme vous entendez volontiers ce qu'ont autrefois fait les hommes illuſtres, vous ne ſerez pas fâché de mettre Pétrone de leur nombre, & de révoir en paſſant des marques de ſa généroſité & de ſa ſageſſe.

Ce fameux Epicurien, bien loin de reſſembler à ces débauchez & à ces yvrognes qui d'ordinaire mangent tout leur bien, faiſoit profeſſion d'un luxe poli, & n'avoit que

des voluptez étudiées. Et comme l'induſtrie & le travail donnoient de la reputation au reſte des hommes, il étoit le ſeul qui en avoit acquis par ſon oiſiveté. Ses paroles & ſes actions étoient fort libres & fort négligées ; comme elles montroient la candeur & la bonté de ſon ame, & qu'elles paroiſſent ſous une aparence de ſimplicité, on les recevoit toûjours avec beaucoup de ſatisfaction & de plaiſir.

Cet excellent homme neanmoins ſçachant bien qu'il eſt des tems où le Sage doit quiter le repos & la tranquilité de la vie pour ſervir à la République, abandonna cette heureuſe maniere de vivre lorſqu'il fut élu Proconſul de la Bithynie & enſuite Conſul ; & s'aquitant dignement de ces illuſtres emplois, il montra par ſa vigueur & par ſa conduite, qu'il n'y avoit point d'affaire, ſi grande qu'elle pût être, qui fut au deſſus de luy.

Au ſortir de ces charges il rentra dans ſa premiere façon de vivre ; & puis étant devenu des plus grands

amis de Néron, quoique ce Prince n'eût que de mauvaises inclinations, il fut neamoins si fort enchanté de son mérite, qu'il le fit l'arbitre de tous ses plaisirs, & crut que parmy l'affluence de ses voluptez il n'en étoit point qu'on dût estimer douces & agreables, si Pétrone ne les avoit aprouvées.

Je ne parle icy que des plaisirs permis, & des voluptez honnêtes; puisque bien loin de participer aux sales débauches de Néron, ce Prince fut tres étonné lorsqu'il sçut qu'elles étoient venuës à la connoissance de Pétrone, qui les luy reprocha par ses Codicilles; & fit punir Silia, parce qu'il croyoit qu'elle les luy avoit révelées.

Dès-lors, Tigellinus le regarda comme son competiteur, & craignant que par le moyen de la volupté sage & honneste dont il faisoit profession, il ne fit ce que Senéque n'avoit pû faire par l'austerité de sa secte, c'est-à-dire qu'il ne retirât Néron des desordres de sa vie, il résolut de le perdre, s'imaginant

qu'il ne pouvoit bien s'établir que par sa ruine.

Il remüa donc la cruauté de ce Prince, à laquelle tous ses autres plaisirs cedoient. Il acusa Pétrone d'avoir été des amis de Scevinus, qui avoit été de la conjuration de Pison. Il corompit un de ses Esclaves pour déposer contre lui. Il lui ôta le moyen de se défendre, & fit enchaîner dans la prison la plus grande partie de ses domestiques.

En cét état, un homme moins génereux, ou se seroit flaté de l'attente de sa grace, ou auroit prolongé sa vie jusqu'à la derniere extremité.

Pour lui, il en usa tout autrement. Il crut qu'il y avoit de la foiblesse & de la honte à suporter davantage les longueurs de la crainte ou de l'espérance; & s'étant resolu à mourir, il chercha les moyens de le faire avec la même tranquilité avec laquelle il avoit vécu.

Ainsi ne voulant point quiter la vie avec précipitation, il se fit ouvrir les veines, & les faisant bander

enſuite, & puis derechef ôtant les compreſſes, ſelon qu'il lui en prenoit envie, il entretenoit ſes amis de choſes agréables, ſans affecter de leur faire des diſcours ſerieux, par leſquels il eût pû pretendre à la gloire de la conſtance.

Il ne voulut point employer les dernieres heures de ſa vie à parler de l'immortalité de l'ame, ni des opinions des Philoſophes : mais ayant choiſi une ſorte de mort plus voluptueſe & plus naturelle, il aima mieux imiter la douceur des cygnes, & ſe fit reciter des vers agréables & touchans.

Il ſe reſerva neamoins quelques momens pour diſpoſer de ſes affaires. Il recompenſa beaucoup de ſes Eſclaves, il en punit quelques-uns ; & voyant que le tems de ſortir de la vie aprochoit, aprés avoir pris un peu d'exercice, il s'endormit tranquillement, afin que ſa mort qui étoit contrainte ſemblât néamoins fortuite & naturelle.

Qu'on aille maintenant parler de Socrate : qu'on vante la conſtance

avec laquelle il but le poiſon. Petrone ne lui céde point, & peut même prétendre l'avantage d'avoir abandonné une vie infiniment plus délicieuſe que celle du ſage Grec, avec la même tranquilité d'eſprit, & la même égalité d'ame.

Mais afin que vous ſçachiez mieux combien eſt précieuſe cette volupté que je défens, je veux vous donner le portrait d'un homme qui la poſſede parfaitement ; & par la peinture de ſon contraire que je vous feray enſuite, vous ôter tous les ſujets de douter que la volupté d'Epicure ne ſoit infiniment eſtimable.

Imaginez-vous donc un homme dans une parfaite ſanté, poſſedant beaucoup de richeſſes, goûtant honnêtement les délices, ayant l'ame paiſible & contente, joüiſſant toûjours & avec abondance des voluptez les plus agréables du corps & de l'eſprit, n'étant point troublé par la preſence, ni menacé par la crainte d'aucune douleur.

Quelle condition pouvez-vous

propoſer plus excellente ou plus ſouhaitable que celle-là ? Car il eſt neceſſaire que cette perſonne, pour être en cet état, poſſede une force d'ame à l'épreuve de la mort & de la douleur ; qu'elle ſoit entiérement détrompée des fauſſes opinions du vulgaire ; qu'elle ne reſſente pas les terreurs impertinentes ; qu'elle ne laiſſe pas même échaper les voluptez qu'elle a goûtées, & qu'elle s'entretiene toûjours dans la douceur de leur ſouvenir : Et c'eſt être au plus haut période de la felicité, & n'avoir plus rien à prétendre pour la conſommation de ſon bonheur.

Figurons-nous au contraire un homme acablé de tous les maux qui peuvent affliger la nature humaine ; privé de tout eſpoir de les voir jamais diminuer ; ne reſſentant aucune volupté preſente, n'en ayant jamais éprouvé, n'oſant s'en promettre aucune à l'avenir. Et aprés avoir avoüé que l'on ne ſe peut rien imaginer de plus miſerable que cet état, confeſſons en même tems qu'il

n'eſt rien de plus heureux que le voluptueux d'Epicure.

Que ſi vous penſez que cet homme heureux, duquel je fais le portrait ne ſe trouve point ailleurs que dans ſon imagination, & qu'une felicité ſi parfaite ne puiſſe être parmi les hommes qu'en idée ; j'avoüe que vous avez de mauvais ſentimens de la condition humaine, & de la bonté du Ciel, & je ſuis obligé de vous tirer d'erreur, pour vous empêcher de murmurer plus long-tems contre nôtre miſere & contre l'injuſtice de nôtre deſtin.

Je trouve donc cet original fait de la main d'un des plus grands maîtres, placé dans le cabinet d'un des plus curieux Auteurs qui ait jamais écrit. C'eſt la felicité même, peinte ſous le viſage d'Orata : car Ciceron l'apelle ainſi. Et voici une traduction fidelle de ce qu'il raporte de ſon bonheur.

Il ne manque jamais rien à Orata, (homme tres-riche, trés poli & trés-délicat) de tout ce qui ſert à vivre voluptueuſement, à ſe faire aimer,

& à joüir d'une ſanté entière & parfaite. Car il poſſedoit un trés ample revenu ; de tres-belles Terres : il avoit toûjours beaucoup d'amis, utiles, agréables & divertiſſans ; & ſe ſervoit adroitement de toutes ces choſes pour la douceur & l'agrément de ſa vie. Et pour dire tout en peu de paroles, ſes deſſeins & ſes voluptez eurent toûjours un ſuccez auſſi heureux, & un acompliſſement auſſi favorable qu'il le pouvoit ſouhaiter.

Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien blâmer en cette condition, pourvû qu'il n'y arrive aucun changement ni qu'on ne trouve Orata parfaitement heureux, s'il peut demeurer en l'état où on nous le montre.

Et voilà, ſi je ne me trompe, un portrait qui reſſemble aſſez bien au premier deſſein que je vous avois montré, & que vous preniez pour l'ouvrage de la fantaiſie, & le jeu de l'imagination.

Cherchons maintenant des miſerables pour les opoſer à cet Orata. Comparons-lui, ſi vous voulez, ces infortunez que nous voyons ſur

l'ancien Théatre, dont l'un se juge trop criminel pour prendre le sceptre des Grecs ; qui craint de déshonorer la race de Pélops en avoüant qu'il en est sorti ; qui n'ose se montrer aux hommes ; qui n'ose entrer dans les Temples.

Comparons-lui cet autre qui faisant signe à ses amis de ne le point aprocher, s'estime si malheureux qu'il aprehende que son ombre ne soit contagieuse. Ou plûtôt ne nous souvenons plus d'Atrée ni de Thyeste : oublions leurs crimes, dont la mémoire donne de l'horreur ; & n'arêtons pas les yeux davantage sur une famille qui a forcé le Soleil à retourner sur ses pas, & a fourni à l'enfer un de ses plus fameux supplices.

Occulte,
Noxitudò obliteretur Pelopidûm.

Choisissons plûtôt des Héros & des gens aussi malheureux que le fut la race de Tantale. Que le fils d'Amphiareus vienne dire, épouventé de

viſions, & demandant ſecours contre les Furies qui le preſſent.

Que vois-je, malheureux ! D'où naiſſent ces flambeaux,
Qui me ſemblent ſortir du milieu des tombeaux ?
Ayde moi, défens-moi de la peſte brûlante,
De ce feu violent dont l'ardeur me tourmente.
Les Filles de la nuit s'avancent fièrement.
Leurs bleüâtres ſerpens ſifflent horriblement.
Elles viennent vers moi, je ſens déja leur flâme,
Et le ſon de leurs foüets épouvente mon ame.

Qu'aprés qu'Alemeon nous a fait voir les tortures de la conſcience, & les gênes de l'ame, Philoctéte nous entretiene des miſéres où il eſt reduit ; qu'il parle ; qu'il ſe plaigne de ſa mauvaiſe fortune. Auſſi-bien ne diſtingue-t-il perſonne quand il dit.

Digitized by Google

Mortel qui que tu ſois, que les vents & les flots
Pouſſent aux lieux ſacrez de l'Iſle de Lemnos,
Ne me mépriſe point pour me voir miſerable,
Dans un état honteux, indigne & déplorable.
Contemple ces rochers vaſtes & découverts,
Où parmi les douleurs j'ay paſſé neuf Hyvers,
Couché ſur des cailloux, & dépoüillé de gloire.
Icy, loin des combats, & loin de la victoire,
Sans pouvoir remüer, dans le vague de l'air,
Je perce les oiſeaux les plus prompts à voler,
Et me couvre le corps de leurs plumes tiſſues.

Qu'il nous montre enſuite les douleurs du corps, lorſque ſon ulcére s'enflâmant, il ſe déſeſpére dans ces vers :

Las ! qui de vous, pitoyable à ma rage,
Du haut ſommet de ce rocher ſauvage
Me jetera dans les flots de la mer ?
Déja, déja je me ſens conſumer :
Rien n'eſt égal au tourment que j'endure.
L'effort cruel d'une vieille bleſſure,
La fiére ardeur d'un ulcere irrité,
Sont les bourreaux dont je ſuis tourmenté.

Ou ſi ces malheurs ne ſuffiſent pas encore, amaſſons comme Ovide, tous les malheurs des Fables pour les ſouhaiter à un homme, & puis jugeons ſi ſa condition eſt plus heureuſe que celle d'Orata, ou de ce fameux Vatia qui mérita autrefois cette exclamation : ô Vatia ! vous ſeul ſçavez vivre. Et concluons enſuite par une ſemblable exclamation : ô Epicure ! vous ſeul avez ſçu philoſopher.

Par toutes ces vérités on peut connoître que la volupté n'eſt pas ſeulement digne des éloges de tous

les hommes, mais qu'elle en eſt le ſouverain bien & la ſeule fin.

Néamoins, comme cette premiere propoſition fait le principal point de la doctrine d'Epicure, & qu'étant le plus veritable, il eſt auſſi le plus conteſté, ayant commencé à détromper ſes ennemis, il faut achever de les inſtruire, & laiſſer la vérité de cette opinion ſi bien établie dans leurs eſprits, qu'ils n'ayent plus lieu de la conteſter qu'avec une extrême injuſtice.

Je leur demanderay donc, afin qu'ils ſoient de cette opinion, qu'ils tournent ſeulement les yeux du côté de la nature, de laquelle les effets ſont raiſonables, & les experiences certaines.

Non ſeulement ils trouveront qu'elle autoriſe ce que nous diſons, mais méme elle leur en donnera des démonſtrations ſi claires, qu'à moins de s'aveugler volontairement, ils ſeront contraints d'y acquieſcer.

Qu'ils conſiderent ce que fait cette mére commune dans la naiſſance des animaux, c'eſt-à-dire dans ſa pu-

Digitized by Google

reté toute entiere, & avant sa corruption. Ils remarqueront qu'elle leur inspire l'amour de la volupté, & la fuite de la douleur : qu'elle les porte vers ce qui leur plaît, & les éloigne de ce qui leur nuit : qu'elle leur enseigne, s'il faut ainsi dire, le bien & le mal ; & quand ils ont atteint le premier, elle fait qu'ils s'en réjoüissent, & qu'ils s'y reposent.

C'est pourquoy, lorsque nôtre Philosophe, suivant les enseignemens de la nature, prononce que la vie voluptueuse est la fin de l'homme, il ne se met point en peine de prouver cette proposition.

Comme il pense que l'on n'a pas besoin de la force du raisonnement pour persuader que le feu est chaud, que la nége est blanche, & que le miel a de la douceur, parceque ce sont des choses sensibles ; il croit aussi que pour faire comprendre l'amour de la volupté, qui se peut aisément connoître par les effets de la nature, on ne se doit servir que d'un simple avertissement sur ces effets, & d'une reflexion médiocre.

Toutefois,

Toutefois, quoique nous ayons la nature pour nous, c'eſt-à dire une déciſion infaillible ; quoique nous ſentions bien dans nos ames un certain mouvement naturel qui nous porte à fuir le mal & à ſuivre le plaiſir ; quoique les commencemens de nos ſouhaits, de nos dégoûts & de toutes nos actions tirent leur origine de la volupté & de la douleur : néamoins, parce que pluſieurs Philoſophes ſoutienent que la douleur ne ſe doit point compter parmy les maux, ni la volupté parmi les biens, & que pour établir cette opinion ils aportent beaucoup de bonnes choſes, il ne faut pas ſi fort nous confier en la nôtre, que nous devions nous en tenir à la ſimple verité.

Il faut raiſonner en faveur de la volupté d'Epicure, & montrer que la raiſon, auſſi bien que la nature, autoriſe ſon party.

Et en effet, ſi les Philoſophes qui blâment cette volupté, l'euſſent bien conſiderée, s'ils l'euſſent reconnuë

avant que de l'ataquer, ils euſſent découvert facilement que ce n'étoit pas à elle à qui ils en vouloient: qu'ils s'étoient mépris dans leurs invectives ; & ne l'ayant rejetée qu'à cauſe des douleurs qui la ſuivent quelquefois, ils euſſent aperçu que ces douleurs ne venoient pas d'elle, mais du déreglement de ceux qui en uſoient mal. Et ainſi ils ne l'auroient jamais décriée.

Car il faut qu'ils me confeſſent qu'il n'y a perſonne au monde qui haïſſe la volupté, en tant qu'elle eſt volupté ; ni qui aime la douleur, en tant que douleur.

Mais parceque ceux qui uſent mal des voluptez les plus moderées, éprouvent enſuite beaucoup de tourmens & d'inquietudes ; & qu'au contraire il y a de certains tems auſquels le travail & la peine produiſent & préparent quelques plaiſirs : cela a fait que ces Philoſophes n'ayant conſideré que les ſuites de la volupté mal ménagée, & du travail utile & néceſſaire, ils ont éfacé celle-là du nombre des biens,

& mis enſuite la douleur parmy les choſes déſirables.

Mais il eſt tems maintenant d'employer toutes nos forces pour acheuer nôtre entrepriſe. C'eſt à cette heure qu'il faut combatre tout de bon, afin d'acquerir une victoire illuſtre.

Il ne s'agit plus de défendre la volupté, ni de la conſiderer comme le ſouverain bien de la vie. Il faut l'élever ſur le trône de la vertu même, qui luy diſpute ce titre; & quoique nous n'en chaſſions pas cette vertu, de laquelle nous faiſons profeſſion, il faut neamoins la contraindre de ceder la premiere place à la volupté.

En effet, comme tous les Philoſophes demeurent d'acord que la derniere fin que l'homme ſe doit propoſer en ce monde eſt la vie, tranquille & agréable, beaucoup d'entre eux ſe trompent de mettre cette vie dans la vertu, non pas dans la volupté; & de s'atacher ſeulement à la ſplendeur d'un nom qui leur impoſe, ſans conſiderer une

opinion à laquelle la nature même les force de consentir.

Et de vray, s'ils la veulent consulter & la croire, ils avoüeront que ces vertus qu'ils apellent magnifiques & pompeuses, ne leur semblent estimables qu'en tant qu'elles contribuent à la volupté; & que par consequent n'étant pas considerées par elles mêmes, ils ne les doivent pas aussi préferer à une chose de laquelle elles reçoivent tout leur mérite & tout leur prix.

Car de la même sorte que nous aprouvons la Médecine non pas à cause de l'art, mais à cause de la santé & que la science des Pilotes ne mérite d'étre loüée que pour l'utilité de la navigation; de la même sorte nous ne souhaiterions point la sageſſe, que nous pouvons apeller l'art de la vie, si elle nous étoit inutile, & qu'elle ne servit point à nous acquerir la poſſeſſion de la volupté.

Il n'eſt pas beſoin de vous repeter icy qu'elle eſt cette volupté, ni de vous prier de nouveau de ne

mépriſer pas ce nom que les hommes ont corompu.

Vous connoiſſez aſſez combien Epicure la rend ſévére, & vous devez m'avoüer qu'il n'y a point de honte pour la Sageſſe, de luy ceder, & de n'être conſiderée que par elle.

Nous vous confeſſerons auſſi de nôtre côté, qu'à moins que d'être Philoſophe l'on ne peut devenir heureux, & que la ſageſſe eſt le ſeul chemin pour arriver à la volupté.

En effet, la foibleſſe de la nature humaine étant affligée de l'ignorance du bien & du mal, flotant d'ordinaire entre ces deux choſes ſans les pouvoir diſcerner, & choiſiſſant ſouvent avec joye ce qu'il faudroit qu'elle évitât avec ſoin; il arrive dans un aveuglement ſi étrange que les hommes, au lieu de rencontrer la felicité qu'ils déſirent, s'en éloignent; qu'ils dévienent miſerables, au lieu de ſe trouver ſatisfaits; & qu'en échange des voluptez qu'ils s'étoient propoſées, ils ſe jetent eux-méme dans des douleurs qui les tourmentent & qui les troublent.

Il faut donc que l'uſage de la ſageſſe les tire d'un ſi miſerable état : il faut que ſon flambeau les éclaire dans de ſi fâcheuſes ténébres : il faut que ſa force les arrachant de la ſervitude des mauvais deſirs, des terreurs inconſiderées, & des opinions temeraires, à l'imitation d'Hercule, leur faſſe un paſſage parmy tant de monſtres, & les conduiſe ſeurement juſques à la volupté.

La ſageſſe ſeule fait ces grandes choſes comme un guide fidelle & génereux. Elle ôte les difficultez du chemin qu'elle nous enſeigne.

Ce n'eſt pas aſſez que nous ne nous égarions point avec elle, il faut encore que nous y marchions en ſûreté ; & pendant que les vents & la mer écartent & ſubmergent les vaiſſeaux qui voyagent ſans ſa conduite, les autres deſquels elle a pris le timon, entrent dans le port ſans redouter la tempeſte.

C'eſt dans ce port où le Sage rencontre la volupté. C'eſt de là qu'il contemple en repos les travaux du

reſſe des hommes ; qu'il découvre toutes les erreurs impertinentes dont leur foibleſſe eſt perſecutée : qu'il remarque avec combien d'empreſſement ils tâchent de ſatisfaire leurs paſſions : qu'il les voit ſe preſſer en foule à qui s'avancera le plus vers la puiſſance, vers la richeſſe, & vers la fortune.

Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore,
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.

Et qu'il s'écrie ayant conſideré toutes ces choſes,

O miſeras hominum mentes ! ô pectora cæca !
Qualibus intenebris vitæ, quantiſque periclis
Degitur hoc ævi quodcumque eſt !

Pour lui, rien ne l'inquiete, rien ne le fâche, rien ne le trouble. Il eſt

heureux, il suit la nature, il joüit d'une felicité acomplie, & dans cet état il rend graces à la Sagesse qui lui procure la volupté.

Faisons comme lui, si nous voulons être heureux comme lui: jettons-nous entre les bras de cette Sagesse: tâchons de parvenir à cette volupté: étouffons les mauvais désirs qui nous la dérobent. Ils sont insatiables & dangereux: ils ne perdent pas seulement les particuliers, ils renversent des familles entieres: ils ruinent des Estats: ils font naître la haine, la division, la discorde, la sedition & la guerre: ils sont les tyrans des ames qui les nourrissent; & si nous examinons bien les Poëtes, nous trouverons que par les tourmens des damnez, ils ont voulu figurer ceux dont ces pestes intérieures nous affligent.

Cui vultur jecur ultimum pererrat,
Et pectus trahit infimásque fibras,
Non est quem Tytium vocant Poëtæ,
Sed cordis mala, livor atque luxus.

Et ainſi, puiſque c'eſt par le ſeul ſecours de la Sageſſe que nous les pouvons ſurmonter ; qu'elle ſeule nous rend capables de reſiſter à la fortune, & que par elle nous aprenons tous les moyens d'acquerir la tranquillité ; pourquoi craindrons-nous de conclure, qu'elle n'eſt ſouhaitable qu'à cauſe qu'elle produit la volupté, & qu'elle reſiſte à la douleur ?

Il faut dire la même choſe de la Temperance, & ne la pas ſouhaiter ſeulement pour elle-même, mais parce qu'elle conſerve à nos ames cette paix ſans laquelle nous ne pourrions être heureux, & que par la concorde qu'elle inſpire elle en apaiſe les troubles, & y entretient la volupté.

C'eſt cette vertu qui vient toûjours au ſecours de la Sageſſe : c'eſt elle qui execute ce que l'autre ne fait que reſoudre ; & comme celle-là nous montre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut ſuivre ; celle-cy nous arrête lorſque nous allons contre les conſeils de l'autre, & que

nous croyons nos ſens plûtôt que nôtre raiſon.

C'eſt une bride qui nous retient quand nous nous emportons vers la mauvaiſe volupté : une main qui nous conduit ſeurement par le chemin de la veritable : Et enfin une vertu ſans laquelle nous ne pouvons être ni heureux ni ſages.

Et de vray, que ſert-il de connoître le bien, quand on eſt trop foible pour le pratiquer ? Que ſert il de voir un précipice, ſi on s'y laiſſe tomber ? Et de donner toutes les paroles à la Sageſſe, lorſque l'on lui dérobe toutes les actions ?

La pluſpart des hommes en ſont reduits-là. Ils concluent tous pour la Sageſſe : mais ils ne ſçauroient tenir ce qu'ils ont conclu.

Ils ſçavent qu'il y a des voluptez dont les ſuites ſont dangereuſes, & défenduës trés-ſevérement par nôtre Epicure : mais ils ſe moquent de la défenſe de ce Philoſophe, & s'abandonent à l'empire de leurs mauvais deſirs.

Ils ſont ſemblables au Phædria

de Térence, & parlent par sa bouche sur le Théâtre de cet excellent homme.

Cet Amant outragé avoüe bien qu'il fera une action indigne, s'il se remet bien avec sa Maîtresse. Il reconnoît qu'elle est méchante, & qu'il est misérable : il s'en afflige, il s'en ennuye : mais quoi il ne s'en corrige pas. Il brûle toûjours d'amour, & lorsqu'il voit le mieux qu'il est prest de perir, c'est lorsqu'il perit de propos déliberé.

Ce n'est pas donc la sagesse qui manque à Phædria, c'est la tempérance. Il sçait ce qu'il faudroit faire pour trouver le repos & la volupté, mais il ne le pratique pas. Il voit le meilleur & l'aprouve, & néamoins il suit le pire.

Voilà les mœurs des hommes que nous décrivons, admirablement exprimées. Voilà l'image de leurs sentimens & de leurs tendresses. Voilà comme quoi n'ayant pas la sagesse, ils ne peuvent trouver la volupté.

En vain vous leur reprochez que celle qu'ils suivent est déraisonna-

ble : qu'elle n'eſt pas néceſſaire : que ſa privation ne fait naître aucune douleur. En vain vous leur montrez les maladies, les domages ou l'infamie qui ſuivent ſa joüiſſance. En vain vous les menacez de la punition des Loix, & de la ſeverité des Magiſtrats. Vous ne leur direz rien qu'ils ne ſachent & qu'ils ne diſent. Mais quoi ils ſont eſclaves de celle qu'ils déteſtent avec vous ; & reſſemblent à ces Philoſophes Grecs auſquels on permetoit de parler magnifiquement des vertus, quoiqu'ils ne les pratiquaſſent pas.

Il ſe trouve encore un genre d'hommes qui veritablement ne ſont point Philoſophes, mais qui diſputent pourtant avec beaucoup de vivacité

Ceux-cy que nous pouvons apeller les prophanateurs de la volupté d'Epicure, ne veulent point reconnoître la Tempérance pour une vertu, & diſent tout haut, que la félicité dépend de la fantaiſie.

Il ne faut pas s'arrêter à conteſter contre des gens auſſi déraiſonables

que ceux-là ; & le plus grand mal qu'on leur puisse faire est de les laisser vivre comme ils désirent.

Il faut seulement se contenter de sçavoir que leur opinion est fausse, & que la felicité n'est jamais que dans les désirs que donne la temperance.

Car non seulement c'est une chose miserable de vouloir ce qui n'est pas honête ; mais encore il est plus avantageux de ne pas acquerir ce que l'on désire, que d'acquerir ce que l'on ne peut désirer qu'avec honte. De sorte qu'il faut être de l'avis de cet Ancien qui jugeant de Camille banni de Rome, pendant que Manlius en étoit le maître, estimoit plus la condition de cet Exilé vertueux, que celle de ce mauvais Citoyen.

Mais, à la verité, ceux qui s'étudient à la temperance, & qui ménagent si bien la possession de la volupté, qu'ils n'en ressentent aucune douleur : ceux-là certes se peuvent nommer heureux, & méritent le titre de Sages.

Leurs voluptez ſont durables, parce qu'elles ſont réglées ; & toute leur vie calme & tranquille, parce-qu'elle eſt innocente.

Ils n'ont garde de courir aprés les plaiſirs déſordonnés : leur félicité conſiſte à s'en abſtenir. Ils vont même au devant des douleurs, afin d'en éviter de plus grandes : Et ne ſe ſervant de la ſageſſe que pour aller au plaiſir, ils nous font voir trés-clairement que ce n'eſt que par la vertu qu'on peut joüir de cette volupté dans laquelle Epicure fait conſiſter le ſouverain bien.

Vous vous étonerés peut-être, & peut-être vous fâcherez-vous, ſi pourſuivant d'examiner les vertus & de les raporter à la volupté, je dis encore que la force dépend d'elle, auſſi-bien que la ſageſſe & la tempérance ; & que cette vertu qui terraſſe les Lyons, qui mépriſe les périls, & qui verroit ſans s'émouvoir la rüine entiere du monde, ne produit rien d'illuſtre qui ne regarde la volupté, & qui n'en parte comme de ſa ſource.

Digitized by Google

Car prémiérement il faut demeurer d'acord que les travaux que nous entreprenons, & les douleurs que nous ſiportons, n'ont rien qui nous faſſe envie, ſi nous les conſiderons ſimplement, & que nous les ſeparions des autres choſes: Que le ſoin & la diligence qu'on loüe ſi ſouvent dans la vie & dans les affaires, & que la force même, dont nous parlions maintenant, ne ſont jamais pratiquées, ſi ce n'eſt à quelque deſſein & pour quelque cauſe.

Mais il faut dire que ces choſes ont été introduites pour la tranquillité de la vie, & que nous les ſuivons ſeulement afin de vivre ſans ſoin & ſans crainte; afin de délivrer, autant qu'il nous eſt poſſible, nôtre corps & nôtre eſprit des maladies & des ennuis qui les pourroient affliger, & de goûter plus tranquillement cette indolence qui fait une partie de la volupté d'Epicure.

Et de vrai, comment voulez-vous qu'un homme vive heureux lorſqu'il craint la mort? Comment voulez-vous que ce Sicilien trouve du plai-

sir au milieu des festins & de la musique, s'il apréhende perpetuellement la chûte d'une épée qui menace sa tête & son diadême ?

N'est-ce pas une extrême misére de sucomber aux douleurs, & de ne pouvoir souffrir des maux qu'il n'est pas en nôtre pouvoir de détourner.

Cette foibleſſe de l'ame n'a-t-elle pas porté quantité de personnes à des extrémitez qui font la honte de la nature humaine ?

Qui est-ce, à vôtre avis, qui donna lieu à la Poësie de métamorphoser Hécube en chiene enragée, si ce n'est la douleur qui la surmonta, & qui la contraignit d'imiter la furie de ces animaux ?

Si elle eût resisté à la douleur, & qu'elle eût au moins tâché d'oublier les sujets qu'elle en avoit, elle n'eût pas, sans doute passé des larmes au desespoir, & du desespoir à la rage.

Ecoutés les plaintes qu'elle fait, & voyez par la peinture du miserable état où elle se trouve, & de

celui qu'elle a perdu, comme elle nourrit son deüil sur la scêne, & provoque elle-même les mouvemens de la rage qui est preste à la saisir :

Helas ! que dois je faire en cet état funeste ?
Qui me peut garantir ? Quel azille me reste ?
Et quel sera l'endroit vainemẽt desiré,
Que la fuite ou l'apuy me rendront assuré ?
Le Château d'Ilion & la Ville de Troye,
Sont du Grec insolent la malheureuse proye.
J'ay perdu ces trésors. O Ciel ! où puis je aller ?
Qui me peut secourir, qui me peut consoler ?
Les augustes Autels de nos Dieux domestiques,
Restes infortunez des flames Argoliques,
Gisent avec horreur rompus & separez.
Si les lieux les plus saints par le feu dévorez.

Ne ſont plus qu'un chaos de cendre
& de fumée:
Si d'horribles lambris, &c.

Elle ſe ſouvient aprés de la beauté de ces Edifices, & des richeſſes d'Aſie, afin d'augmenter & ſa douleur & celle des ſpectateurs; car qui eſt-ce qui ne ſeroit pas touché de ſes diſcours?

O Pere! ô cher païs! ô maiſon
fleuriſſante
Du malheureux Priam, autrefois ſi
puiſſante!
Temple, riche, ſuperbe & digne des
grands Dieux,
Je t'ay vû tout brillant d'ornemens
precieux,
Sous de ſuperbes toicts, où l'or, l'azur,
l'yvoire, &c.

Et à qui eſt-ce qu'elle ne donne pas de l'horreur & de la pitié, lorſqu'elle pourſuit ainſi?

J'ay vû tous ces tréſors dévorez
par la flâme:

Digitized by Google

J'ay vû le Roy Priam à mes yeux rendre l'ame;
L'Autel de Jupiter de ſon ſang profané,
Hector ſanglant, meurtri, dans la fange traîné,
Et pour combler l'horreur de tant de funérailles,
Son fils précipité du haut de nos murailles.

De ſorte que je ne métone plus, ſi le peuple Romain a autrefois gémi lorſqu'il entendoit reciter ces vers, & ſi moy-méme en les liſant je me ſens tomber des larmes.

A la verité, Hécube a de grands ſujets de ſe plaindre. Elle a perdu ſon mary, ſon fils, ſon Empire & ſa liberté. Si elle voyoit ces malheurs ſans les pleurer, elle ſeroit inſenſible, & nous ſerions inhumains ſi aprés tant de veritables pertes nous voulions empécher ſes larmes.

Mais auſſi, aprés qu'elle aura pleuré quelque tems, nous ne ſerons point injuſtes de preſcrire des bornes à ſa douleur; de regler ſes pleurs

& ſon déplaiſir ; & de l'avertir afin d'opoſer la force de la raiſon à celle du deſeſpoir.

Quelqu'un touché de ſa plainte dira peut étre, pour ſa défenſe, que ceux qui veulent borner ſa douleur aux premiers mouvemens, luy donneroient eux-mémes juſques aux derniers momens de leur vie, s'ils partageoient avec elle les déplaiſirs dont ils ne ſont que juger ; & que nôtre Philoſophie, qui ne parle que de vaincre, ſuccomberoit à tant de malheurs, ſi elle les voyoit preſens & inévitables.

Je ſouhaite une grande continüité de bonheur à un homme ſi tendre : car ſans doute s'il luy arrivoit quelque diſgrace, il feroit paroître de grandes foibleſſes ; à condition que pour ce favorable ſouhait il me diſpenſe de croire ce qu'il dit, & qu'il n'exige pas de moy que je juge de la force de la Philoſophie par la foibleſſe de ſa raiſon.

Car ſans perdre tems à refuter, mot à mot ce raiſonement qui ne peut avoir du credit que parmy des

hommes efféminés, je me contente d'opoſer à ceux qui s'en ſervent, deux exemples connus, qui les doivent couvrir de honte.

Ils ſont de perſonnes que l'âge & le ſexe devoient rende extrémement foibles, & qui néamoins dans leur faibleſſe ont eu cette force qu'on déſeſpére de pouvoir trouver chez les Philoſophes.

Que l'on conſidére Aſtianax & Polixêne qui vont mourir. C'eſt un enfant & une fille. Les Grecs les ont condamnez tous deux au ſuplice. Voyez même Ulyſſe qui s'avance, tenant le premier par la main, & marchant fiérement pour le précipiter. Mais voyez que l'enfant ne le ſuit pas moins aſſurément:

Sublimi gradu
Incedit Ithacus parvulum dextrâ trahens
Priami nepotem; nec gradu ſequi puer,
Ad alta pergit mœnia.

Conſiderez que parmy tous ceux qui l'acompagnent, & qui le pleu-

Digitized by Google

rent, il eſt le ſeul qui a les yeux ſecs, & qui refuſe dés larmes à ſa mort.

Remarquez que pendant que ſes bourreaux invoquent les Dieux à ce ſanglant ſacrifice, il ſe jete luy-même du haut de la tour d'où on le devoit précipiter, & met fin volontairement à une vie qu'à peine il voyoit commencer.

Mais tournons les yeux de l'autre côté: car Polixêne eſt déja placée ſur le ſepulchre d'Achille, & n'atend plus que le coup qui doit apaiſer l'ombre du Grec, & rêjoindre ſon ame à celles de ſes parens.

Admirez encore ſa beauté, qui paroît ſi brillante & ſi tranquille. Son viſage n'eſt point troublé par les aproches de la mort: au contraire il ſemble que ce ſoleil qui ſe va coucher pour jamais, ajoûte un nouvel éclat aux derniers traits de ſa lumiere.

Il y a même quelque choſe dans ſon air de plus fort que ne devroient ſouffrir ſon ſexe & l'état où elle ſe trouve.

Digitized by Google

Et de vray, elle ne ſe contente pas d'atendre le coup ſans l'éviter, elle le voit venir avec une fierté héroïque.

Converſa ad ictum ſtat truci vultu ferox.

Et quand Pyrrus l'a frapée, il ſemble encore que ſa derniere action ſoit une action de courage ; qu'elle ne ſe laiſſe tomber ſur le ſepulchre d'Achille qu'à deſſein de luy en rendre la terre peſante, & de ſe vanger encore en mourant.

Dites à preſent s'il n'eſt pas honteux à Hécube de voir ſes enfans plus courageux qu'elle.

Dites s'il luy eſt bien-ſéant de verſer tant de larmes, au même tems qu'Aſtianax & Polixéne meurent ſans en jeter une ſeule.

Dites ſi vous ne trouvez pas ces perſonnes tres-heureuſes au prix de cette miſerable.

Ou, ſi vous ne pouvez plus rien dire pour elle, avoüez enfin avec nous, qu'elle eût trop peu de cou-

Digitized by Google

rage dans ſes infortunes, & qu'elle manqua de force pour les reſſentir moins cruellement.

Que s'il eſt vray que la foibleſſe eſt la ſeule choſe qui nous rend les malheurs inſuportables ; & qui nous faiſant abandonner le gouvernail dans les plus rudes tempêtes, eſt cauſe enſuite des naufrages que nous faiſons aux lieux où nous pouvons voguer ſûrement : ne devons nous pas chercher la force pour nous en ſervir comme d'un ancre, afin de l'opoſer à la colére du vent & de l'eau, & nous garantir de la force de l'orage.

Il faut s'apuyer ſur cette colomne qui ſert de baſe à la volupté, & joindre cette vertu à la Tempérance & à la Sageſſe ; & pour vivre dans le repos & dans la privation de la miſére, croire que par ſon moyen cet eſprit ferme & courageux eſt toûjours au deſſus des chagrins & des peines, puiſqu'il mépriſe la mort, & qu'il eſt tellement préparé à la douleur, qu'il ſe reſſouvient toûjours que la mort eſt le remède des

plus

plus violente ; que les moindres ont beaucoup de bons intervalles, & qu'il eſt le maitre des médiocres.

Ce qui étant ainſi, il faut dire que nous ne blâmons point la timidité, la foibleſſe, & que nous ne loüons point auſſi la Force & la Tempérance pour leur regard particulier, mais que nous rejetons celles là, & que nous déſirons celles cy, parceque les unes font naître les douleurs, & que les autres nous en garantiſſent.

Il ne nous reſte plus à examiner que la Juſtice, afin que nous ayons parlé des principales vertus : Mais les choſes qu'on en peut dire ſont preſque ſemblables aux précedentes; & elle n'eſt pas moins unie à la volupté que la Sageſſe, la Tempérance & la Force, qui n'en peuvent être ſéparées.

En effet, cette vertu, bien loin de porter aucun domage à nos eſprits, y nourrit toûjours, par ſa force, des ſentimens qui les rendent tranquilles, & ne nous laiſſe jamais ſans cette eſpérance qu'il ne

nous manquera rien de tout ce que la nature désire, quand elle n'est point corompüe. Et de même que la sotise, l'intempérance & la lâcheté nous affligent, nous tourmentent & nous troublent incessamment, ainsi l'injustice ne s'empare pas plûtôt d'une ame, qu'elle y jete le desordre & la confusion, & qu'elle la rend malheureuse, quand elle ne la rendroit pas criminelle.

Mais si l'homme injuste se porte à faire quelque mauvaise action, quoiqu'il la commete de telle sorte que ni les hommes, ni le Soleil n'en puissent porter de témoignage, jamais pourtant il ne s'assurera qu'elle soit toûjours cachée; & quelque obscurité qu'ayent eu les ténébres qui l'ont couverte, il aprehendera toûjours que la vérité ne la dissipe.

D'ordinaire le soupçon suit les actions des méchans; & quand les Juges ne s'en mêleroient pas, leur propre conscience les force à se découvrir eux-mêmes.

Que si quelques-uns croyent que leurs richesses & leur puissance les

fortifient assez contre la justice des hommes, & les metent au dessus des Loix & du châtiment, il est toûjours certain qu'ils ne peuvent s'assurer contre la Justice divine.

Ils n'élévent jamais les yeux vers le Ciel, que leur conscience ne leur fasse horreur ; & ces cruelles inquiétudes qui les dévorent sans relâche, sont les bourreaux secrets du suplice que la Divinité leur fait endurer.

Car quelle puissance & quelles richesses, lors qu'on les a injustement acquises, peuvent tant diminuer des ennuis de cette vie, qu'au même tems les remords de la conscience, la crainte du châtiment & la haine des hommes ne les augmentent encore davantage ?

Ces mauvais remédes ne se changent-ils pas, souvent même, en poison ? Et ce que l'on choisit quelquefois pour éteindre la tristesse, n'est-ce pas ce qui l'allume encore davantage ?

N'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui ne sçauroient metre de

bornes au désir d'être plus riches, d'avoir plus d'honneurs, de dominer plus absolument, de se montrer plus voluptueux, de faire des festins plus superbes & plus délicats, de pousser toûjours plus loin leurs mauvais sentimens ?

Ne voyons nous pas que quelques proyes que leur méchanceté leur amasse, au lieu d'apaiser ses mauvais desirs, elle ne sert qu'à les enflâmer encore davantage ; & que ces gens ont plus besoin d'être châtiez par les Loix, que corrigez par les rémontrances ?

La raison donc invite les hommes qui ont le jugement sain, à conserver la justice que les Loix ont établie.

L'équité qui prend son origine de la nature, & qui se peut apeller le nœud de la societé civile, fait assez voir que les actions injustes ne doivent jamais être entrepriſes, ni par les foibles, qui les tenteroient sans succez ; ni par les puissans, qui les aiant achevées n'y rencontreroient pas ce repos ni cet

acompliſſement de leurs deſirs.

Enfin elle nous force d'avoüer que la Juſtice n'eſt pas ſouhaitable par elle-même, mais parce qu'elle nous procure beaucoup de contentement, & qu'elle rend nôtre vie plus aſſurée, & nôtre volupté plus acomplie.

Que ſi la loüange des vertus même, en laquelle principalement les autres Philoſophes employent leurs diſcours les plus magnifiques, ne produit aucun autre effet que le plaiſir & la volupté; & ſi cette volupté, qui eſt la fin de toutes les vertus, eſt la ſeule qui nous apelle à ſoi, & nous atire par ſa propre nature, il faut conclure hardiment qu'elle eſt le ſouverain bien & le plus parfait de tous les biens de la vie, & ne plus douter que la vie heureuſe ne ſoit celle qu'Epicure nous a enſeignée.

O volupté ſainte & ſevére! ô admirable Philoſophie! Quel malheur vous a-pû décrier parmi les hommes? Qui vous a donc atiré l'averſion de tant de perſonnes ver-

tueuſes qui ne vous connoiſſent pas ? Qui les a empêchez de voir que leurs vertus vous étoient aſſujeties, & qu'ils vous diſoient des injures lorſque vous faiſiez leur felicité ?

Mais heureux les hommes qui ont été de la ſecte du Sage qui vous a ſuivie : heureux ceux qui l'ont imité : heureux même ceux qui étant nez dans un ſiécle ou pluſieurs croient que le vice & la volupté d'Epicure ne ſont qu'une même choſe, ont eu aſſez de lumiére pour découvrir le contraire, & au moins aſſez de force pour la défendre, s'ils n'ont eu aſſez de courage pour la pratiquer.

LETTRE

A Milord Saint-Albans.

J'AY failli à mourir, Milord, depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir ; & en quoi je ſuis plus malheureux, c'eſt qu'il n'y a pas eu de maladies à Londres que la mienne, pas un rhûme, un mal de dents, ni un accez de goutte. Milord d'Harlinton, à qui vous cediez le rang de premier goutteux, pouroit faire aujourd'huy vingt tours de mail, auſſi-bien que la bonne femme qui vous ſert. Pour moi, je ne ſuis pas encore bien gueri : mais ſans les ſecours que j'ay trouvez, je ſerois mort.

A quoi penſez-vous, Milord, de paſſer l'hyver dans un païs où les chevaux ſont traitez plus ſoigneuſement cent fois que nous ? Où il

y a des Maïernes pour les maladies des chevaux de courſe, & des eſpéces de Maréchaux pour celles des hommes ? Si vous aviez de ces enthouſiaſmes de Religion qui rendent la vie odieuſe à tant de fanatiques, je comprendrois quelque choſe dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais ſi vous êtes homme comme nous, ſi vous conſervez l'inclination naturelle de vivre qui eſt demeurée à Monſieur le M. de V. à Monſieur le P. à Monſieur de R. & à vos autres contemporains, pourquoy vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne paſſez aucun jour qui n'en retranche cinq ou ſix de vôtre vie.

Mais je m'arrête trop ſur des diſcours que je devois paſſer legérement, il faut venir à des plus agréables.

Madame de P. vous donnera-telle part dans ſa banque qu'il vous plaira.

Milord Haide vous promet des honnêtetez qui ſe diſtingueront malaiſément de la confiance.

Digitized by Google

Monſieur l'Ambaſſadeur vous offre une pleine lumiere des affaires de Hongrie, & de la guerre où les Princes du Nort ſe vont engager : Et ce que j'eſtime beaucoup, Monſieur d'Ormont eſt preſt à joüer au Trictrac avec vous ſans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez preſque plus, que vous étes accablé d'incommodités qui peuvent aiſement dégoûter le monde de vous. Vous prenez mal la choſe, Milord. C'eſt la Province qui ſe dégoûte de vous, & non pas le monde.

On juge de vous, à la campagne, par la foibleſſe de vôtre veüe : vos infirmités y ſont priſes pour des défauts ; & vous ne ſçauriez croire le mépris qu'à un homme de la contrée, qui ſe porte bien, pour un homme de la Cour, qui ſe porte mal. Ici, Milord, on vous conſidére par la force de vôtre eſprit : vos maux y ſont plaints, & vos bonnes qualitez réverées.

Quelle difference de ſéjour pour vous : Et cependant vous avez fait choix de celuy qui eſt ſi contraire

à vôtre ſanté & à vôtre réputation.

La plus grande peine des diſgraces, vous vous l'étes impoſée vous-même. C'eſt la privation du commerce des gens du monde, avec leſquels vous avez toûjours vécu. On ſe conſole de la perte de ſes biens: on ne ſe conſole point d'avoir perdu la douceur des ſocietez agreables, & de ſouffrir l'ennuy des importunes. Ayez tant de raiſon qu'il vous plaira, le ſecours de la raiſon ne peut rien où la délicateſſe du goût eſt affligée.

Revenez donc, Milord, revenez à des gens qui connoiſſent vôtre mérite, comme vous connoiſſez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribue de tous ſes ſoins à vôtre ſoulagement, ou à vos plaiſirs.

La politeſſe de Mylord S. vous fera trouver rude & groſſier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel & le plus doux; & la facilité de la vie commode qu'il ſçait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de vôtre campagne.

Digitized by Google

Madame de M. vous ôtera le scrupule ordinaire de vos visites. Elle ne s'offensera point que vous soyez auprés d'elle sans la voir ; & moins sensible à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en souffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un entretien qui ne céde pas au charme de sa beauté. Pour vous elle suspendra la fureur de la Bassette, & rapellera cette raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous les jours.

Monsieur de L. B. vous garde une conversation délicieuse. Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous promettre mes services le jour du sabat, & me laisser perdre aux Echets toutes les fois que Monsieur de Saissac pariera pour moi.

Je ne vous dis rien de Mademoiselle Crafz. Depuis qu'elle est Duchesse de Chastelleraut, je ne sçay point ce qu'elle veut être au Comte de Saint-Albans.

Si ces tentations sont trop legéres, & que vous ayez résolu de vous

retirer du monde presentement, songez, Milord, que c'est dans la Capitale qu'un honneste homme se doit retirer. Vôtre maison vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaît : vôtre imagination vous y rend, à la campagne, même quand vous ne voulez pas.

Vivez ici en Philosophe dans vôtre maison. C'est un nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au Païs de Suffolch, c'est se rendre obscur plûtôt que Sage, & se faire oublier des autres, au lieu de se connoître soi-même.

Les plus grands Philosophes de l'antiquité demeuroient dans la plus belle ville de la Gréce ; & celui qui conseilloit de cacher sa vie, avoit de beaux Jardins à Athénes, où cinq ou six de ses amis philosophoient avec lui.

Je ne sçai comment revenir d'Athénes à Londres. Je souhaiterois pourtant que vôtre retour fût aussi prompt que le mien. M'y voilà, Milord, pour vous atendre, & vous suplier de nous amener. Monsieur

Germain. Rendez-le au monde malgré lui. Il ne ſera pas long-tems ſans vous ſçavoir gré d'une ſi heureuſe violence, ni vous, Milord, ſans nous remercier de la reſolution que vous aurez priſe par nôtre moyen.

Digitized by Google

DE L'USAGE DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'homme doit s'apliquer à la recherche de sa felicité, puisqu'il est en son pouvoir d'augmenter ses plaisirs, & de diminuer ses miseres.

APRE'S avoir long-tems médité sur la condition des hommes, je n'ay trouvé que deux choses qui méritassent raisonnablement les soins du Sage. La premiére est l'étude de la vertu qui fait l'honnête homme; & la seconde, l'usage de la vie qui le rend content,

Digitized by Google

s'il peut le devenir ; ou moins malheureux, s'il ne peut abſolument ſe délivrer des ſouffrances.

Il eſt vray que c'eſt une folie de chercher le ſouverain bien ici bas. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philoſophes n'étoient que des images confuſes de celuy qui peut remplir la vaſte capacité de nos deſirs ; & l'incertitude de leurs ſentimens qui varioient ſi ſouvent ſur cette matiere ; fait bien voir combien étoit douteuſe cette félicité, qu'ils promettoient néamoins avec tant de faſte & d'oſtentation.

En effet, le mouvement perpetuel des choſes du monde, les révolutions continuelles de nôtre eſprit, & l'inconſtance de nos paſſions ne nous laiſſent pas dans une aſſiete aſſez ferme pour que nous y puiſſions établir le repos & la tranquillité de nôtre vie. Et quand je conſidere l'impuiſſance des objets à nous ſatisfaire, & la foibleſſe de nos propres ſens à recevoir leur impreſſion, alors je renonce aux vaines pourſuites de ce faux bonheur ; & peu s'en

faut que je n'entre dans une nonchalance generale de toutes choſes. Car quelle douceur y a-t-il au monde qui ne ſoit mêlée d'amertume ? Nos ſens ne ſont-ils pas ſouvent troublez dans leurs fonctions par le déſordre de nos organes ; & nôtre eſprit n'a-t-il pas ſes inégalitez cauſées par le déréglement des ſens ? Une maladie, un hyver, un mauvais jour, ſouvent même quelque choſe de moins que cela, nous change, & change toutes choſes à nôtre égard. Et quand il ne ſe feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environe dans la plus heureuſe ſituation où puiſſe être nôtre ame, & avec la meilleure conſtitution que puiſſe avoir nôtre corps, il eſt conſtant que nous ſommes incapables de goûter une pure & veritable douceur.

N'i l'entretien d'un honête homme, qui fait ma plus agréable ſatisfaction, ni les délices des repas, ni les charmes de la Muſique, qui ſont mes plus ſenſibles voluptez, ne m'ont jamais fait goûter les plaiſirs

que mon imagination m'en prometoit ; & je puis dire, avec verité, que parmi les plus grandes libertez de mes ſens, j'ay goûté le bien dont je joüiſſois avec ſi peu d'atachement, que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus ſérieuſes.

Le divertiſſement de la Comédie, où l'on voit courir tant de monde, a-t il fait ſentir de véritables délices à ſes partiſans les plus déclarez ? Pour moi, je n'en ay pû voir une infinité qu'avec ennuy ; & les plus belles, qui ſembloient ravir tout le peuple, n'ont point eu d'autre pouvoir ſur mon eſprit que de me faire ſoûpirer pour les maux de quelque Heroïne qui ne ſouffroit plus ce qui m'affligeoit ; ou pour ceux de quelque Héros imaginaire, dont les fauſſes douleurs m'arrachoient de véritables larmes, ce qui me rempliſſoit d'indignation contre moi-même.

Ni la beauté de nos Tuilleries qui enchantent tous les yeux, ni la magnificence du Cours, paré de l'éclatant embaras des plus ſuperbes équipages, ni les plus brillantes

assemblées des plus belles personnes, ni les spectacles, ni les ballets, ni l'art, ni le luxe, ni les richesses, ne sçauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les spectacles, en sont interdits, & ne sçauroient digerer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent, y sont insensibles; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flatent leur sens de ce qu'il y a de plus exquis, ne donnent-ils pas des marques de leur chagrin jusque dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux?

Mais si quelqu'un a jamais dû être heureux, on m'avoüera que c'étoit ce grand Prince qui eut la sagesse en partage. Sans s'embarrasser l'esprit de chimeres, il se porta à la recherche des biens solides. Sa puissance lui en fit bien-tôt avoir

la poſſeſſion. Tout lui réuſſiſſoit au gré de ſes vœux ; & la joüiſſance ſuivoit toûjours de prés ſes deſirs. Cependant il déclare qu'il trouva tant de vanité dans les plaiſirs, qu'il eut peine à s'empêcher de haïr la vie, , & d'avoir horreur de ſa durée. Il n'y a donc point ici bas de felicité parfaite pour les hommes ; & ils doivent plûtôt ſonger à s'y défendre des maux qui les preſſent, qu'à ſoûpirer aprés un bonheur qui n'eſt point à leur portée.

Mais encore qu'il ſoit vray que nous ne pouvons trouver en cette vie la béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas ſouhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par déſeſpoir à nos miſeres : (car c'eſt-là nôtre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne ſçaurions ateindre, & de mépriſer ceux qui ſont ſous nos mains.) Nos plaiſirs ſont cours, il eſt vray, ils ne ſont pas même exempts d'amertume : mais ce ſont toûjours des plaiſirs, & ils valent beaucoup mieux que nos miſéres ;

& c'eſt un des plus grands uſages de la vie, que de les ménager avec adreſſe.

Comme nous devons être capables de ſuporter le mal, nous dévons auſſi ſçavoir joüir du bien. Il faut pouvoir également aſſoupir nos ſentimens pour la douleur, & réveiller nos apetits pour le plaiſir. Car la Tempérance eſt éloignée de tout excés. Elle n'eſt pas moins ennemie des jeûnes outrez, que des débauches exceſſives; & celui qui ſe laiſſeroit mourir de faim choqueroit autant ſes loix, que celui qui s'étoufferoit à force de manger.

Inſenſez que nous ſommes, nous nous plaignons, à toute heure, des rigueurs que nous ſouffrons en naiſſant des inquiétudes de nôtre vie, & des douleurs de nôtre mort. Cependant nous ajoûtons, tous les jours, de nouveaux maux à ces miſéres; & il ſemble que nous ne ſoyons ingenieux que pour nous rendre plus miſerables.

Cette conduite eſt bien éloignée de celle du grand Sage dont il a fait

l'eſſai de toutes les choſes du monde, pour leſquelles nous avons de plus violens deſirs, & il en reconnût bientôt la vanité : mais il ne ſe laiſſa pas aller, pour cela, à un dégoût géneral de toutes les choſes qu'il avoit recherchées ; & demeurant toûjours dans la même aſſiette, il joüiſſoit paiſiblement des plaiſirs.

Mais revenons à nôtre ſujet, & voyons comment nous devons ménager les biens & les maux pour l'uſage de la vie.

CHAPITRE SECOND.

De l'exiſtence de Dieu.

LOrſque je fais une exacte reflexion ſur toute ma vie, je reconnois que j'ay eû des chagrins & des ſatisfactions ſelon les ſentimens que j'ay voulu prendre. Mes penſées ont fait mes déplaiſirs comme ma joye, & j'ay toûjours trouvé en moy-même la ſource de mes miſéres & de mon bonheur.

Digitized by Google

Je ne le diſſimuleray point, la perſuaſion de la Divinité, & l'incertitude de nôtre condition aprés la mort, ont troublé pluſieurs fois ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble, je conſidérois que toutes nos veilles, nôtre ſçavoir, nos emplois nos commoditez & nos honeurs doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces choſes n'étant éternelle, il falloit rechercher ailleurs quelque reſſource. Mais je permetois ſouvent à mon eſprit de penſer licentieuſement ſur ces matieres: & ne reſpectant pas aſſez la premiére Vérité, je n'avois que des doutes & des difficultez ſur l'immortalité de l'ame.

Comme je me repoſois toûjours, en cela, ſur les raiſons d'autruy, je n'en pouvois jamais avoir de connoiſſances certaines; & la confuſion des ſentimens de nos Auteurs me donnoit des peines inſuportables. Jamais mon eſprit & ma conſcience n'étoient d'acord. J'étois contraint de ſouffrir la violence de ces deux parties qui combatoient ſans ceſſe

en moi-même ; & rien n'égaloit mon inquiétude, que la difficulté de réſoudre la queſtion qui en faiſoit le ſujet.

Enfin rebuté de tant de ſecours étrangers, je me réſolus à m'abandoner à mes propres recherches, comme ces malades qui ſe voyant abuſez par les Medecins, entreprenent de ſe guérir eux mêmes. Ce fut là que je rompis tout commerce avec les Livres où je n'avois trouvé que difficultez & incertitudes. Ce fut là que je réſolus de rentrer en moi-même pour conſulter mes propres ſentimens ſur la ſtructure de l'Univers, & ſur l'ordre admirable qui regne en toutes choſes.

Lorſque je conſiderois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuſes me rempliſſoit d'étonnement & de je ne ſçai quel reſpect. La beatitude des Etoilles, le ſilence & la ſolitude de la nuit m'imprimoient une ſecrete horreur qui me diſpoſoit inſenſiblement à la Religion.

Seroit-il poſſible, me diſois-je à moi-même, que le mouvement

des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une Intelligence pour Principe? Si ces globes merveilleux connoissent & réglent eux-mêmes leur cours, ne sont-ce pas des Dieux, qui gouvernent ce monde comme il leur plaît? Et s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur, qui peut commander à ces épouventables machines qu'une souveraine puissance? Qui peut mouvoir ces grands corps qu'une force insurmontable? Qui peut acorder leurs divers mouvemens qu'une sagesse infinie? Ce Soleil, continüois-je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumiere au hasard? Et cette justesse que nous y remarquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle intelligence?

Ensuite de ces méditations, je considerois le combat perpetuel des Elemens, & je ne pouvois pas assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le monde par tant d'admirables agitations.

Mais sur tout, je faisois ceder ma raison

raiſon & ployer tout mon eſprit au prodige du flux & reflux de la mer. La vaſte étenduë des eaux m'épouvantoit : mais quand je venois à conſiderer que les vagues les plus furieuſes ſe briſoient contre de petits cailloux, & ne les avoient pas plûtôt rencontrez, que malgré toute leur impetuoſité elles étoient contraintes de retourner avec violence ſur elles-mêmes ; c'étoit là que je me récriois tranſporté d'admiration, & ſaiſi d'étonnement.

La mer voit ſon onde arrêtée
Malgré ſes plus puiſſans efforts.
Elle roule deſſus ſes bords
Le ſable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'apaiſer ſa fureur,
Neptune ſent avec horreur
Les propres traits de ſon injure.
Il quite ces petits cailloux,
Et tournant ſur ſoy ſon couroux,
Toûjours gronde & toûjours murmure.

Enfin quand j'avois long-tems conſideré ces objets, je prenois pl

ſir à deſcendre en moi-même pour y obſerver la ſtructure du corps humain, & reconnoître tous les reſſorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois ſur l'aſſortiſſement de tant de parties diverſes, & toutes néceſſaires à la compoſition & à la conſervation de nos corps. Tant d'os, de nerfs, de muſcles, de ſang & d'eſprits. Je conſiderois l'économie merveilleuſe de toutes ces piéces, & m'écriois avec admiration : Pauvre homme, qui ne connois ces choſes que par le moyen de tes ſens, pourrois-tu bien te dire l'auteur d'un ſi excellent ouvrage, toi qui ne le connois qu'aprés l'avoir fait ? Encore faut-il expoſer toutes ces parties devant tes yeux pour t'en donner quelque connoiſſance. Il a fallu que l'expérience de pluſieurs ſiécles t'ait fait comprendre de quelle maniére tu vis, tu digéres, tu remuës ; & malgré tes plus exactes obſervations, tu ne le connois encore que d'une maniere trés-imparfaite.

D'autre part, jetant la veüe ſur

le reſte des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des animaux : les écailles de nos poiſſons, le plumage de nos oyſeaux, les fourures des autres bêtes ; & toutes ces choſes qui regardées ſans atention ne repreſentent rien de diſtinct à l'eſprit, me découvroient ſenſiblement les plus grandes merveilles de la nature. Car apellez deſtin, nature, intelligence, ou divinité, ce qui fait & gouverne tout ici bas, n'eſt-ce pas toûjours une ſageſſe infinie?

Alors je démeurois confus de l'ignorance où j'avois été, & je ne pouvois aſſez m'étonner, ni de la malice des impies, ni de l'aveuglement des incrédules. Car il faut qu'un homme s'oublie entierement ſoy-même, & perde la connoiſſance de toutes choſes, avant que de perdre celle de ſon créateur.

Quelque part que nous jetions les yeux, nous apercevons le caractére de la divinité ; & quiconque étudiera ſainement la nature, y trouvera des marques ſenſibles de

la puiſſance dont elle dépend.

Mais nous avons certains eſprits lâches toûjours portés à l'imitation des autres, qui ſans s'être examinés eux-mêmes, ni avoir medité ſur ces choſes, donnent dans l'impieté, ſeulement pour ſe déclarer partiſans de quelque fameux libertin.

Il y a même certains eſprits qui par une force d'ame extravagante ne veulent en rien dépendre de leur créateur, & s'imaginent que l'obéiſſance qu'ils auroient pour cette majeſté infinie, choqueroit la liberté de leurs ſentimens.

Ce n'eſt pas qu'on ne voye les plus honêtes gens du monde, & les plus ſçavans, tomber dans quelque ſorte d'incredulité ou d'incertitude. Ceux-cy ne ſe contentent pas de découvrir une intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers, leur curioſité les pouſſe à rechercher ce que ce peut être ; & aprés avoir étoné leur entendement de ſes qualitez infinies que l'eſprit de l'homme ne ſçauroit comprendre, ils demeurent ſouvent incredules malgré qu'ils en

ayent, & ne ſçauroient acorder les ſentimens de leur eſprit avec ceux de leur conſcience.

Or, comme il faut ſe moquer des ſots, & abhorrer les méchans, je croy qu'on doit avoir compaſſion des derniers, & les plaindre ſeulement de ce qu'ils ſont miſerables.

Quelques uns ſe gênent à ſe perſuader ce qu'ils ne ſçauroient comprendre. Les autres ataquent le Ciel par une malice épouvantable, & blaſphêment contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Auſſi ſont-ils toûjours dans le trouble & le déſeſpoir; & aprés avoir été agitez par la rage de l'impieté, ils ſe trouvent déchirez par les remords de leur conſcience, ſur tout quand la lumiere les abandonne, & que la compagnie qui les aſſeuroit, les laiſſe dans l'effroy de la ſolitude. Il n'y a paſſion fâcheuſe dont ils ne reſſentent les mouvemens. La crainte, le trouble, l'inquiétude & la fureur les travaillent tour-à tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentraſſent jamais

en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conscience : car rien n'est égal au tourment de l'impie :

S'il a poussé quelque blasphéme,
On le voit bien-tôt soûpirer.
L'esprit qui ne peut s'assurer,
Voudroit s'arracher à soi-même.
Il fuit & le jour & la nüit :
Il craint seul, il haït qui le suit:
Il se trouble & s'agite avec impatience,
Pour fuir la verité qui lui sert de flambeau.
Mais il ne peut quiter sa conscience,
Qui lui sert, à la fois, de juge & de bourreau.

Les incredules, pour n'être pas si criminels, ne sont pas moins miserables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point ; & acusent, à toute heure, la nature d'être cruelle seulement à l'égard des hommes.

De là sont venües les plaintes de ce grand homme * qui portoit envie

* *Pline.*

à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans une commode ignorance de toutes choſes, ſans s'inquiéter de la recherche d'aucune verité. De là vient encore le chagrin de ces gens qui ne ſçauroient penſer ſans envie à ceux des autres pais ; ni voir aucune bête dans la douceur du repos, ſans envier la tranquillité que lui donne la nature.

Il eſt donc vray que la créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaiſirs ; & que le ſentiment qu'on en a, ne laiſſe jamais un homme ſans ſatisfaction dans le bonheur ; ni ſans conſolation dans la miſére.

Un eſprit bien fait ne goûte pas ſeulement des douceurs dans la joüiſſance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier ſon bienfacteur, & chaque réflexion qu'il fait ſur cela lui eſt un ſujet de contentement.

C'eſt à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions ; & il n'y a point de ſi grandes amertumes qui ne s'adouciſſent par une parfaite

réſignation à la providence.

Que chacun juge donc combien nous importe la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu, & de nous ſoûmetre à ſes volontez, tant par la conſidération du devoir, que par l'interêt de nôtre repos.

CHAPITRE III.

Qu'il faut diminuër la violence de ſes déſirs par la conſidération de la véritable valeur des choſes que l'on déſire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ſes plus grands atachemens, & de réduire la violence de ſes déſirs, aux ſimples mouvemens qu'on nomme ſouhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particuliére, & quelque paſſion favorite, ce n'eſt pas une choſe aiſée que de parvenir à l'in-

Digitized by Google

différence : mais on peut au moins affoiblir ſes chaînes, & il n'y a point de liens ſi forts que la raiſon & l'expérience ne puiſſent rompre avec le tems.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le cœur ne perde beaucoup de la violence de ſes déſirs par quelque dégoût. Alors l'homme s'éléve inſenſiblement au deſſus du monde. Les plaiſirs qu'il avoit coûtume de rechercher avec tant d'empreſſement, lui paroiſſent inſipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juſte prix de la gloire ; quelle peine ou quelle ſatisfaction on trouve dans la ſcience, afin de ne rien atendre d'où l'on ait à ſe repentir, & ne rien eſperer dont on ne puiſſe joüir.

Avec ces vües, y a-t-il quelqu'un du changement de qui on doive déſeſperer ? Celui qui n'eût jamais en partage que les ſoûmiſſions & l'obeïſſance, n'élevera-t-il pas ſes déſirs à la gloire du commandement ? Les néceſſiteux n'établiront-

ils pas leur felicité dans l'abondance, preſſez qu'ils ſeront de la miſere qui les travaille ? Un infame qui ſouffre les remords de ſa lâcheté, & les ſynderéſes d'une mauvaiſe vie, ne tiendra t-il pas heureux celuy qui ſe verra dans l'eſtime des honnêtes gens ? Ceux qui ſeront embarraſſez dans la foule ne ſouhaiteroient-ils pas le repos des ſolitaires?

La pompe & la Cour nous ennuyent : les bois & les champs nous deviennent inſuportables. Mais quiconque n'a point reſſenti les ennuis, ne ſçauroit preſque ſe perſuader de ſi étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégoûter de nos conditions, mais non pas de celles que nous n'avons point éprouvées. Voicy donc l'adreſſe dont on ſe peut ſervir en cette ocaſion, pour reconnoître la vanité de toutes choſes.

Quoyqu'on ne poſſede pas ſeul tous les biens, tout le merite, & toutes les belles qualitez, on peut pratiquer ceux qui les ont acquiſes ou par leur fortune ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils

ſont dévorez. Nous les verrons alors preſſez de nos mêmes maladies, ſujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un ſçavant ne pouvoir ſe défendre de ſon caprice & de ſa ſotiſe : un Héros foible, plein de défauts, auſſi homme que ceux au deſſus deſquels il eſt élevé ; & les plus grands originaux de l'Europe, ſujets à des foibleſſes particulieres comme les moindres copies.

Nous verrons enfin qu'il eſt impoſſible de renoncer à la nature, & de s'élever au deſſus de la condition où Dieu nous à mis. Car il eſt de grands hommes à la verité, ſi on les compare les uns aux autres : mais ils ſont toûjours en eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la ſplendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excés des délices nous dégoûte plus ſouvent qu'il ne nous ſatisfait ; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réünis enſemble, ne ſçauroient former une pleine & entiere felicité.

Digitized by Google

Cette consideration temperera la violence de nos désirs, & rompra peut-être cet atachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus sensibles; & alors nous chercherons nos contentemens sans inquiétude, nous en joüirons sans empressement, & nous les perdrons sans regret.

CHAPITRE IV.

De la réputation.

IL n'y a point de passion qui fasse plus de miserables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle. Car à la reserve de quelques ames veritablement fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-être encore pour l'aprobation des honnêtes gens, tous les hommes font, pour l'éclat, ce qui se devroit faire pour la vertu, & se laissent enchanter de l'ombre & de l'aparence d'une chose dont le vé-

ritable corps ne les touche seulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions soient estimées vertueuses, & non pas qu'elles le soient. Ils ne souhaitent que l'aplaudissement du peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il est presque impossible de reconnoître la verité: Et sans considerer le sentiment des sages, ils s'imaginent que toutes choses se doivent decider par le nombre; & que l'opinion des sçavans, qu'ils apellent des gens bisarres, ne sçauroit obscurcir leur renommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point, assez de finesse dans leur conduite: car s'étant satisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnêtes gens par quelque qualité essentielle, ils s'acommodent grossiérement à l'humeur du peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'aparence.

Ils font des sotises volontaires pour agréer à de véritables sots. Ils paroissent sans esprit avec les stupi-

des ; ſubtils avec les perſonnes ingenieuſes ; genereux avec les hommes d'honneur ; & ſe tournent enfin à toutes ſortes de caracteres avec tant de ſoupleſſe, qu'on diroit que leur humeur eſt celle de tous les autres.

Mais outre qu'en cela nous trahiſſons nos propres ſentimens, & que nous nous opoſons au deſſein de la nature qui nous a plus faits pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens ſi ſouples & ſi complaiſans, avec leurs feintes & leurs diſſimulations, arrivent jamais au point qu'ils ſe propoſent. Au contraire, j'ay connu mille fois par experience, que ces hommes ſi avides de reputation, la perdent preſque toûjours par le déreglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent ; & que rien ne les détourne tant de leur but, que la paſſion exceſſive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui eſt ce qui a jamais eu aſſez de mérite & de bonheur pour acquerir une eſtime vrayment

generale ? Qui eſt-ce qui a jamais été aſſez puiſſant pour interdire la médiſance à tous ſes ennemis ? Et qui eſt-ce qui a pû, juſques icy, fermer la bouche à l'envie ?

Je puis aſſûrer que j'ay connu des perſonnes ſi agreables & ſi vertueuſes, qu'on ne pouvoit les entretenir ſans admiration & ſans amour. Elles faiſoient des partiſans de leurs propres ennemis, & il falloit être farouche juſqu'à l'excés pour réſiſter aux charmes de leur converſation, ou ne ſe laiſſer pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ay vû pourtant quelques démons envieux opoſer leur malice à une ſi haute vertu ; & ſelon qu'ils avoient ou d'adreſſe ou de puiſſance, arrêter le cours d'une eſtime ſi juſte & ſi bien établie.

Or, puiſqu'il eſt impoſſible d'atraper ce fantôme aprés lequel je vois courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'acquerir avec tant de ſoins, & par des travaux ſi mal recompenſez.

D'ailleurs un ſot qui deſire cette

eſtime avec paſſion, ne la meritant pas, ne la ſçauroit long-tems poſſeder. Un honnête homme au contraire fait bien tôt réflexion ſur la foibleſſe & la fragilité de ce petit bien; & connoiſſant ſes miſeres au travers des aplaudiſſemens qu'on donne à ſon bonheur, il reſſent des chagrins & des inquitudes, lorſqu'on ſe récrie ſur ſes avantages & ſur ſa felicité. *Veræ gloriæ cupidi nulla ratione quieſcere poſſunt cum non inveniant unde poſſint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t-on pas vû un Veſpaſien parmi les magnificences & les ſplendeurs, s'emnuyer de la longueur du Triomphe, & connoiſſant la vanité de la gloire dont on le flatoit, paroître triſte & chagrin juſques dans les fêtes qu'on celebroit pour remercier les Dieux de ſa fortune & de ſon bonheur?

N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roy de Suede mépriſer les aclamations des peuples, & rejeter les panégyriques des Orateurs?

Le Duc de Candale que nous venons de perdre regreté de tous les honnêtes gens, n'avoit il pas autant d'averſion pour cette ſorte d'eſtime, que nos courtiſans ont d'ardeur pour elle?

Il eſt donc conſtamment vray qu'il eſt impoſſible de l'acquerir, & que quand même nous l'aurions acquiſe, la poſſeſſion nous en ſeroit abſolument inutile; que dépendant moins de nous que de la fortune, elle ſe trouve ſujete à ſes inconſtances; que c'eſt un bruit qui ne frape que l'oreille, & qui ne ſçauroit toucher ſenſiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à nôtre bon-heur, tâchons de contenter l'eſprit des ſages, qui ſont, à la verité, en petit nombre, mais de qui nous pouvons recevoir de véritables aprobations.

Hatillius ne vouloit pas qu'un ſage haſardât ſa vie pour le repos des fous. Mais devant nos ſervices & nous devant nous-mêmes à l'utilité de nôtre païs & au bien de nos amis,

nous devrions toûjours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriſer cette même renommée, aprés les avoir faites.

Je ne voudrois pas conſeiller toutesfois un déſintereſſement qui allât juſqu'à ne faire trouver aucune ſatisfaction dans l'eſtime qu'on mérite: mais comme les cenſures ſuivent de prés les aprobations, épargnons nous l'aigreur de la critique en nous défendant des fauſſes loüanges qui nous la rendent plus ſenſible, tirons avantage de la bonne réputation, ne ſoyons pas ſi farouches que de nous interdire toute ſorte de complaiſance touchant nôtre mérite; & ſi le public a de nous des ſentimens injuſtes, apellons-en de cette opinion au jugement des ſages, & nous retirons ainſi en nous-mêmes pour nous conſoler par le témoignage de nôtre conſcience.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Des ennuis & des déplaiſirs.

C'Eſt un des grands ſecrets de la vie que de ſçavoir adoucir nos ennuis, & ſi nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les ateintes.

Sans cela il faut nous réſoudre à étre ſouvent miſérables, car étant en bute à une infinité de malheurs, il ne ſe paſſe preſque aucun jour où nous ne reſſentions quelque nouvelle infortune.

Or, je ne ſçache point de plus puiſſant reméde à cela que la prévoyance ; & quiconque aura fait une exacte réflexion ſur les traverſes de la vie, ſe trouvera au moins conſolable dans ſes diſgraces. Car, comme on opoſe toûjours une vigoureuſe défenſe à une ataque préméditée, l'ame qui ſe prépare à la reſiſtance par la conſidération du péril, en eſt bien moins ébranlée.

Digitized by Google

Je voudrois donc que chacun prévît & s'atendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrace.

Qu'un heureux courtisan posséde la faveur de son Roi, & joüisse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur : mais que l'exemple de tant de chûte le porte à se défier de la fermeté de son assiette ; que pour être au haut de la rouë il ne leve pas toûjours les yeux, mais qu'il les abaisse quelquefois, qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever ; & qu'il considére le premier degré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'armée ne s'assure pas toûjours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquise autant par l'assistance de ses troupes, que par sa propre valeur. Un seul jour peut décider de sa fortune : mais aussi qu'aprés la perte d'une bataille, celui qui se trouvoit auparavant environné de tant de personnes, ne s'imagine pas

s'être perdu avec elles. Il faut qu'il ſe poſſéde, qu'il ſe retrouve, & qu'il puiſſe encore jouir de lui-méme.

Qu'un Prince ne ſe fie qu'avec raiſon à ſon Empire, & que l'obéiſſance de tant de monde ne flate pas témérairement ſont amour propre.

En vint-quatre heures on a vû des Rois dans le trône & à la ſuite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher & étre mené en triomphe. La revolte des peuples, ou la perte d'une bataille lui peut ravir ſa Couronne, & metre ſon Sceptre en une main étrangére.

Il faut que j'en faſſe un aveu public. J'adore les Romains, & je crois qu'ils ſont quelque choſe de plus que des hommes. Je ne peus conſidérer, ſans émotion, les Brutus & les Caſſius, connoiſſant la fragilité des grandeurs humaines, diſpoſer de leur ſang ſur le point de la bataille, & dans l'incertitude de l'événement s'embraſſer comme pour la derniere fois. Je m'imagine que je les vois ſe faiſant leurs der-

Digitized by Google

niers adieux avec de ſi beaux ſentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut s'y jeter ſans aveuglement. Mais comme c'eſt le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choſes qu'il ne connoit pas, & d'y renoncer auſſi tôt qu'il les a connuës il n'apartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoûtenir avec une méme égalité d'eſprit, les faveurs & les diſgraces de la fortune.

Mais nous ne devons pas ſeulement nous preparer contre la perte des proſpéritez de la vie, il eſt bien d'autres épreuves de nôtre conſtance. La mort de nos amis, & la nôtre méme, nous touche bien plus ſenſiblemennt. Auſſi doit on l'atendre avec bien plus de préparation, qu'une ſimple privation de toutes les choſes étrangeres, qui doivent étre indifférentes aux perſonnes ſages.

Digitized by Google

Tous les jours je regarde combien de choſes me ſont chéres, & les conſiderant enſuite comme mortelles & périſſables, je me prépare à en ſouffrir la perte ſans lâcheté.

Quand le Soleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le ſoir. Le jour & le moment auquel je mourrai ne reſſemblera-t-il pas à celui que je paſſe aujourd'huy ? On entendra également le bruit, on joüira de la lumiere, on vivra de la même ſorte. Or, puiſque nous devons tous mourir, & que nous ſommes dans une ſi grande incertitude du tems de la mort, préparons-nous, dés ce jour, à nous quiter les uns les autres.

Il ne ſe paſſe aucune heure où il n'y ait quelqu'un qui perde un ami. Je puis donc auſſi perdre, à tous momens le mien ; & dans quelque tems que ce ſoit, les circonſtances de ſa mort n'augmenteront point mon deüil ni mon affliction. Peut-être qu'il répandra ſon ſang ſur un échaffaut ; peut-être qu'un embraſement le réduira en cendres, ou qu'il

ſera englouti dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de ſa mort redoublât ma triſteſſe, & que je me plaigniſſe de rien tant à ſa mort, que de ſa perte. C'eſt à luy ſeulement que je trouverois à dire, & il ne m'importeroit guéres que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravi.

Ce n'eſt pas que je prétendiſſe que nous devinſſions barbares pour nous exercer à la conſtance, & que la nature ou l'amitié ne puſſent tirer de nous des larmes tres-legitimes. Je ſoûtiens au contraire, que ce ſeroit être inhumain que de les refuſer en certaines ocaſions.

On ſoûpire & on pleure avec juſtice dans le trouble des premiers mouvemens : mais une ame forte doit rentrer en elle-même auſſi-tôt, & ſe remetre dans l'aſſiette dont le déſordre de la paſſion l'a tirée. Car un homme raiſonable peut-il conſidérer l'inutilité de ſes pleurs, & la vanité de ſes regrets, ſans rougir d'une longue & violente affliction ?

Que

Que si nous pouvions réparer les mauvais succés, je serois d'avis que nous y employassions toutes sortes de remédes : mais dans un accident sans ressource, que sert-il de s'affliger sotement, & de répandre des larmes, chéres à ceux qui les versent, & inutiles à ceux pour qui elles sont versées.

*Oüi, R**, tous ces cris sont des soins superflus.*
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées.
Un homme enseveli ne considere plus
Nos yeux ny nos pensées.

D'ailleurs les personnes les plus sensibles perdent enfin leur tendresse, & l'ame qui s'est d'abord excessivement affligée ; s'épargne bien tôt cette violence, & n'est pas long-tems à épuiser ses regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années, & comme l'objet s'éloigne de nôtre imagination, le déplaisir s'éloigne aussi insensiblement de nôtre esprit.

Que ſi nous eſtions ſages, ne devrions nous pas donner à la raiſon les ſentimens que la foibleſſe eſt contrainte de donner à la longueur des années ?

Un pére mort depuis peu d'heures, eſt auſſi mort que nos biſayeuls : & ce qui n'eſt plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

Vôtre pére eſt enſeveli,
Et dans les noirs flots de l'oubli
Où la Parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſçait rien de vôtre ennui.
Ne fut-il mort que d'aujourd'hui,
Puiſqu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que lui.

Cette ſeule raiſon eſt capable d'adoucir nos amertumes, & d'apaiſer tous les mouvemens de nos douleurs. Celui que je viens de perdre ne ſent rien, n'a plus de part au jour, & n'a non plus de vice que ceux qui furent engloûtis dans le déluge. Pourquoi donc me tourmenter vainement

aprés une ombre qui n'a ni voix ni sentimens ?

Ne te laisse donc plus d'inutiles complaintes,
Mais sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

Il faut considérer de plus, que dans cette rigoureuse séparation de l'ame & du corps, la nature ne nous fait point de violence qu'elle ne fasse ressentir à tout le monde. De cette masse épouvantable d'hommes que la terre porte, en trouverez vous un qui s'exempte de la cruauté de ses loix ?

Je sçai bien que chacun est sensible à sa douleur, & que ceux dont j'aporte ici l'exemple endurent & se plaignent aussi bien que nous. Car, comme nous ne laissons pas de goûter nôtre bonheur pour connoître la félicité des autres, aussi la connoissance que nous avons des miséres de nos semblables ne nous

ôte pas le ſentiment de nos infortunes. Et puiſque les perſonnes privées ont part aux réjoüiſſances publiques, comment eſt ce qu'elles ne l'auroient pas aux triſteſſes générales?

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes, mais chacun a ſes ſentimens entiers, & ſouffre ainſi ſeul toute ſa douleur.

Avoüons la vérité. Ce qui nous touche le plus dans nos diſgraces, c'eſt de ne voir perſonne qui nous reſſemble. Nous ne ſçaurions nous voir ſeuls deſtinez à ſouffrir un mal dont tout le monde peut être ateint comme nous. Et à parler ſainement, rien n'augmente ſi fort les aigreurs de nos afflictions que la fierté & l'orgueil de ceux qui ſemblent les braver.

Or ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui nous acompagnent au trépas, tous les animaux, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, arrivent au même terme, & ſubiſſent la même loi. La force, l'adreſſe & la prévoyance que la nature leur a données

pour la conſervation de leur vie, demeurent vaines & inutiles à la mort.

Les choſes les plus inſenſibles ont leur fin, qui eſt une eſpéce de mort pour elles. Les remparts qui ſe ſont défendus des coups de canon & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine univerſelle. Les Elémens eux-mémes, qui compoſent toutes choſes, ſe verront détruits. Les Cieux ſeront renverſez : le Soleil & les Etoilles perdront leur lumiere ? & toute la maſſe du monde ſera confonduë dans une ruïne générale. Pourrions-nous donc demander avec juſtice le ſalut de nos amis, ou le nôtre ? Et puiſqu'il faut mourir néceſſairement, n'eſt-ce pas une conſolation pour nous de ſçavoir que toutes les choſes que nous avons veuës périront, & auront la méme deſtinée que nous ?

Les Etoilles s'arréteront,
Les Elémens ſe méleront,
Et cette admirable ſtructure
Dont le Ciel nous laiſſe jouïr,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr,

Paſſera comme une peinture.
L'impuiſſance de la nature
Laiſſera tout évanouir.
Le Créateur du Firmament,
Ce lui qui tira du neant
L'air & le feu, la terre & l'onde,
Renverſera, d'un coup de main,
La demeure du genre humain,
Et la baſe où le Ciel ſe fonde.
Et ce grand déſordre du monde
Peut être arrivera demain.

Mais voici une affliction à laquelle je ſuis tellement ſenſible, que je ne trouve point de force dans toute la Philoſophie qui me la puiſſe faire ſoûtenir. C'eſt celle qui me vient des calamitez publiques, auſquelles mes ſentimens s'intéreſſent malgré moi.

Je ne ſçaurois ouïr les gémiſſemens des peuples, je ne ſçaurois entendre leurs cris, ny voir couler leurs larmes, ſans que je me ſente ateint d'une véritable compaſſion,

Je ne puis être ſpectateur des deſordres de mon païs, ny conſidérer l'orgueil des opreſſeurs, ſans concevoir une violente averſion contre eux.

Nous éprouvons encore une autre

sorte d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptez mêmes. Ce n'est bien souvent qu'un dégoût de l'abondance: car nôtre ame n'ayant pas assez de force pour la digérer, relache beaucoup de la vigueur de ses sentimens, & succombe enfin à la violence de ses excés.

A cela, je ne trouve point d'autre remède que de modérer nos passions, & de ménager nos plaisirs avec une ingenieuse & sage économie.

C'est ainsi qu'Epicure réveilloit ses apétits par l'abstinance, & fuyoit tous les excés pour éviter l'incommodité de la débauche. Et comme la compagnie continüelle même des plus honnêtes gens devient ennuyeuse, ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de chagrin dont je ne puis deviner la cause ? & comme

on n'en ſçauroit bien connoître le véritable ſujet, je trouve qu'il eſt mal aiſé de l'adoucir, ou de s'en défendre. C'eſt un ennui ſecret qui ſe cache au fond de l'ame, & qu'on ſent bien mieux qu'on ne le découvre. C'eſt lui qui ſe met au lit avec nous, qui s'éveille & qui ſe léve avec nous, qui nous acompagne aux repas, qui nous ſuit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la ſolitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois ſaiſis, qu'aprés avoir épuiſé ſur eux toute ſa puiſſance.

J'ai fait de fâcheuſes épreuves de cet ennui; & j'en ai ſouvent reſſenti toute l'amertume. Avec lui je ſuis entré à la Comedie, & j'en ſuis ſorti de même. Je l'ai porté dans les meilleures compagnies, ſans aucun fruit. J'ai pris durant ſes accés les divertiſſemens les plus agréables: mais j'y étois alors inſenſible. Et au milieu des réjoüiſſances de tout le monde j'étois contraint de montrer ma mauvaiſe humeur, & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ai enfin point trouvé

d'autre reméde pour le charmer, que la douceur des repas.

La bonne chere avec ſes amis eſt le ſouverain reméde contre cette ſorte de chagrin : car outre que la converſation qui devient alors plus libre & plus gaye, l'adoucit inſenſiblement, il eſt certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à nôtre ame une vigueur capable de chaſſer toutes ſortes d'ennuis.

Je ſçai bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'aparence, témoigneront beaucoup d'averſion pour un reméde dont néamoins ils ne mépriſent pas trop les délices. Mais loin d'ici toutes grimaces. Je m'embarraſſe peu de leurs ſévéritez mal entendües ; puiſque le plus ſévére Philoſophe de la terre nous a conſeillé ce même reméde ; que les plus farouches de nos hommes illuſtres ont ſoûmis, pour ainſi dire, leurs vertus les plus auſtéres aux charmes de ce doux plaiſir ; & que les plus honnêtes gens n'en dédaignent pas l'uſage, mais ſe contentent d'en condamner l'excés.

CHAPITRE V.

Des plaiſirs.

APrés avoir diſcouru de nos ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il eſt à propos que nous nous entretenions des plaiſirs de la vie.

Quoiqu'à dire vrai, les choſes étrangéres contribuent beaucoup à nos plaiſirs, & qu'il ne ſuffiſe pas d'avoir des ſens, ſi nous n'avons des objets pour les contenter, cependant la multitude en étant preſque infinie comme elle eſt, il ſemble que nôtre bonheur dépend en quelque façon de nous mêmes, & que les grands divertiſſemens nous dégoûtent, ſi nos ſens ne ſont dans une diſpoſition propre à en joüir.

Pour moi, je ſerois d'avis que nous tinſſions toûjours nôtre eſprit preſent aux plaiſirs innocens qui ſe rencontrent, exempt des regrets que donnent les choſes paſſées, & libre

des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir.

Le seul present est à nous, & si nous estions sages nous ménagerions chaque moment comme le dernier de la vie: mais rien n'est plus ordinaire que le mauvais usage que nous faisons du tems que la nature nous a donné.

Il est peu d'hommes qui ne vécussent assez long-tems, s'ils sçavoient bien vivre: mais il arrive presque toûjours qu'en mourant nous nous plaignons de n'avoir pas encore vécu.

Si nous avons de longues années, nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas; & quand nous sommes arrivez à nôtre terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Ce plaisir qui se présente, est peut-être le dernier auquel je puis être sensible. Une infinité de douleurs m'accableront un moment aprés. Qui m'empêche donc, insensé, de me réjoüir innocemment pendant que je le puis encore? Faut-il

que la différence des lieux, où l'inégalité des objets, me tiennent toûjours dans le chagrin, lorſque je peux vivre content en tous les endroits de la terre ?

Je demeure d'acord qu'à la vérité certaines perſonnes nous ſont plus chéres & plus agréables que les autres ; que comme il y a de différens ſujets de nous réjoüir, il y a des délices plus & moins ſenſibles : mais pour un plaiſir que j'eſperois avec ardeur, dois-je mépriſer tous les autres ?

La vie qui s'écoule à la campagne n'eſt pas moins à moy que celle que je paſſe à Paris. Les jours que je me rends ennuyeux par mon chagrin me ſeront comptez comme mes plus belles feſtes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où ſe doivent borner mes années.

Pourquoy donc troûbler icy les charmes de mon repos par le ſouvenir des plaiſirs que j'auray goûtez, ou par l'imagination de ceux dont je prétens joüir ?

C'eſt folie que de vouloir ſe re-

trouver ainſi aux lieux que l'on a quitez ; & de s'efforcer de ſe rendre preſent à ceux où l'on ne peut pas encore ſi-tôt étre.

Si les plaiſirs qui ſe trouvent aux champs ſont differens de ceux de la Cour, tâchons d'y acommoder nôtre ame : car qui eſt ce qui nous peut empêcher de nous élever & de nous abaiſſer de cette ſorte ? Nous n'avons icy ni la Muſique, ni le Bal, ni les Comedies ; mais auſſi n'avons-nous pas à ſouffrir ni à craindre les diſgraces & la ſervitude.

La converſation ne s'y trouve pas ſi agréable. Hé bien, on aura commerce avec ſoy-même, & avec des gens qui pour le moins ne ſeront pas fâcheux.

Caton entretenoit les enfans aprés s'étre occupé, tout le jour, au ſervice de la République ; & les meilleurs eſprits de nôtre France ne dedaignent pas d'entendre les contes de leurs valets aprés les plus ſérieux diſcours.

Il faut tâcher de vivre commo-

dément par tout, & goûter le plaisir que nous peut fournir le lieu de nôtre demeure.

Ne faisons pas si fort les Philosophes que nous condamnions par nôtre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons justes, soyons genereux comme ils ont été : mais nous pouvons nous passer de ces maximes outrées dont l'austerité corrige moins de personnes qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'être splendides, n'acusons point les autres d'une splendeur immoderée : car certainement on ne sçauroit condamner tant de beaux ouvrages de l'industrie des hommes sans être farouche.

On peut admirer la pompe d'une belle Ville fort innocemment : on peut goûter les délices des parfums, les douleurs de la Musique : on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la Penitence, sans violer les loix de la tempérance.

Que si, par contrainte, ou par

inclination, nous avons établi nôtre ſéjour à la campagne, ceſſons alors d'admirer les travaux des hommes pour contempler les ouvrages du Créateur, & les merveilles de la nature : éloignons nos ſentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour ; & goûtons innocemment les douceurs qui ſe rencontrent aux lieux ſolitaires.

Les Cieux, le Soleil, les Eſtoilles, les Elémens n'ont-ils pas aſſez de beautez pour ſatisfaire l'eſprit qui les contemple ?

L'étenduë des plaines, le cours des riviéres, les prairies, les fleurs, les ruiſaux n'ont-ils pas aſſez de charmes pour enchanter la vüe ?

La muſique des oyſeaux manque-t-elle jamais dans nos bocages ? Et s'il eſt vray que les hommes ayant apris la leur des Roſſignols, quel avantage pour nous d'avoir un ſi grand nombre de ces petits maîtres qui ſont à nôtre ſervice ſans être à nos gages ?

Mon cœur, dans tous les tems, à paru limité.

On ne ma jamais vû de sote vanité.
Je ne crains, ni ne brave.
Nul soin ne me paroît pesant:
Et ne me rens esclave
Ni des hommes, ni de l'argent.

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des ames intereſſées,
Je laisse courir mes sens,
Et promener mes pensées
Sur les objets innocens.

Le plaisir de sentir des fleurs,
De qui l'odeur & les couleurs
Enchantent mes esprits malades:
Et l'eau qui du haut d'un rocher
Se précipite par cascades,
Sont icy mon bien le plus cher.

Le doux concert des oyseaux,
Le mouvant cristal des eaux,
Un bois, des prez agreables,
Echo qui se plaint d'amour,
Sont des matieres capables
De me charmer nuit & jour.

Enfin nous pouvons vivre com-

tens par tout,& nous changeons seulement de plaisirs en changeant de démeure.

Nôtre esprit trouve icy son plaisir dans l'étude de la nature. Nos sens y rencontrent leurs délices ; & quiconque est capable de modération n'y trouve que trop dequoy se contenter.

Ni les bornes de la solitude, ni le petit espace d'une prison, ne sçauroient empécher que le sage n'y trouve sa tranquillité. Il y peut méditer, s'y souvenir agréablement des bonnes actions qu'il a faites, & se consoler par de douces réflexions sur son innocence.

On n'a pas toûjours besoin de l'étenduë des campagnes pour être heureux. Bien souvent nôtre bonheur est en nous-mêmes ; & comme nous nous trouvons quelquefois chagrins dans la pleine joüissance de nôtre liberté, il peut bien ariver que nous soyons satisfaits jusques dans les prisons où l'on nous jete.

Les plus cruels Tirans ne sçauroient trouver de cachots pour no-

tre ame ; & ils n'en peuvent devenir les maîtres à moins que nous ne voulions bien nous mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la sçauroient lier, & en quelque endroit que soit enfermé le corps ; elle ne change pourtant ni de lieu ni de démeure.

Ainsi nous pouvons trouver des contentemens par tout : tâchons seulement d'en joüir avec moderation ; & soyons persuadez que c'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

A la vérité, quelque innocens qu'ils puissent être, l'excez en est toûjours criminel ; & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons nôtre goût & nos apétits

par la consideration des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commoditez de la vie, goûtent leur bonheur par l'opoſition des néceſſitez des autres ; & que la penſée des infortunes les faſſe joüir délicieuſement de la félicité qu'ils poſſédent.

Qu'un homme de bien faſſe réfléxion ſur l'état de ſa conſcience, & ſe réjoüiſſe de ne trouver ni remords ni gêne au fond de ſon cœur.

Que la ſanté que l'on goûte ordinairement de la même ſorte qu'un bien inſenſible, que ce riche preſent de la nature ſoit reſſenti plus vivement par la comparaiſon des maladies & des infirmitez auſquelles tant d'autres ſont ſujets.

Qu'un homme de bonne ſanté ne ſe tiene pas ſeulement heureux dans la joüiſſance de ſon bonheur, mais que la penſée de ne rien ſouffrir parmy tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content : Qu'il ne ſe réjoüiſſe pas ſeulement des bonnes fortunes qui

luy arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas : Que le plaiſir qu'il goûte, & la douleur qu'il ne ſouffre point, contribuent également à luy donner de nouvelles ſatisfactions.

Au reſte, banniſſons cette vilaine paſſion d'envie, ce mouvement infame qui corromp tous nos plaiſirs.

Que nos yeux & nos oreilles ne déviennent pas intereſſées parmy les poſſeſſions étrangéres : mais goûtons, ſans convoitiſe, tous les charmes des lieux que nous viſitons.

Tout ce qui ſe fait pour le plaiſir de la vûe n'eſt-il pas à moy durant qu'il eſt expoſé devant la mienne ?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuilleries m'apartiennent autant, quand je conſidére leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquiſition. Car, à parler ſainement, rien ne peut être à nous que par une actuelle joüiſſance.

La concluſion que je tire de tous ces diſcours, c'eſt qu'il nous faut réjoüir avec modération. A le bien prendre, tout ce qui ſe fait au monde ſe fait ſeulement pour le plaiſir

& prenant diverſes routes nous viſons tous à un même but.

Celuy qui cherche de l'eſtime au travers des mouſquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour acquerir de l'honneur, ne s'expoſeroit pas au moindre danger s'il n'eſpéroit la ſatisfaction qu'on trouve en ſoy-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celuy qui vieillit dans un cabinet, parmy la craſſe & la pouſſiére des Livres, n'employeroit pas la moindre veille à l'acquiſition des Sciences, s'il n'en retiroit quelque volupté.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaiſir. Sans luy les plus laborieux démureroient languiſſans & oiſifs. C'eſt luy ſeul qui nous fait agir : c'eſt luy qui remuë tous les corps : c'eſt luy qui donne le mouvement à tout l'Univers.

Que chacun prene donc la voye la plus conforme à ſes innocentes inclinations, & joüiſſe de tous les

délices qui ſe preſent, lors qu'ils ne ſont point opoſez au ſentiment de l'honneur, ni à celuy de la conſcience.

Digitized by Google

A

MADEMOISELLE

L***.

CONSOLATION

*Sur la mort de Monsieur M****.

J'APRENS, Mademoiselle, que vous pleurez la mort de Monsieur M***; & je sçay que vous la devez pleurer. Il avoit un mérite extraordinaire : il vous aimoit tendrement : il vous avoit rendu de grands services. Que vous seriez dure, que vous seriez injuste, que vous seriez ingrate, si vous ne le pleuriez pas !

Je suis si persuadé de la grandeur de la perte que vous avez faite, que

Digitized by Google

je ſuis même en peine ſi vous en avez pû ſauver tout votre bon ſens. Je ſouhaite que vous en ſoyez quite pour abandonner vos yeux & vôtre bouche à la douleur. De quelque façon que vous vous échapiez, vous paroîtrez toûjours aſſez ſage ſi vous ne vous égarez pas.

Que les autres verſent des larmes par compte, & qu'ils meſurent leur triſteſſe par leur raiſon, je n'en ſeray pas ſurpris. Mais il ſeroit beau voir que vous vous affligeaſſiez dans les regles, vous à qui il eſt ſi honnéte d'être affligée; vous qui ne ſçauriez ſignaler vôtre reconnoiſſance que par vôtre affliction.

Peut-être vous repreſentera-t-on que vous devez pleurer avec beaucoup de retenuë; & que vôtre ſexe, vôtre âge, vôtre état impoſent une eſpece de ſervitude à vôtre douleur. Mais, croyez-moy, ne vous privez pas pour cela du plaiſir de pleurer. Satisfaités pleinement aux devoirs d'une juſte amitié. Pleurez ſans contrainte un homme dont vous étiez les chaſtes délices; & pleurez ſans honte

honte un homme qui ne devoit être que les délices des chaſtes. En mourant il a mis tous vos ſentimens en liberté ; & ſa mort vous affranchit des ſcrupules qui vous gênoient durant ſa vie.

Ce ſeroit en vain que la médiſance voudroit mal interpreter vos plaintes. Les raports qu'il y avoit entre lui & vous, ne vous juſtifient que trop. On voit bien qu'ils ne pouvoient établir qu'un commerce légitime.

Vous n'avez pû trouver chez lui, que de l'eſprit, de l'honneur & de la ſageſſe. Ces qualités n'acomodent pas trop les ſens. Elles ſont plus propres à faire naître de l'amitié, que de l'amour ; & à ſervir d'entretien aux vertus, qu'à fournir de matiére aux paſſions.

Vous n'avez pû être tentée, ni par la jeuneſſe, ni par la beauté, ni par les richeſſes, ni par l'éclat. Il n'avoit ni dequoi vous achêter, ni dequoi vous ſéduire ; & la nature & la fortune lui avoient également dénié, & ce qui peut engager une

fille de vôtre merite à aimer, & ce qui peut l'engager à faillir. Hé ! qui ne ſçait que ſi vous avez eu du panchant à l'un des deux, ou vôtre amour auroit pû choiſir des demi-Dieux pour ſes objets, ou vos fautes auroient pû trouver des tréſors pour leur recompenſe ?

Laiſſez donc, laiſſez parler ceux qui ne ſe peuvent taire. L'innocence & la vertu ne ſont pas d'aſſez fortes ſauve-gardes contre la calomnie. La ſainteté même n'en a pas défendu les Paules, les Mélanies ; & ſi les amitiez canoniſées ont été ſuſpectes, pourquoi la vôtre, toute pure qu'elle eſt, ne ſeroit elle pas ſoupçonnée ?

Que vous ſerviroit-il d'ailleurs de vous contraindre ? Vous avés également à riſquer, & par la diſſimulation, & par l'éclat de vôtre douleur.

Si vous éclatez, vous éveillerez peut-être la calomnie : mais ſi vous diſſimulez, vous l'irriterés ſans doute ; & comme elle s'atache toûjours plus aux actions voilées, qu'aux

actions ouvertes, elle imputera vôtre modération à vôtre artifice, & la sérénité de vôtre visage à la soupleſſe de vôtre ame.

Mais je veux qu'elle s'en tiene aux aparences, & qu'elle prene un calme ſuperficiel pour une tranquillité profonde. Qu'avancerez-vous par cette conduite ? Si elle ne vous trouve pas trop tendre, elle vous trouvera trop ingrate. C'eſt à vous à juger s'il vaut mieux être acuſé d'un vice que d'une paſſion ; & s'il eſt plus honteux de paroître ſuſceptible d'amour, que capable d'ingratitude.

Mais pourquoi chercher des raiſons pour encourager vôtre douleur ? Seroit-il poſſible que vous craigniſſiez de hazarder vos larmes ſur la mort de vos amis, & qu'il falût vous raſſurer contre les atentats de la médiſance, pour vous porter à rendre les derniers devoirs à l'amitié ?

Cependant quel peut être ici mon deſſein, & qui m'oblige à vouloir que vôtre douleur ſoit & libre & violente, au lieu de la vouloir &

contraire & moderée ? Je la veux libre, de crainte qu'elle ne ſoit dangereuſe. Je la veux violente, de crainte qu'elle ne ſoit longue. Elle entreprendroit ſur vous, ſi vous la teniez captive. Elle dureroit, ſi vous l'entreteniez moderée. Je conſens qu'elle faſſe paroître vôtre tendreſſe: mais je prétens auſſi qu'elle laiſſe voir vôtre force. Vous ſatisferez au devoir d'une bonne amie, en pleurant vôtre ami: vous ſatisferez au devoir d'une fille forte, en ne le pleurant pas trop long-tems.

Faites donc en ſorte, & que vôtre douleur ne ſoit pas indigne de lui, & qu'elle ſoit digne de vous. Pleurez-le, ſi vous voulez, comme un Héros; mais plurez-le en Héroïne.

Je vous permets même davantage. Abandonnez-vous quelque tems à vôtre affliction: mais dans ce tems-là contentez-là ſi bien, qu'elle n'ait plus rien à vous demander.

Entretenez-là, tant que vous voudrez, de l'idée que vous avez de vôtre illuſtre mort. Repreſentez-vous ce viſage noble, cet air ſévére, ces

rides vénérables, enfin cette tête de Socrate, qui marquoit si bien le soldat & le Philosophe.

Passez ensuite aux qualitez de son esprit. Remarquez cette élevation naturelle qui lui rendoit les plus grandes choses tout-à-fait familiéres. Considerez avec quelle clarté il pénetroit les matiéres les plus obscures; avec quelle subtilité il examinoit les plus délicates; avec quelle fecondité il traitoit les plus stériles, & avec quelle solidité il faisoit le choix des plus importantes.

Passez encore, si vous voulez, jusques aux qualitez de son ame. Voyez la souveraineté qu'il s'étoit acquise sur ses sens, & la moderation avec laquelle il se privoit de tous les plaisirs.

Mais aprés avoir consideré combien ses mœurs étoient réglées, considerez encore combien elles étoient faciles. Quelle indulgence n'avoit-il point pour tous les défauts qui peuvent être suportables dans la vie civile? Ne sembloit-il pas qu'il se crût tout seul obligé à être sage?

Et (tout au contraire du reſte des hommes) ne ſouffroit-il pas les plus grandes foibleſſes de ſes amis plus aiſément que ſes moindres imperfections ?

Peut on rien imaginer de plus vertueux ? Oüy ſans doute, Mademoiſelle, ſa vertu alloit encore plus avant, puiſqu'il ne ſe ſeroit pas fait moins de ſcrupule de découvrir les vices de ſes ennemis, que de publier ſes bonnes qualitez.

Vous ſçavez qu'un des plus puiſſans hommes de l'Europe étoit ſon ennemi, & s'étoit rendu l'inſtrument de ſa ruine ; & vous ſçavez que vôtre ami n'a jamais manqué de reſpect pour ſon rang, ni de diſcretion pour ſes défauts.

Il faloit ſans doute qu'il ſe fût bien acquis cette ſageſſe, de ne condamner perſonne, puiſqu'il la conſervoit même en faveur de ceux qui l'oprimoient.

Combien d'autres, en ſa place, ſe ſeroient rétirez contre les tems, & contre les mœurs ! Combien d'autres ſe ſeroient du moins vangez de

l'injuſtice par la verité ! Combien d'autres enfin auroient aiguiſé leur langue pour mettre leur ennemi en pieces ; pour découvrir les vices de ſon eſprit, & les maladies de ſon ame : la baſſeſſe de ſes deſſeins, & l'iniquité de ſes actions : le mauvais uſage de ſon autorité, & le mauvais employ de ſes richeſſes : l'égarement de ſa conduite, & l'indignité de ſa perſonne !

Vôtre ami avoit l'ame trop belle & trop forte pour évaporer ſa douleur en plaintes & en invectives. Il ſçavoit que rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la moderation des gens de bien. Il ſçavoit que les perſecuteurs ne dévienent jamais plus odieux que par la ſageſſe de ceux qu'ils perſécutent. Il s'eſt contenté que ſon ſilence & ſa retenuë le déclaraſſent digne d'un meilleur ſiecle.

Il n'a pas voulu dire une parole qui pût mériter ſa diſgrace. Il n'a pas voulu faire une action qui en pût abſoudre les auteurs. Enfin il n'a voulu operer à leur ambition, que

ſa modeſtie ; à leur violence, que ſa fermeté ; à leur autorité que ſa prudence. Et ſans doute, la conduite qu'il a gardée dans ſa diſgrace, a été un perpétuel exercice de ces vertus.

Je ſuis perſuadé qu'il a exercé toutes les autres dans la proſperité. Mais quoique les ames grandes ſoient toûjours grandes, dans l'une & dans l'autre fortune, je prends plus de ſoin de les obſerver dans la mauvaiſe, que dans la bonne. Je les regarde dans la bonne, comme dans une carriere d'exercices & de jeux. Je les regarde dans la mauvaiſe, comme dans un champ de fatigues & de combats.

Les vertus de l'homme heureux ſont agréables & faciles. Les vertus du malheureux ſont difficiles & facheuſes. Enfin l'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ſes vertus ; & il faut que le malheureux ſe ſacrifie aux ſiennes.

Je regarde donc vôtre ami par le plus bel endroit de ſa vie, quand je le regarde par ſon averſité. Je vous laiſſe pourtant la liberté de rapeller

les idées les plus agreables que vous ait jamais fourni sa fortune.

Vous pouvez faire encore plus, & vous le ferez assurément. Vous rapellerez toutes les marques d'amitié qu'il vous a données : vous rapellerez toutes ses tendresses & tous ses services. La douleur est trop ingenieuse pour ne pas rechercher exactement toutes les choses qui luy peuvent être utiles. Elle est acoûtumée à vivre aux dépens de la mémoire, & tant qu'elle pourra tirer de la vôtre dequoy se nourrir, je ne doute pas qu'elle ne foüille dans tous ses recoins, & qu'elle ne remüe toutes ses especes.

Mais aprés tout, il faut prescrire un tems à cette passion ; aussi-bien le tems luy-même luy prescrira des limites.

Je sçay qu'il ait des ames opiniâtres, qui font un serment de fidelité à leur douleur, & qui contractent avec elle pour toute la vie. Mais quelle offense leur a fait la nature pour les jeter dans le party de son ennemie ? Il est vray que sans les

ménager elle leur a ravi ce qu'elles aimoient. Mais quoy, ſi elle nous fait mourir ſans nôtre conſentement, pouvons-nous trouver mauvais qu'elle faſſe mourir les autres ſans nôtre permiſſion? les autres ne ſont-ils pas moins à nous que nous-mêmes? Et puiſqu'il faut que nous aprenions à mourir ſans repugnance, ne faut il pas que nous aprenions à voir mourir nos amis ſans déſeſpoir?

Donnons donc, & nôtre mort & la mort de nos amis à l'ordre de l'Univers. Conſiderons nos amis, tandis qu'ils vivent, comme des biens que nous devons perdre. Conſiderons-les, quand ils ſont morts, comme des biens dont nous ne devions que joüir. Ainſi nous joüirons d'eux ſans avoir trop d'inquietude; & nous les perdrons ſans en reſſentir trop de douleur.

Vous me direz peut-être, que ces preceptes ne ſont d'aucun uſage; que la joüiſſance a toûjours donné du plaiſir, & que la privation donnera toûjours de la douleur. Mais,

examinez bien, Mademoiſelle, ſi vous ne vous trompez point en quelque façon ſur la foy publique.

La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien eſt un grand mal : la plus ſaine ne le croit pas. De grands hommes ont établi cette erreur : de plus grands hommes l'ont détruite. Je vous en fais juge. N'eſt-il pas vray qu'entre la jouïſſance & la privation il n'y a point de milieu ; & qu'entre le plaiſir & la douleur il y en a un, qui eſt l'indolence ? Pourquoy veut-on donc que nous tombions du plaiſir dans la douleur, comme nous tombons de la joüiſſance dans la privation ?

Les Philoſophes qui n'ont point receu de douleur par les privations, & les Saints qui ont même receu de la joye par les pertes, juſtifient aſſez que la privation n'eſt pas une cauſe naturelle de la douleur.

Les aveugles, les mutilez & les imbéciles, que la raiſon ni la ſainteté n'élevent point au deſſus de la ſenſibilité, le juſtifient encore mieux.

On les voit se réjoüir comme les autres hommes. Ils souffrent pourtant les plus cruelles de toutes les privations. Mais il ne faut pas s'en étonner. La nature leur enseigne à se dédommager des plaisirs qu'ils ont perdus, sur ceux qui leur restent ; & il leur en reste toûjours assez, pourvû que leur ame ne soit point distraite par la douleur.

Remarquez donc, s'il vous plaît, que dans les privations la douleur ne distrait point nôtre ame ; qu'une main coupée ne nous empêche pas d'être voluptueux : mais qu'une main goutteuse nous rend insensibles à tous les plaisirs. Car il n'en faut pas d'avantage pour prouver que la douleur doit avoir une cause réelle, & que par consequent elle ne peut pas être un effet de la privation.

Je ne disconviens pas que la perte de ce qui nous a donné du plaisir, ne soit pour nous une ocasion de douleur. L'experience de tout le genre humain combatroit une opinion si bisarre. J'aurois contre moy les larmes de toutes les veûves, les cris de tous les orphelins, le deüil

de tous les parens, & la voix de tous les affligez.

Mais il faut convenir auſſi que la privation n'eſt pas une cauſe de douleur, autrement la douleur ſeroit éternelle comme la privation.

Vous ſçavez, Mademoiſelle, qu'il n'eſt point de privation qui ne ſoit éternelle, & qu'il n'eſt point de douleur qui ne ſoit paſſagere. Tellement que ſi pour prouver que la privation eſt une cauſe de douleur, vous avez pour vous l'exemple de tous ceux qui s'affligent; pour prouver que la privation n'eſt qu'une ocaſion de douleur, j'ai pour moi l'exemple de tous ceux qui ſe conſolent. N'eſt il pas vrai que ceux qui ſe conſolent ſont dans la privation auſſi-bien que ceux qui s'affligent? Il y a donc quelque aparence que la privation n'eſt pas préciſément une cauſe de douleur; & qu'il en faut admetre quelque autre qui ſouffre des dégrez & des differences.

Il ſemble qu'il ſeroit à propos ici de vous découvrir cette cauſe, & de

vous faire voir pourquoi elle n'agit point ſur certains eſprits : pourquoi elle agit ſur d'autres : pourquoi elle ceſſe ou ne ceſſe point d'agir ; & pourquoi enfin elle agit, ou plus fortement ou avec moins de force. Mais cette diſcuſſion m'engageroit trop avant, & elle demanderoit de vous une aplication que vous n'êtes pas en état de lui donner.

Je veux bien vous traiter comme une fille forte, & comme une fille ſçavante : mais je ne veux pas vous entretenir comme une fille oiſive, & comme une fille curieuſe. Je veux bien laiſſer à vos amies le ſoin d'adoucir vôtre douleur par les larmes, & me reſerve l'emploi de la combatre par des raiſons. Mais je prétens, me renfermer dans les choſes utiles, & ne m'arrêter que ſur ce qui peut être propre à vous guérir.

Pour cela, Mademoiſelle, il ne faut que vous faire faire quelque reflexion ſur les cauſes de la douleur. Vous ſçavez que toute douleur naît immediatement d'une ſepara-

tion, & qu'il eſt de deux ſortes de ſéparations ; (car on ſépare les choſes continuës, & on ſepare les choſes unies.) Mais il vous reſte peut-être à ſçavoir que la ſéparation des choſes continuës fait la douleur du corps ; & que la ſeparation des choſes unies fait la douleur de l'ame.

Cependant il n'eſt pas encore d'une grande utilité de s'arrêter à cette cauſe, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'empêcher que les ſéparations ne produiſent de la douleur, & qu'il n'eſt pas même poſſible d'empêcher les ſéparations.

Il faut remonter plus haut, & imiter les Médecins, qui n'ont preſque pas d'égard à la cauſe prochaine, mais qui s'atachent toûjours à la cauſe éloignée ; parce que c'eſt elle qui fournit à l'entretien du mal, & au cours des humeurs ; & que c'eſt contre elle principalement que les remedes ont de la vertu.

La cauſe éloignée de la douleur de l'ame eſt l'opinion. Mais qu'eſt-ce que l'opinion ? Quelques-uns di-

ſent que c'eſt un jugement indéterminé. Pour moi, je croi que c'eſt un mauvais choix de nôtre jugement. Au moins je ne vois pas que l'indétermination convienne à ce qu'on nomme ordinairement l'opinion. Il n'y a rien de moins indéterminé qu'elle : car n'eſt-ce pas pour tous les biens de l'opinion qu'on s'expoſe aux dangers, aux déplaiſirs & à la mort même ? Court-on tant de riſques pour les biens véritables ? Quelle aparence donc que l'opinion nous engageât ſi avant, ſi elle n'étoit qu'un jugement indéterminé ?

J'aurois encore ici de grandes découvertes à vous faire, ſi je me propoſois plus de contenter vôtre eſprit, que de calmer vôtre cœur. Je tâcherois de vous montrer comment ſe forme l'opinion, & de quelle maniere elle met l'eſprit & le corps. Mais quand vous aurez bien conſideré que l'opinion eſt la cauſe éloignée de la douleur, vous aurez preſque toutes les connoiſſances qui ſont neceſſaires à vôtre gueriſon.

Digitized by Google

Le plaiſir & la douleur ſont des ſentimens que nôtre ame a de ce qui nous eſt convenable ou nuiſible. Mais parce que rien ne peut ſentir, s'il ne touche, ny être ſenti s'il n'eſt touché, il faut de neceſſité que ce qui produit le plaiſir & la douleur touche l'ame.

Il eſt donc certain que tous les êtres ſenſibles la touchent neceſſairement: mais tous les êtres ne ſont pas neceſſairement ſenſibles. Il n'y a que ceux qui nous conviennent, ou qui nous nuiſent par eux-mêmes, qui le ſoient. Et ce ſont les biens ou les maux de la nature.

Les autres, qu'on apelle indifferens, ne le ſont que quand ils perdent leur indifference; & ils ne la perdent que quand l'opinion leur atache l'idée du bien ou du mal, & alors ils deviennent des biens ou des maux de l'opinion.

Mais l'idée du bien ou du mal n'eſt pas plûtôt atachée à un objet, que l'ame s'unit avec luy, ou s'en ſepare. Cette union ſe fait par une eſpece d'atouchement qui donne

du plaisir à l'ame ; & cette separation se fait par un mouvement, qui lui donne de la douleur, & qui ne peut être mieux exprimé que par ce mot de divulsion que la Medecine a rendu de son usage.

Vous voyez donc, Mademoiselle, que la separation de l'ame d'avec ses objets est la cause prochaine de la douleur, & qu'il faut que l'opinion en soit la cause éloignée, puisqu'elle est la cause de cette separation.

Ce principe étant une fois établi, il est aisé d'expliquer tous les degrez & toutes les differences de la douleur, sur le plus ou le moins de violence que l'ame souffre en se détachant des objets où elle étoit attachée.

Mais il faut passer à une consideration plus utile. Il faut observer de quelle maniere l'opinion agit contre nous, pour connoître de quelle maniere nous devons agir contre elle.

Je trouve donc que l'opinion nous fait trois sortes d'impostures. Quelquefois elle nous donne une

idée du bien & du mal toute fauſſe; ſouvent elle nous en donne une fauſſe en partie ; & preſque toûjours elle atache mal leur veritable idée aux objets.

Elle nous donne une idée du bien & du mal toute fauſſe, quand elle nous les fait paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. Elle nous en donne une fauſſe en partie, quand elle nous les fait paſſer pour plus petits, ou pour plus grands qu'ils ne ſont. Elle atache mal leur veritable idée aux objets, quand elle l'atache, ou à un objet à qui elle ne convient pas, ou à un objet à qui elle convient moins qu'à un autre, ou à un objet à qui elle ne convient que comme à tous les objets ſemblables.

Ainſi, bien que l'être & le néant, la vie & la mort ne ſoient ny des biens ny des maux, l'opinion les a pourtant fait paſſer pour les plus grands biens & pour les plus grands maux du monde.

Bien que la ſanté ſoit le plus precieux preſent de la nature, les avares lui préferent les dons de la

fortune ; & craignent moins de devenir mal ſains, que de devenir pauvres.

Aprés que l'opinion nous a donné ces idées, ou tout-à-fait fauſſes, ou fauſſes à demi, ou mal atachées aux objets, elle aplique l'âme toute entiere à poſſeder le bien, ou à fuïr le mal qu'elle lui preſente. Elle la préocupe ſi fort, qu'elle l'empêche de ſe porter à la contemplation & à la joüiſſance des autres biens ; & qu'elle ne lui laiſſe pas le loiſir de prendre garde aux autres maux, & de les fuir. En ſorte qu'il ſemble que l'ame ne connoiſſe plus qu'un ſeul bien & qu'un ſeul mal ; ou du moins qu'elle ne connoiſſe plus qu'un grand bien & qu'un grand mal.

Cet état de préocupation, eſt une eſpece de divorce que l'ame fait avec tous les autres biens pour s'unir plus étroitement au bien qu'elle épouſe.

Ce bien de ſon choix lui paroît uniquement fait pour elle, & il la réduit à la neceſſité de ne pouvoir

plus être heureuſe que par ſa poſſeſſion.

C'eſt pour cela que les amans trop paſſionnez ne peuvent goûter d'autres plaiſirs que ceux qu'ils reçoivent de leur amour.

Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame, n'eſt pas plus ſolide ny plus durable que les autres; & dés qu'il vient à manquer, l'ame qui ne connoiſſoit que lui pour l'objet de ſa felicité, ne ſçait plus où ſe prendre.

Elle ne voit rien qui puiſſe remplacer ce qu'elle a perdu; & juſqu'à ce quelle ſe ſoit fait une autre idée auſſi forte & auſſi agréable, elle demeure fixe dans la contemplation du changement qu'elle trouve dans ſon objet, ou elle s'agite dans la recherche des autres objets. Quand elle demeure fixe, ſa douleur eſt ſtupide & müete: quand elle s'agite, ſa douleur eſt inquiete & plaintive.

Pour nous garantir de l'opinion, & par conſequent de la douleur qu'elle nous cauſe, il faut faire con-

Digitized by Google

tre elle le contraire de ce quelle fait contre nous. Il faut nous former une idée veritable du bien & du mal: ou corriger ce qu'il y a de faux dans l'idée que nous en avons : ou si nous en avons une juſte, il faut la bien atacher aux objets.

On n'a, pour ſe former une véritable idée du bien & du mal, qu'à conſulter la nature. Ce qu'elle fuit eſt véritablement mal : ce qu'elle cherche eſt véritablement bien.

Mais il faut prendre garde qu'il y a des choſes qu'elle fuit ou qu'elle cherche pour elles-mêmes, & qu'il y en a qu'elle fuit ou qu'elle cherche pour en éviter ou pour en obtenir d'autres.

Les premieres ſont la douleur & le plaiſir : les ſecondes ſont celles qui peuvent donner du plaiſir & de la douleur.

Il faut prendre garde encore que les choſes que la nature cherche pour elles-mêmes, ſont celles qu'on peut nommer bonnes par elles-mêmes, & que toutes les autres n'ont qu'une bonté empruntée.

Digitized by Google

Examinez, tant qu'il vous plaira, tous les biens du monde, vous trouverez toûjours à désirer au délà, jusques à ce que vous soyez dans le plaisir. Examinez pareillement tous les maux, vous trouverez toûjours quelque chose à craindre au délà, jusques à ce que vous soyez dans la douleur.

Vous pouvez me demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature; & vous pouvez ajoûter même que la vertu ne doit pas être apellée bien si elle est contraire à l'essence du bien. Mais si vous regardez la vertu de prés, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espece & l'excés du plaisir. Vous verrez encore que quand elle en combat ou l'espece ou l'excés, ce n'est même qu'en sa faveur, & pour le rendre ou plus grand ou plus seur.

Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver, & le plaisir dans la nature, & la nature dans le plaisir.

Digitized by Google

Pour peu qu'il me fût ici libre de prendre l'écart, je vous ferois connoître que les vertus les plus severes ne sont que d'honnêtes médiatrices entre la douleur & la volupté.

Mais que dirons-nous des vertus Chrêtiennes, qui n'ont point d'autre objet, ou du moins qui n'ont point d'autre atrait que le plaisir; & qui ne nous conduisent à Dieu que comme à la source des voluptez éternelles?

Que dirons-nous de ces façons de parler des Prophêtes, qui disent que Dieu nous abreuvera d'un torrent de volupté? Que ne dirions-nous pas enfin de l'opinion des plus grands Docteurs & des plus grands Saints, qui ont crû que la joye de voir Dieu feroit l'essence de nôtre felicité éternelle?

Tous ces avantages nous serviroient merveilleusement à établir le plaisir pour le seul bien de la nature. Mais tenons-nous aux raisons les plus simples & les plus évidentes, & convenons que puisqu'il n'y a rien de

le bon que ce qui donne du plaisir, & rien de mauvais que ce qui donne de la douleur, il est certain que le plaisir & la douleur sont véritablement le bien & le mal de la nature.

Tout cela bien entendu, croirez vous, Mademoiselle, qu'un prétendu Prince des Philosophes ait dit que le néant étoit le plus grand de tous les maux? & que la mort en étoit le plus terrible? Ne soûtiendrez-vous pas contre lui, qu'ils ne sont point des maux, puisqu'ils n'enferment aucune idée de douleur?

Le néant peut-il faire mal à ce qui n'est point; & la mort peut-elle faire mal à ce qui n'est plus? Le néant exclut le sujet de la douleur: la mort le détruit; & ny l'un ny l'autre n'en peut-être le principe, puisqu'ils ne sont rien tous deux, & qu'il faut être pour produire.

Vous voyez donc qu'en vous faisant une juste & naturelle idée du mal, vous exterminez d'abord les

deux plus formidables monſtres que l'opinion ait jamais enfantez.

Cependant il eſt une infinité de choſes qu'on apelle des maux. Démentirions-nous le genre humain, ou le forcerons-nous de changer de langage? Non, Mademoiſelle, je ſçai bien que la voix publique eſt en droit d'impoſer des noms. Mais ne ſommes-nous pas auſſi en droit d'interpréter les noms qu'elle impoſe?

Nous pouvons donc dire que ce nom de mal, qui apartient proprement à la douleur, a eſté tranſporté á toutes les choſes qui la peuvent produire. On les a diviſées en maux de la nature, de l'opinion & de la fortune.

Les maux de la fortune & de l'opinion ne différent qu'en ce que tous les maux de la fortune ſont des maux de l'opinion, & que tous les maux de l'opinion ne ſont pas des maux de la fortune. C'eſt pourquoi on peut reduire tous les maux à ceux de l'opinion & de la nature.

Sous ce terme de maux de la na-

Iuſe on entend toutes les eſpéces de douleurs & de maladies, & toutes les incommoditez naturelles.

On les comprend en trois états de la vie, dans leſquels il eſt comme impoſſible d'étre ſans douleur: Et ce ſont l'indiſpoſition du corps, la ſervitude & la pauvreté. Mais ces trois états nous laiſſent quelquefois tant d'indolence & de tranquillité, qu'on les peut moins nommer des maux de la nature, que des maux de l'opinion.

Ce n'eſt pas aſſez de nous étre fait une juſte idée du mal en général, il nous en faut faire encore une juſte en particulier; & aprés avoir conu que tous les maux ſont des douleurs, il faut conoître ce que ſont ces douleurs qu'on nomme des maux de la nature; & ce que ſont celles qu'on nomme des maux de l'opinion.

Il ſera méme d'une grande utilité d'aprendre à metre de l'ordre entr'elles, afin que non ſeulement on ne courre riſque de prendre les maux pour ce qu'ils ne ſont pas; mais

qu'on ſoit encore hors du danger de les prendre pour plus grands qu'ils ne ſont.

Les maux de la nature ſont ceux qui, ſans que nous penſions à eux, excitent chez nous le ſentiment de la douleur. Les maux de l'opinion ſont ceux qui ne l'excitent que quand nous y penſons.

Nous pouvons dire encore, que les maux de la nature ſont ceux qui non ſeulement ſe font ſentir ſans que nous penſions à eux, mais qui nous font même penſer à eux, parce que nous les ſentons: Et que les maux de l'opinion ſont ceux que nous ne ſentons que quand nous penſons à eux, & que parce que nous y penſons.

Sur cette régle on jugera que la faim & la ſoif ſont des maux de la nature; & que la mort d'un pére ou d'un mary ſont des maux de l'opinion.

Vous pouvez tirer de là quatre conſéquences qui vous ſerviront à metre de la différence & de l'ordre entre tous les maux; à juger ſaine-

Digitized by Google

ment de leur grandeur, & à régler enfin vôtre ſenſibilité.

La premiere eſt, que les maux de la nature ne ſont que les maux du corps; & que les maux de l'opinion ne ſont que les maux de l'eſprit. Car il n'y a que les maux du corps qui ne dependent point de nos penſées; & il n'y a que les maux de l'eſprit qui en dépendent.

La ſeconde eſt, que les maux de la nature ſont en quelque façon les maîtres de nôtre eſprit, puiſqu'ils le forcent à être preſent à leur action, & qu'ils agiſſent ſur nous comme de plein droit: mais que nôtre eſprit eſt le maître des maux de l'opinion, puiſqu'il n'a qu'à s'écarter d'eux pour les écarter de lui, & qu'ils ne ſçauroient agir ſur nous que par un droit emprunté.

La troiſiême, que plus les maux de la nature peuvent être les maîtres de nôtre eſprit, plus ils ſont grands; & que plus nôtre eſprit peut être le maître des maux de l'opinion, plus ils ſont legers.

La quatriême, que les maux de

la nature ſont quelquefois ſi petits, qu'ils ne ſçauroient dominer nôtre eſprit, & qu'alors ils ne tienent lieu que de maux de l'opinion : mais que les maux de l'opinion ſont quelquefois ſi grands, que nôtre eſprit n'en peut pas étre tout à fait le maître ; & qu'alors ils tienent lieu de maux de la nature. C'eſt pourquoi on dit qu'il eſt naturel de pleurer ſon pére ; & quand quelqu'un s'ocupe trop à penſer à un petit mal, on lui reproche qu'il eſt malade de fantaiſie.

Aprés avoir établi un ordre entre les maux de la nature, pourroit-on en établir un entre les maux de l'opinion ?

Mais qui peut ordoner ce qui part d'une cauſe ſi déſordonée ? N'eſt-ce point trop entreprendre que de vouloir donner des limites au caprice des hommes ; & que de vouloir marquer juſques ou doivent aller les douleurs, quand elles vont au-delà des maux de la nature ? Non ſans doute ; & puiſque nôtre eſprit ne peut-étre le maître que

des maux de l'opinion, ce n'eſt que contre eux qu'il n'eſt pas inutile de fournir des préceptes.

Comment eſt-ce, Mademoiſelle, qu'on conſole les affligez ? Ne diminüe-t-on pas l'idée de leurs maux pour diminuër leur douleur ? Cela ſe peut-il faire dans les maux de la nature ? Peut-on tromper le ſentiment d'un homme travaillé de la colique ? Peut on lui faire acroire que ſes tranchées ne ſont que des illuſions ? Peut-on même ſe promettre de le rendre atentif aux diſcours ? Et s'il pouvoit étre capable d'écoûter, qu'opéreroit-on par les remontrances, ſinon d'ajoûter la colére à la douleur, & une grande paſſion à une grande maladie ?

Tout ce qu'on peut faire de mieux dans les maux de la nature, eſt de s'écrier ſur la grandeur du mal, & ſur la patience du malade ; & c'eſt juſtement le contraire de ce qu'on fait dans les maux de l'opinion.

Il eſt vrai que nous voyons des

conſolateurs qui commencent par l'exagération des maux ; mais ce n'eſt que pour ſe faire une entrée libre dans l'eſprit des affligez, & pour ſurprendre leur croyance.

On combat ainſi artificieuſement la douleur des ames foibles: mais on combat ouvertement & de bonne foy la douleur des ames fortes. On conſidére quel eſt le principe de leur affliction, & on l'ataque d'abord.

Mais de quelque façon que l'on procéde, ſoit avec le fort, ſoit avec le foible, ou on ne conſole point, ou ne conſole qu'en diminuant l'idée des maux. C'eſt ce qui n'eſt poſſible que dans les maux de l'opinion.

Nous ne ſommes donc pas trop téméraires de vouloir établir quelque ordre entre des maux contre leſquels on peut donner des préceptes.

L'ordre des maux de l'opinion n'eſt pas plus difficile à trouver que l'ordre des maux de la nature. Car ſi les plus grands maux de la nature ſont ceux qui nous expoſent le plus à la douleur, les plus grands

Digitized by Google

maux de l'opinion doivent être ceux qui nous expoſent le plus aux maux de la nature.

Je ne voi que deux ſortes de maux de l'opinion qui nous expoſent aux maux de la nature. L'une eſt la perte des perſonnes chéres : l'autre eſt la perte des biens.

J'entens ſous ces mots de perſonnes chéres, celles que nous cheriſſons & qui nous cheriſſent. Car la perte de celles que nous cheriſſons & qui ne nous cheriſſent pas, n'eſt pas un mal qui ait de grandes ſuites, & auſſi ne prend on guéres le ſoin de nous en conſoler.

Dans la premiere de ces pertes nous comprenons la mort des parens, des amans & des amis.

Dans la ſeconde nous comprenons la perte des procés, les gréles, les ſtérilitez, les incendies, les pillages, & toutes les choſes qui aportent quelque diminution à nôtre fortune.

Le dernier des ces maux nous expoſe a la pauvreté, mais le premier nous expoſe à tous les maux de la

nature. C'eſt pourquoi nous lui pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion.

Si nous devenons malades, par qui ſommes-nous ſecourus que par les perſonnes cheres? Quels ſont les ſoins de nos Medecins & de nos Chirurgiens? Ces ſoins mercenaires n'aboutiſſent ſouvent qu'à un quart d'heure de preſence inutile, ou d'operation haſardeuſe; de conſeil aveugle, ou d'entretien frivole.

De quelle conſideration, de quelle utilité peuvent être ces ſoins, en comparaiſon des offices charitables, des aſſiduitez continuelles, & des inquiétudes ſalutaires de nos amis & de nos parens? Combien de fois ſommes-nous délivrez par leur zele infatigable des pointes de la douleur, dans leſquelles nous laiſſe ſouvent l'inſenſibilité ou la négligence des Medecins?

Si nous devenons eſclaves, par qui ſommes nous rachetez que par les perſonnes cheres? Les amis communs ouvrent-ils leur bourſe pour nôtre rançon? Entreprenent-

ils de grands voyages pour nôtre délivrance ?

Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous sa fortune que les personnes cheres ? Les autres, ou nous laissent dans la misere, ou ne nous assistent que foiblement, ou ne nous font du bien que par vanité ; & quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toûjours & de la répugnance à le demander, & de la honte à le recevoir.

Un ami véritable, un amant passioné, courent au devant de nos besoins. Ils ne sçauroient souffrir que nous nous apercevions que nous sommes miserables. Ils employent toute leur adresse à détourner nôtre misere ; toute leur force à la combatre, tout leur pouvoir à la soulager, toute leur discrétion à la couvrir.

Qu'avons-nons donc qui nous défende mieux des maux de la nature que les personnes chéres ? Et qu'avons-nous par consequent qui puisse passer pour un plus grand mal, dans l'ordre des maux de l'opinion,

que la mort des perſonnes cheres?

Mais, comme l'indiſpoſition du corps, quoi qu'elle ſoit le premier mal de la nature, n'eſt pas un grand mal, ſi elle ne nous expoſe pas beaucoup à la douleur; la mort des perſonnes cheres, quoiqu'elle ſoit le premier mal de l'opinion, n'eſt pas un grand mal, ſi elle ne nous expoſe pas beaucoup aux maux de la nature.

Examinons donc à preſent quelles ſuites la mort de vôtre ami traîne aprés elle: ſi elle vous abandonne à l'indiſpoſition du corps: ſi elle vous livre à la ſervitude: ſi elle vous reduit à la pauvreté. Et je croi que nous reconoîtrons d'abord qu'elle ne vous atire aucun des maux de la nature.

Comment vous abandonneroit-elle à l'indiſpoſition du corps. Vôtre ami étoit vieux, & vous êtes jeune. Il n'auroit pû ſe paſſer de vos ſoins, & vous n'auriez pas eu beſoin de ſes aſſiſtances. Il eût ateint le bout de ſa carriére avant que vous fuſſiez arrivée au milieu de vôtre

vie : & le tems de ſa mort eût devancé celuy de vos infirmitez.

Il eſt vray qu'il n'étoit pas impoſſible que vous euſſiez une jeuneſſe infirme. Mais tous les maux poſſibles ne ſont pas des maux redoutables. La prudence humaine n'enviſage point les objets trop vagues & trop éloignez. On ne doit pas craindre les maux qui ne ménacent pas, & on ne doit pas même beaucoup craindre ceux qui ménacent de loin.

Comment vous livreroit-elle à la ſervitude ? Graces à nôtre Religion, à nos Loix & à nos mœurs, nous ſommes libres ; & ſi nous exceptons ceux que le ſervice de Dieu & de l'Etat engage à courir les mers, il n'y a preſque plus que les vagabonds qui puiſſent devenir eſclaves.

Mais quand par la viciſſitude des choſes humaines, la ſervitude viendroit vous chercher d'un bout du monde à l'autre, ou vous rencontreroit ſur ſes terres, n'auriez-vous pas dequoy vous conſoler ſur toutes vos grandes qualitez ? Ne vous atire-

riez-vous pas aiſément le reſpect de vos maîtres ? Et vos maîtres ne réduiroient-ils pas tout leur pouvoir à vous empêcher de leur ravir vôtre preſence ?

Oüy, Mademoiſelle, vous pourriez toûjours vous rendre vôtre condition ſuportable. Mais quand elle vous paroîtroit dure, vôtre ami ne ſeroit pas en état de la changer. Vôtre rançon excéderoit ſa puiſſance. Vôtre mérite feroit obſtacle à vôtre liberté ; & ſi l'on exigeoit ce que vous valez, on vous metroit hors d'état d'avoir des liberateurs.

Enfin comment vous réduiroit-elle à la pauvreté ? Vôtre ami n'étoit pas riche ; & il eſt difficile que vous ſoyez pauvre. On ne le ſçauroit être avec les graces, les vertus, les ſciences & les arts que vous poſſedez ; & le monde n'eſt pas encore devenu aſſez inſenſible au merite pour vous donner lieu de craindre des extremitez qui déshonoreroient vôtre ſiécle.

N'aprehendez donc point, Mademoiſelle, des ſuites fâcheuſes de

la mort de vôtre ami. Rien ne vous manquera dans la vie, non pas même des amis tels que celuy que vous pleurez; & nul homme n'aura autant d'honeur & autant d'esprit que luy, qui comme luy ne vous aime, & qui comme luy ne se consacre à vôtre service.

Mais vous êtes peut-être en peine s'il est encore des amis aussi parfaits. N'en doutez pas, Mademoiselle. La vertu ne perd rien, non plus que la nature. Les semences du bien circulent éternellement, & passent sans cesse d'un sujet dans un autre; & les principes qui contribuent à la production des sages, ne s'anéantissent pas plus que ceux qui concourent à la generation des hommes.

Vôtre ami a fait place à une infinité d'autres, & il ne tiendra qu'à vous de luy choisir un successeur dans la plus nombreuse Cour qui ait jamais sacrifié aux Graces.

Vous verrez que le Ciel vous rendra bien autant qu'il vous a pris. Que sçavez-vous même s'il ne

vous rendra pas davantage ? Vous trouverez dans celuy que vous choisirez, tout ce qui étoit dans celuy que vous avez perdu, & peut-être quelque chose de plus : peut être plus de jeunesse & plus de bonne mine : peut-être une vertu moins chagrine, & une amitié plus enjoüée.

De quelque prix que soient les choses que nous perdons, nous ne sommes pas trop à plaindre, quand nous ne perdons que ce que nous pouvons recouvrer.

Vous n'avez qu'à vous défendre de cette erreur populaire, qui nous fait craindre dans les secondes amitiez ou la jalousie des morts, ou la censure des vivans.

Les morts ne s'offensent de rien, & les vivans se scandalisent de tout. Mais les vivans sont de méchante humeur, quand ils veulent que l'on se sacrifie aux morts.

Si les morts aimoient les sacrifices, ils prendroient la peine de nous les demander. Il faut qu'ils ayent perdu le goût des choses de ce monde ; puisqu'ils n'entretienent

aucune coreſpondance avec nous. Et s'ils ſe paſſent ſi bien de nous, pourquoy veut on nous reduire à ne vivre que pour eux ?

Aſſurez vous, Mademoiſelle, que leur état eſt un état d'inſenſibilité, ou un état de repos ; & que nous ne ſçaurions rien faire qui les rende ni heureux ni miſérables.

Qui eſt-ce, à vôtre avis, qui nous a fait un devoir de garder la fidélité aux morts, ſi ce n'eſt la foibleſſe & la tyranie des vivans ?

Chacun veut ſe flater de la penſée qu'on ſera encore ataché à luy, quand il ne ſera plus ataché à perſonne.

Nôtre vanité eſt ſi grande, qu'elle exige de la révérence pour nos cendres ; & qu'elle tâche à faire triompher nos ombres de nos rivaux.

Il n'eſt pas juſte, Mademoiſelle, d'avoir égard à cette manie. Du moment que nous ſommes enſevelis, on eſt quite de tout envers nous.

Les devoirs de la ſépulture ſont apellez les derniers devoirs ; & au de-là des funérailles, tout ce qu'on

donne aux morts, on le dérobe aux vivans.

Les douleurs trop longues ne bleſſent pas ſeulement la nature, elles bleſſent encore la ſocieté. Elles nous rendent incapables des offices de la vie civile ; & on peut dire que pour ne nous pas faire manquer aux amis que nous avons perdus, elles nous font manquer aux amis qui nous reſtent.

Voyez tous ces gens qui ſe piquent d'être affligez, & qui cherchent de la réputation par la douleur. N'eſt-il pas vray que leur affliction ſemble ſuſpendre leur amitié, ou que du moins elle les diſpenſe d'agir en faveur de leurs amis ? On diroit même qu'il y ait de l'incivilité à leur faire une priére, & leur demander un ſervice : tant la douleur les dévoüe aux morts, & les rend inutiles aux vivans.

Mais quoy, ne faut-il point avoir de douleur de la mort de ſes amis ? Non, Mademoiſelle, il n'en faudroit point avoir, s'il étoit poſſible. Cette paſſion eſt purement ruineuſe,

& ſi elle étoit bonne à quelque choſe, ce ne ſeroit qu'à faire conoître que nous ſçavons aimer.

Mais ſi les larmes étoient des marques certaines de l'amour, les plus grandes pleureuſes ſeroient les plus fermes amantes; & nous ſçavons le contraire. Les femmes foibles pleurent plus que les femmes fortes; & les femmes fortes aiment plus que les femmes foibles.

Je ne m'étonne pas ſi les larmes ont paru précieuſes aux Poëtes, & mépriſables aux Philoſophes. La Poëſie emprunte ce qu'elle a de plus beau des paſſions & de la foibleſſe de la nature. Et la Philoſophie tient ce qu'elle a de plus noble des vertus & de la force de l'ame.

Un Poëte nous répreſente une Niobé qui fond en larmes pour la mort de ſes enfans. Un Philoſophe nous répreſente une Cornélie qui voit d'un œil ſec la mort de toute ſa famille. L'une eſt bien tendre, l'autre eſt bien courageuſe: toutes les deux ſont bien méres. Pour laquelle tenez vous! Sans doute vous

avez de l'admiration pour Cornélie, & de la compaſſion pour Niobé. Vous plaignez Niobé, & vous loüez Cornélie. Vous avez raiſon, Mademoiſelle. Niobé céde à la douleur: la douleur céde à Cornélie. Il faut plaindre ceux que la douleur ſurmonte : il faut loüer ceux qui ſurmontent la douleur.

Mais s'il ne nous eſt pas poſſible de n'avoir point de douleur, nous eſt il poſſible d'en avoir autant & ſi long-tems que nous voulons ? Vous me faites une grande queſtion, Mademoiſelle : mais pour me diſpenſer de la réſoudre à fond, je vous répondray, que ſi nous ne pouvons pas nous défaire, quand il nous plaît, de nôtre douleur, nous pouvons du moins ne la pas retenir. Elle s'éloigne d'elle-méme, quand on ne la retient pas.

Je puis vous dire encore davantage. Nous pouvons nous éloigner d'elle, puiſque nous pouvons tranſporter nos penſées des objets fâcheux aux objets agréables ; & que toutes nos douleurs dépendent de

l'aplication de nos penſées.

Mais enfin eſt il honnête de ne plus penſer à ſes amis dés qu'ils ſont enterrez ? Je pourrois vous dire qu'il eſt indifférent d'y penſer, ou de n'y penſer pas. Toutefois, pour ne pas trop heurter le ſentiment de tout le monde, je vous diray qu'il n'eſt du moins pas honnête d'entretenir ſa foibleſſe par ſes penſées.

On ſe ſouvient honêtement des morts, quand on s'en ſouvient ſagement ; & on s'en ſouvient ſagement, quand on en conſerve un ſouvenir tranquille.

Tout ce qui trouble la tranquillité n'eſt point ſage ; & tout ce qui n'eſt point ſage, n'eſt point honnête.

Juſqu'à ce qu'on ſe ſoit donc acoûtumé à ſe ſouvenir tranquillement de la mort de ſes amis, il eſt bon d'en détourner ſon eſprit, & de l'amuſer ailleurs. Auſſi bien ce n'eſt pas une conſéquence que parce qu'il y a de l'honêteté à aimer, il y en ait à bien pleurer ce qu'on a aimé ; puiſque l'amitié eſt une vertu

qui ne peut être qu'honête, & que la douleur eſt une paſſion, qui tout au plus, ne peut être qu'excuſable.

Pourquoy donc, direz vous, ſe figure-t-on qu'il ſoit honête d'être affligé, & pourquoy les Romains avoient-ils preſcrit un tems aux femmes pour pleurer ? Ecoûtez un de vos bons amis de l'antiquité. Nos anceſtres, dit il, ont donné une année aux femmes pour pleurer, non pas afin qu'elles pleuraſſent tout ce tems là, mais afin qu'elles ne pleuraſſent pas plus long-tems. Il ajoûte, qu'on n'avoit marqué aucun tems pour pleurer aux hommes, parce qu'ils ne peuvent jamais pleurer honêtement.

Ainſi vous voyez que les Sages & les Légiſlateurs, n'ont pas jugé les larmes trop honêtes : qu'ils les ont en quelque façon interdites aux hommes ; & qu'ils ne les ont permiſes aux femmes que par une eſpéce de précaution contre leur opiniâtreté, & que par une eſpéce d'indulgence pour leur foibleſſe. Je vous laiſſe à

penſer ſi cette différence fait honneur aux femmes, & ſi une femme forte ſe doit ſervir d'un tel privilége.

Une femme forte s'afflige comme un honnête homme. Il luy échape des ſoûpirs plutôt qu'elle n'en pouſſe. Elle laiſſe aller des larmes plutôt qu'elle n'en verſe. Elle donne quelque choſe à la nature, ſans rien ôter à la raiſon. Enfin elle employe les premiers jours d'aprés la mort de ſes amis, à faire conoître qu'elle eſt femme : mais elle employe tout le reſte de ſa vie à faire conoître qu'elle eſt forte.

Voilà, Mademoiſelle, comme une fille de vôtre ſorte doit étre affligée. Il n'eſt pas poſſible que vous ne ſentiez pas la mort de vôtre ami : mais il eſt poſſible que vous ne la ſentiez pas trop long-tems.

Vous devez ſçavoir que vous ne feriez rien ni pour vous ni pour luy, quand vous paſſeriez tous vos jours à le pleurer. Il eſt dépouillé de ſa ſenſibilité, & il ne s'aperçoit plus de la vôtre.

Digitized by Google

Malgré toutes les expreſſions Romaneſques, & toutes les fictions Poëtiques, on n'aime point aprés la mort : & on ne conſerve point ſon feu ſous ſes cendres.

Monſieur M *** n'eſt plus, ou du moins il n'eſt plus vôtre ami. Que vous ſerviroit-il donc de vous opiniâtrer ſur une douleur dont il ne vous ſçait point de gré ? Que vous ſerviroit-il de perdre de beaux jours, dont il ne vous tiendra jamais compte ?

Voulez vous imiter les femmes médiocres, qui ne pouvant ſe faire valoir par de grandes vertus, veulent ſe ſignaler par de grandes paſſions ? Laiſſez les tendre des piéges à leurs amans : laiſſez-les pleurer les morts pour atendrir les vivans : laiſſez-les faire ſoûhaiter leur amitié à ceux qu'elles convainquent de leur douleur.

Une fille aimable comme vous, eſt au deſſus de ces artifices. Elle ne pleure point pour obtenir de l'amour. Elle ne veut pas devoir à la réputation de ſa tendreſſe, ce qu'elle peut

peut emporter par la force de ſon mérite.

Il vous eſt donc inutile, Mademoiſelle, d'être affligée ; mais il ne vous eſt pas aiſé de ne l'être pas. La douleur eſt entrée chez vous à main forte. La reconnoiſſance & l'amité l'ont introduite dans vôtre cœur. Vous n'avez pû vous diſpenſer de l'y recevoir. Hé bien, faites vôtre perſonnage, donnez à la douleur tout ce que la reconnoiſſance & l'amitié veulent que vous luy donniez : mais faites en ſorte que la raiſon régle ce que la connoiſſance & l'amitié doivent vouloir.

Prenez garde, Mademoiſelle, qu'elles ſont ſouvent indiſcrétes ; & elles le ſeront ſi elles font trop ſéjourner la douleur dans vôtre ame. C'eſt aſſez qu'elles ayent eu le credit de la faire entrer. Il faut qu'elles vous laiſſent celuy de la faire ſortir. Elles ont montré juſques à preſent ce qu'elles peuvent ; montrez à vôtre tour ce que vous pouvez.

Il y a prés d'un mois que vôtre ami eſt mort, & il y a prés d'un mois

vous êtes montante. Que veulent de vous la réconnoiſſance & l'amitié? Veulent-elles que vous le ſuiviez? La raiſon ne le veut pas.

Ne voyez vous pas que le Ciel n'a pas eu deſſein d'unir vos deſtinées? Il s'en eſt aſſez declaré par l'intervalle qu'il a mis entre vos naiſſances. Il vous a donné vôtre ami déja vieux pour vous enſeigner à vivre, & non pas pour vous engager à mourir; & il a voulu vous faire joüir quelque tems de ſa converſation, pour nous faire joüir long-tems de vôtre ſageſſe.

Diſpoſez-vous donc à ſuivre les decrets du Ciel. Metez-vous en état de faire valoir les inſtructions que vous avez receües. Faites honneur à vôtre ami, de vôtre conſtance, aprés lui avoir fait hommage de vôtre douleur.

Imaginez-vous que vous avez à le pleurer en ſa preſence, & ne le forcez point à déſavoüer vos larmes. Juſqu'icy elles ont été honêtes; mais bien-tôt elles ne le ſeront plus. Vôtre douleur commence à

paroître un peu longue. La terre qui couvre les cendres de vôtre ami eſt preſque raffermie. Songez à rapeller vôtre fermeté. La raiſon & la bienſéance s'opoſent maintenant à vôtre douleur. Vôtre ami s'y opoſe lui-même ; & ſi vous vous ſervez de ſes préceptes, il ne vous ſera plus libre déſormais que de vanter ſon mérite, que de conſiderer ſes parens, que de chérir ſes amis, & que d'honorer ſa memoire.

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE D'ATTALANTE:

Traduit sur le Grec de la premiére Histoire du 13. Livre d'Ælian

CEST une Tradition qui passe pour constante en Arcadie, qu'aussi-tôt qu'Attalante, fille de Jason, fut née, son pere, qui ne se soucioit point de filles, résolut de s'en défaire : mais celuy à qui il la donna pour la mettre à mort, eut horreur d'executer sa commission, & porta l'enfant sur le mont Parthénie, prés d'une fontaine, où il y avoit un autre sous un rocher, & au dessous un bois de chênes fort épais.

Digitized by Google

Ainſi Attalante fut deſtinée à la mort ; mais la fortune lui fut favorable. Car par une providence divine il ſurvint peu de tems aprés, une Ourſe, à qui des chaſſeurs avoient ravi ſes petits ; & ayant les mamelles enflées de lait, elle prit plaiſir à regarder cet enfant, lui donna à teter, & ſentir du ſoulagement à ſa douleur. Ses mamelles ſe rempliſſant de nouveau, elle retournoit ; & ne pouvant plus ſe montrer mére de ſa propre race, elle devint nourice de celle d'autruy.

Les mêmes chaſſeurs qui auparavant avoient ataqué cette pauvre bête en s'adreſſant à ſes petits, la cherchoient encore de tous côtez ; & un jour aprés avoir fureté tous les endroits du bois durant qu'elle étoit allée à la pâture & à la proye, ils trouverent & ravirent Attalante, qui alors ne s'apelloit pas ainſi : car ils lui donnérent ce nom, & l'élevérent parmi eux dans une nourriture champêtre.

Son corps croiſſant avec ſon âge, elle aima la chaſteté, s'éloigna de

la compagnie des hommes, se plût à la solitude, & se retira dans les lieux les plus elevez des montagnes d'Arcadie.

Là il y avoit un vallon arrosé de plusieurs ruisseaux, un vent agéable, quantité de grands chênes, & une profonde forêt. Mais pourquoi ne seroit on pas bien aise d'entendre aussi la description de la grote d'Attalante, comme nous voyons dans Homére celle de Calipso ?

Il y avoit dans un détroit fort creux une caverne profonde, dont l'avenuë étoit comme fortifiée par de grands précipices. Les lierres qui rampoient à l'entour, s'entrelassoient avec des arbres encore tendres, & par leur moyen s'élevoient plus haut. Le safran y croissoit acompagné du hyacinte & de quantité d'autres fleurs de différentes couleurs, qui réjoüissoient la vûe, & parfumoient l'air. Il y avoit aussi plusieurs lauriers, dont les feüilles sont toûjours vertes & agréables à cause de la vigueur de cette plante ; & les vignes qui chargées de raisins croissoient

vec une extrême fertilité à l'entrée le la caverne, rendoient témoignage les soins d'Attalante. On voyoit la couler sans cesse en abondance de claires eaux ; & cet arrosement continuel étoit si utile aux plantes, qu'il sembloit combatre avec la terre à qui contribuoit davantage à la conservation de leur vie.

Ainsi le lieu étoit tout ensemble plein de graces & de majesté, & faisoit connoître la sagesse & l'industrie de cette Vierge. Les peaux des animaux qu'elle prenoit à la chasse, luy servoient de lit, leur chair de nouriture, & l'eau de breuvage. Son vêtement étoit sans artifice, & peu différent de celuy de Diane, qu'elle disoit vouloir imiter aussi bien en cela, qu'en la resolution de conserver inviolablement sa virginité.

La nature l'avoit rendüe si prompte à la course, qu'il n'y avoit point de bête assez vîte pour se sauver devant elle, ni d'homme qui en luy dressant des embûches la pût

atteindre, ſi elle eût voulu prendre la fuite.

Non ſeulement ceux qui la voyoient en dévenoient paſſionément amoureux, mais auſſi ceux qui entendoient ce que la renommée publioit d'elle.

Dés ſon enfance ſa grandeur ſurpaſſoit déja celle des femmes, & entre toutes les Vierges qui étoient alors dans le Péloponêſe il n'y en avoit aucune dont la beauté fût comparable à la ſiene. Son regard étoit mâle & ſevére; tant à cauſe de ſa nourriture ſauvage; que des exercices apres & difficiles auſquels elle s'ocupoit dans les montagnes. Elle n'avoit rien de mou ni d'effeminé, parce qu'elle n'étoit point du nombre de celles qui ſont élevées délicatement par leurs méres ou par des nourices. Son corps n'étoit point apeſanti par trop de chair ou de graiſſe, & ſes exercices & ſes chaſſes la maintenoient dans un parfait tempérament. Ses cheveux étoient blonds, ſans que les artifices dont uſent les femmes, la peinture ni le

fard y eussent rien contribué. La nature seule leur avoit donné cette couleur ; & les rayons du Soleil lui avoient rendu le visage si vermeil, que quand on la considéroit attentivement il sembloit qu'elle rougît. Or quelle fleur peut être aussi belle & aussi agréable que le visage d'une fille que l'on voit rougir par une chaste honte ?

Deux choses se trouvoient ensemble en elle qui donnoient de l'étonnement : sa beauté incomparable, & le pouvoir de se faire craindre. Jamais, en la voyant, un homme lâche n'en devint amoureux, ni n'osa seulement la regarder fixement tant son éclat, joint à sa beauté, ébloüissoit les yeux de ceux qui les arrêtoient sur elle.

Sa rencontre donnoit de l'épouvante pour plusieurs raisons, & principalement parce qu'elle étoit fort rare : car on ne la voyoit pas facilement, mais elle paroissoit soudain & à l'improviste, soit en poursuivant une bête, ou en se défendant de quelque autre ; & passant avec

vîteſſe elle brilloit comme une étoille, ou plûtôt comme un éclair, juſques à ce que des chênes, des touffes d'arbres, ou quelqu'un de tant de lieux obſcurs qui ſe rencontrent dans les montagnes, la dérobaſſent à la veuë.

Un jour deux jeunes hommes du Païs voiſin, nommez Hiclas & Rhéas, deſcendus des Centaures, vinrent la chercher au milieu de la nuit : hardis amoureux, dont l'inſolence oſoit tout entreprendre par le tranſport de leur paſſion.

Ils n'employerent pour executer leur deſſein, ni des Muſiciens, ni rien de ce dont la jeuneſſe des Villes ſe ſert en de pareilles ocaſions : mais des flambeaux ardens capables d'épouvanter d'abord par leurs flammes tout un grand peuple, & à plus forte raiſon une fille ſeule.

Ayant donc rompu & ployé à l'entour d'eux des branches de Pin nouvellement arrachées, ils s'en revétirent comme de couronnes, & en cet état mirent le feu aux arbres de la montagne, & faiſant retentir

le ſon de leurs armes ils s'avancerent vers Attalante.

Mais cette tromperie fut découvette par nôtre Héroïne, qui, de ſon antre, avoit aperçu le feu, & connoiſſoit ces inſolens. Elle ne ſe troubla nullement, elle banda ſon Arc, & tira une flêche qui rencontra le premier ſi à propos, qu'elle le porta par terre.

Alors le ſecond, non plus comme amant mais comme ennemi, s'avança pour tirer vengeance de cette mort : mais il fut arrêté par une autre flêche qui le fit tomber mort aux pieds de cette vierge, & acheva d'épouventer tous ceux qui auroient pû avoir la témérité de lui venir faire aucun outrage.

TRADUCTION de la Lettre des Conſuls de Rome au Roy Pyrrus.

LE généreux reſſentiment que nous avons de la guerre injuſte que vous nous avés déclarée, nous anime continuellement à la vengeance. Mais l'exemple que nous devons aux autres nations, & nôtre horreur pour l'infidélité, nous font déſirer que vous viviez afin de vous pouvoir vaincre par les armes. Nicias, l'un de vos gens, nous a offert de vous tuer en trahiſon, ſi nous l'en voulions récompenſer: mais nous l'avons refuſé, & luy avons déclaré qu'il ne devoit rien atendre de nous pour un tel ſujet. Nous vous en avertiſſons afin que ſi vous tombiez dans un ſemblable péril, toute la terre ſçache que nous

n'y avons aucune part, & que ce n'eſt ni par l'argent, ni par les promeſſes, ni par les tromperies que nous voulons combatre nos ennemis. Prenez donc garde à vous, ſi vous ne voulez être aſſaſſiné.

Harangue de Germanicus à ſes Soldats, enſuite de leur ſedition.

Traduite de Tacite.

NE vous imaginez pas que ma femme & mon fils me ſoient plus chers que mon pere & que la République : mais la majeſté du Prince le défend aſſez ; & les autres armées ne manqueront pas de défendre l'Empire Romain. Quant à ceux cy, que je ſacrifierois de tout mon cœur pour vôtre gloire, je les dérobe maintenant à vôtre fureur, afin qu'un auſſi horrible crime que celuy qu'il ſemble que vous médi-

Digitized by Google

tez, se termine à m'ôter la vie, & que le meurtre du petit fils d'Auguste & de la belle-fille de Tibére ne vous rende pas encore plus coupables. Car que n'avez-vous point osé entreprendre depuis quelques jours ? Quel nom donnerai-je à vôtre revolte ? Vous apellerai je Soldats, vous qui les armes à la main assiégez le fils de vôtre Empereur ? Vous apellerai-je Citoyens, lorsque je vous vois fouler aux pieds l'autorité du Sénat ? Vous avez même passé plus avant, vous avez violé ce qui entre les plus grands ennemis est inviolable, la saintété des Ambassades, & le droit des gens. Césat, par une seule parole, apaisa la sédition de son armée, en traitant de Bourgeois ceux qui refusoient de lui prêter le serment. Auguste, par un seul regard, étonna les Légions à Actie. Et quoique je ne me puisse pas comparer à eux, néamoins comme étant descendu d'eux, si l'armée d'Espagne ou de Syrie me manquoit de respect, on n'en concevroit pas moins d'indi-

génation que d'étonnement. Mais vous, ô premiere & vingtiéme Légions, vous qui avez receu vos premiers drapeaux de la main même de Tibére, & vous qui l'avez accompagné en tant de combats, & été honorées par lui de tant de récompenſes, ſont-ce là les actions de graces que vous lui rendez? Faut il que lors qu'il ne reçoit que des nouvelles agréables de toutes les autres Provinces, je n'aye autre choſe à lui mander ſinon que je ne puis, ni parler licentiement contre ſes vieux Soldats, ni ſatisfaire les jeunes par l'augmentation de leur ſolde? Qu'ici l'on tuë les Capitaines, on chaſſe les Tribuns, on aſſiége les Ambaſſadeurs? Que le camp & les fleuves ſont teints de ſang, & que ma vie eſt à toute heure expoſée à la rage des ſéditieux? Pourquoi, le premier jour que je vous parlai, mes amis par une imprudente affection, m'arrachérent-ils l'épée dont je voulois me tuer? Certainement celui qui m'offrit la ſienne, témoignoit m'aimer

davantage. Je ſerois mort avant que d'avoir vû mon armée ſe ſoüiller de tant de crimes ; & quoique celui que vous auriez mis en ma place, eût laiſſé ma mort impunie, il auroit au moins vangé celle de Varus & de nos trois Legions. Car les Dieux ne permetront pas, s'il leur plaît, que les Gaulois qui s'y offrent, ayent la gloire de relever l'honneur du nom Romain, & de réprimer les Allemans. Mais plûtôt, ô divin Auguſte, vôtre ame qui eſt maintenant dans le Ciel ; vôtre image, ô Druſus mon pere, & le ſouvenir de vos grandes actions, effaceront cette tache avec ces mêmes Soldats, qui commencent d'être touchez de honte de leur revolte, pour reprendre leur ancienne généroſité ; & feront que ces diſcordes civiles tourneront à la ruine de nos ennemis. Et vous dont le cœur & le viſage me paroiſſent ſi changez, ſi vous voulez rendre au Sénat ſes Ambaſſadeurs, à vôtre Empereur l'obéiſſance que vous lui devez, & à moi ma femme

& mon fils, ſéparez-vous d'avec les ſéditieux pour n'avoir point de part à leur crime; & je ne pourai plus douter alors ni de vôtre repentir pour le paſſé, ni de vôtre felicité pour l'avenir.

TRADUCTION de quelques endroits d'Argénis.

Harangue de Lycogène, à l'imitation de celle de Germanicus, qui eſt raportée cy-deſſus.

DE quel nom, dit-il à ſes Soldats, vous apelleray-je? Sera-ce mes compagnons, ou, ce que j'abhorre, mes ennemis? Mais quelque titre que je ſois obligé de vous donner, je vous promets de vous retirer, afin que vous ne paſſiez point pour des infames & des déſerteurs de vos drapeaux. Quittez les armes, Citoyens, retournez dans vos maiſons. Car ce n'eſt point pour l'amour de moi que vous vous

êtes engagez dans cette guerre, mais pour vous servir en cela de mes conseils & de ma conduite. Maintenant je vous dispense de vôtre serment, & cesse de vous proteger, parce que le bien que l'on procure à ceux qui le reçoivent à regret, passe souvent pour tyranie. J'avois voulu vous garantir du péril qui vous menaçoit, & vous rendre victorieux, ainsi que vous étiez sur le point de l'être. Aujourd'huy, par une confession publique de vôtre lâcheté, vous vous soûmetez au pouvoir d'un ennemi ité, & que vous aviez déja fort ébranlé. Quelle fureur, quelle terreur panique, ô Soldats, vous trouble le sens ? Le droit d'une tres-bonne cause vous justifioit, & à cette heure vous vous rendez coupable par vôtre repentir. J'ay plus de compassion de vôtre malheur, que de honte de vôtre légereté. Allez donc, allez comme des victimes, soit que Méléandre dans la chaleur de sa colére vous fasse mourir, ou qu'il vous réserve pour exercer sur vous une punition qui lui soit plus avanta-

geuſe. Quant à moi, avec ceux dont la fidelité ne peut être ébranlée, je n'abandonneray point la République; & oubliant le crime que vous avez commis aujourd'huy, je vengeray ſur Méleandre la perfidie dont il uſera envers nous. Je rens graces aux Dieux de ce qu'avant le combat ils ont bien voulu ſéparer les gens de cœur de ceux qui témoignent d'en avoir ſi peu. Vous euſſiez pû dans le péril ébranler les plus vaillans, au lieu que vous les ſignalerez par vôtre retraite. Car Dieu nous garde que la Sicile ſoit ſi malheureuſe qu'il ne reſte encore en pluſieurs un courage invincible. Déja je les reconnois aux mouvemens de leur viſage, & je les voy plus touchez de l'indignation de vôtre faute, que de la perte de ceux qui ne méritoient pas d'être leurs compagnons.

PLAINTE D'ARGENIS sur l'abſence de Poliarque.

MEléandre & Radirobane parloient ainſi lors qu'on leur vint dire qu'Argénis étoit arrivée dans l'armée. Cette Princeſſe étant le jour précédent ſur les murailles d'Epirote, d'où l'on pouvoit apercevoir le combat, n'avoit non plus épargné ſes larmes, que les Soldats avoient fait leur ſang. Le viſage tout plombé, & n'étant jamais plus heureuſe que lorſque la crainte avoit aſſoupi ſes ſens, tantôt elle cédoit aux douleurs, & tantôt elle reprenoit courage, ſelon les divers raports qui lui étoient faits de l'état des combatans par ceux qu'elle envoyoit à toute heure pour lui en aporter des nouvelles. Mais au milieu de tant d'agitations Poliarque étoit toûjours préſent à ſon eſprit; & quelquefois toute hors

d'elle-même, quelquefois comme se prenant à lui, elle lui parloit de cette sorte : « Lequel aimerois-je « mieux, mon cher Poliarque, ou « que vous sceüssiez les pleurs que « je répans, & les déplaisirs que je « souffre ; ou que vous continüassiez à les ignorer ? Certainement « vous succomberiez au recit de « mes malheurs. Pourriez-vous entendre dire qu'Argénis est prisonniere ; ou qu'en répandant son « sang par ses propres mains elle « s'est garantie du mépris & de l'outrage de ses ennemis ? ô désastre ! « ô amour infortuné ! N'étant pas « encore morte, je commence à « mourir une seconde fois en pensant à vôtre perte. Mais quoi, « vous étes absent, Poliarque. M'en « prendrai-je aux Dieux, ou à vous, « de ce que vous différez si long-« tems à revenir ? Quel oubli, quel « charme dans l'Afrique empêche « vôtre retour ? Vôtre bon génie « ne vous a-t-il donc point averti « des choses qui se passent ici ? Ou « bien la haine de mon pére a-t-elle

" plus de pouvoir sur vôtre esprit ;
" que le droit de nôtre amitié : Et
" ce grand cœur qui ne sçauroit de-
" meurer en repos, auroit-il trouvé
" des perils qui lui fussent plus
" agréables ? Si vous étiez présent ;
Poliarque, si vous combatiez con-
" tre nos ennemis, je serois assurée
" de la victoire ; & mon pére vous
" seroit redevable de la Sicile & de
" moi-même, dont vous souffrez
" maintenat la perte. Car, si vous
" vouliez, les élémens, les accidens
" de la fortune & la nature même
" ne seroient pas capables d'empê-
" cher vôtre retour.

Aprés cette plainte, Argénis toute confuse comme si elle avoit commis un sacrilége d'avoir osé se fâcher contre Poliarque, portoit son esprit à des pensées toutes contraires. Elle se representoit que ce lui étoit assez d'affliction de voir son pére engagé dans ce combat ; & que si Poliarque couroit la même fortune, elle ne pourroit résister à tant d'apréhensions.

" Vous avez sagement réglé tou-

« tes choſes, Deſtins, diſoit-elle, en « ce que dans un ſi grand & ſi im- « portant péril, au moins je n'ai « rien à craindre pour Poliarque. « Tandis qu'il ſera en vie, tandis « qu'il ſera en ſanté..... Mais que « dis-je, malheureuſe ! Ou quel « ſujet ay-je tant de craindre ? Peut- « il jamais manquer à ſa foi ? Et les « Dieux étant juſtes peuvent-ils « jamais lui manquer.

LETTRE D'ARGE'NIS à Poliarque.

BIen que nous ſoyons ſéparez, Poliarque ; je ſçai peut-être mieux que vous-même comment vous vous portez. Car, encore que vous ſoyez en ſanté au lieu où vous étes, vous commencez à périr ici par ma mauvaiſe fortune, qui ne m'a laiſſé que le peu de vie que vous aprendrez par cette Lettre. Radirobane voyant qu'il ne me pouvoit porter à l'aimer, ſe réſolut à m'enlever par une méchanceté abominable, indigne de la majeſté d'un Roi, & de ce qu'il étoit obligé de rendre au droit d'hoſpitalité. Il feignit pour cela quelques jeux qui ſe devoient faire ſur le rivage, où il me traîna avec mon pére ; & il étoit tout prêt à m'enlever, lorſque ſa trahiſon étant découverte nous nous ſauvâmes dans la Ville, & lui ſe retira ſur ſes vaiſſeaux. Là, tranſ-

porté de fureur, il osa blesser ma réputation par des Lettres qu'il écrivit à mon pére, voulant faire croire que je vous aime plus que les loix de l'honêteté ne doivent permettre. Car Séléniſſe lui avoit découvert nôtre amitié. Ce qui donna ſujet à cet inſolent de m'outrager de la ſorte. Mais mon pére a toûjours été pour moi & pour la verité, & Séléneſſe a expié ſa perfidie en ſe tüant elle-même. Quant à lui, il s'eſt retiré en Sardaigne, où s'il eſt vrai que les Dieux ſoient juſtes, j'eſpere qu'ils ne le laiſſeront pas impuni. J'étois heureuſe par ce départ, lorſque mon pére, je crains de le dire, de peur que vous ne commenciez à le haïr. (Ce ſont les deſtinées qui nous perſécutent, ne vous en prenez qu'à elles, Poliarque) mon pére, dis-je, me commanda d'aimer Archombrote, diſant qu'il étoit de race Royale; que ſes mœurs, ſon humeur & ſon procedé lui étoient agréables, & qu'enfin il vouloit qu'il fût ſon gendre. Je craignis d'irriter ſon opiniâtreté par une reſiſtance

imprudente, & me contentai d'obtenir de lui, ſous un autre prétexte, quelque terme durant lequel vous puiſſiez venir, ou, ſi vous tardiez trop, je puiſſe me donner la mort. Deux mois m'ont été donnez pour me diſpoſer à ce mariage. Si durant ce tems vous arrivez avec une armée, je me rangerai de vôtre côté; & ſi vous venez ſeul, nous tenterons toutes ſortes de moyens pour nous ſauver. Que ſi vous m'abandonnez, je ſouffrirai que tout ſe prépare pour les noces; & quand mon pére me demandera la main pour la donner à Archombrote, je répondrai qu'elle eſt conſacrée aux Dieux infernaux, & en même tems je plongerai dans mon ſein un poignard que je porterai ſous ma robe. Si cela arrive, entendez dés maintenant, Poliarque, mes derniéres priéres, & repréſentez-vous qu'elles ſont faites par Argénis toute noyée dans ſon ſang. Pardonnez à mon pére. Ce lui ſera un aſſez grand ſuplice que l'horreur dont il ſera ſaiſi par le lamentable ſpecta-

cle de ma mort. Ordonnez d'Archombrote tout ce qu'il vous plaira. Mais si vous souffrez que Radirobane demeure impuni, je reviendrai des enfers pour vous faire souvenir de vôtre devoir. Exercez sur ce perfide le châtiment que mérite son horrible méchanceté : qu'il paye la peine d'avoir terni, autant qu'il a été en son pouvoir, ma réputation ; & qu'il connoisse, par, la grandeur de vôtre vengeance, la grandeur de son crime. Je vous recommande avec passion de me rendre cette justice, & vous y oblige par ce testament. Aprés que vous vous en serez acquité, faitez graver mon nom sur le sepulchre de vos ancestres ; & que l'on y représente nos avantures dans des marbres, qui fassent loüer nôtre foi, & plaindre nôtre mauvaise fortune par la postérité. Quant à cette Isle, fuyez-en la veuë, mon cher Poliarque, si ce n'est que vôtre amour pour mes cendres vous porte à les venir enlever, & même (ce que les Dieux

veüillent permettre) à les enfermer dans le tombeau où repoſent celles de vos péres. Prévenez ; s'il eſt poſſible, tous ces maux par vôtre retour : car le péril qui nous preſſe ne ſouffre point de retardement. Si vous ne le pouvez, prenez ſoin d'exécuter ce que mourante je déſire de vous, & vivez afin de m'aimer.

DE LA VRAYE ET DE LA FAUSSE BEAUTE' DES OUVRAGES D'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

SI l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraye beauté des ouvrages d'esprit, n'étoit effacée par un grand nombre de faux jugemens, il n'y auroit pas de si différentes opinions sur leur mérite : car cette idée seroit une régle certaine que l'on seroit obligé de suivre ; à moins que de vouloir s'exposer à la condamnation universelle des Lecteurs, qui découvriroient aisément combien on s'en seroit écarté.

Digitized by Google

Je ne remarquerai point ici les causes qui ont formé dans la plus-part des esprits l'habitude si commune de porter tant de jugemens déraisonables. Il y en a de générales, qui ont tellement éteint la lumiére de l'ame sur tous les objets qui ne sont pas exposez aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il y a quelques autres causes particulieres, qui pouroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse beauté des ouvrages d'esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, exacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la précipitation. Car on se flate de juger ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant, ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque parti; ou par imitation, ne jugeant ny pour ny contre, que selon que l'on a oüi parler dans le monde; ou enfin par caprice, par hasard, par emportement & saillie d'humeur, comme il

arrive ſouvent aux perſonnes de qualité, qui prétendent que leur rang ſeul leur donne toutes les lumiéres néceſſaires pour ſe connoître au prix & à la valeur des dons de l'eſprit.

Mais quoiqu'il en ſoit, de ces cauſes, générales ou particuliéres, la varieté des ſentimens eſt trop évidente pour douter qu'aſſurément on ne juge pas ſur la même idée, ou ſur la même régle, bien qu'il ſoit certain qu'il y en a une.

C'eſt à la former dans les eſprits que l'on employe la Rhétorique, la Poëtique, & l'art d'écrire l'Hiſtoire. Mais plus on a donné de régles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'eſt une merveille que les plus habiles Maîtres du monde, Ariſtote, Giceron, Horace, Quintilien, ayent eu ſi peu de parfaits Diſciples.

Il ſemble donc qu'il faut s'écarter de la voye des préceptes, & chercher ailleurs des veuës certaines & inviolables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Digitized by Google

Ainſi, pour ſe donner un diſcernement juſte & exact, il me ſemble, premierement, qu'il ſeroit à propos d'examiner un ouvrage ſur la comparaiſon que l'on en feroit avec quelque autre qui ſeroit dans une eſtime univerſelle.

Malherbe a excellé ſous le regne précédent dans la beauté des Odes, & elles ont encore aujourd'hui les mêmes charmes pour les Lecteurs habiles & judicieux. C'eſt pourquoi lors que vous lirez une Ode à la gloire du Roy; faites comparaiſon de ſon ſtile avec celui-là; & ſelon que vous verez qu'il y eſt conforme, ou qu'il y eſt conforme ſeulement juſques à un certain dégré de perfection, vous pourrez décider.

Mais il faut que la piéce de comparaiſon ait une réputation univerſelle, & que même on prévoye que cette réputation durera. Il y a eu des Auteurs qui ont eu de fort grands aplaudiſſemens, mais qui n'ont pas ſubſiſté au de-là de peu d'années, pendant leſquelles l'entêtement des

Lecteurs & les ſuffrages de leurs amis faiſoient valoir.

Il y a trés-peu de vrais modéles. Voiture même ne l'eſt pas, & beaucoup moins Balzac. Les gentilleſſes de Voiture, & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturellement. L'un veut être agreable, & faire rire, de quelque humeur que l'on ſoit. L'autre veut être admirable, & ſe faire eſtimer par le nombre de ſes paroles, & l'excés de ſes amplifications. Les deux Lettres écrites à Monſieur de Vivonne, en imitant les manieres & de l'un & de l'autre, ſont, une fine ſatyre de leur ſtile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs ſi célébres il y a quelques années.

Il eſt aiſé de prévoir que telle ſera la deſtinée de certain Auteur qui ne compoſe ſes ouvrages que ſur des mémoires des ruëlles & des converſations galantes ; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le ſujet en ſeroit la vie d'un Saint, conſiſte à y amener quelque

terme nouveau, quelque jolie maniere; & qui eſt trés-content de lui lorſque la période, qui n'a ny profondeur ni ſolidité, roule agréablement juſqu'au point.

Mais, ſans faire ici des prédictions offenſantes, on ſçait que Sénéque n'écrivoit autrefois qu'en ſemant tous ſes ouvrages de pointes, d'antitheſes & de paradoxes. Il ſurprit ſon ſiécle par le faſte de ſes déciſions; & il y en a encore qui le prenent pour un modéle d'Eloquence. Mais on écriroit fort mal, ſi on écrivoit comme lui, & on ſeroit aſſuré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicateſſe.

Ce n'eſt point avec ces figures extraordinaires que la nature s'explique. Tout ce qui demande une attention continuëlle déplaît, parce que la pluſpart des hommes n'en ſont pas capables. Il y a de la force & de la foibleſſe dans quelque eſprit que ce ſoit. Ce tempérament biſarre nous fait trouver naturellement déſagreables les ouvrages où.

il faut une intelligence trop apliquée pour les concevoir, ou bien ce qui eſt trop au deſſous de nous, & qui ne merite pas aſſez que l'on y ait égard.

Cependant il y a peu d'ouvrages d'eſprit où quelqu'un n'ait aſſez excellé, pour y pouvoir ſervir de régle. On a Homére &. Virgile pour la Poëſie Héroïque. Horace eſt un parfait original de Satyres, d'Epîtres & de Diſcours familiers. Je ne dis pas la même choſe de ſes Odes, & je m'en expliquerois plus au long, ſi la grande beauté de quelques-unes ne m'obligeoient de garder un reſpectueux ſilence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs Commentaires déſaprouve mon ſentiment, j'ajoûterai, ce qui l'apaiſera peut-être, que celle d'Anacréon ſont plus naïves, plus douces, plus inſinüantes, & par conſequent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de nôtre Langue. Corneille & Racine ſont admirables en Tragedies. Il auroit été néamoins à déſirer que la neteté

des expreſſions de Corneille pût être unie avec la varieté & l'abondante fertilité de ſes penſées. Peu d'Auteurs parviendront à repreſenter autant de caractéres différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raiſonner les perſonnages avec autant de ſuite & de ſolidité. On aſſiſte encore à l'action qu'il ne fait que répreſenter. On paſſe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'eſt Auguſte que l'on entend parler dans Cinna. C'eſt le Cid que l'on voit dans le premier ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville, & qui fut comme le ſignal de la courſe où il devoit remporter tant de prix. Ce n'eſt que la plenitude de ſon ſujet, qu'il pénétroit toûjours dans toute ſon étenduë, ſon imagination vaſte, ſon génie inépuiſable, qui a laiſſé dans ſes expreſſions trop de confuſion, comme s'il étoit impoſſible d'être ſi profond & ſi ſolide, & aſſez clair en même tems. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne paſſent pour d'excellens modéles. Si

j'étois obligé de dire préciſément lequel des deux il ſeroit plus à propos de prendre pour modéle, quand on écrit pour le Théatre, je répondrois qu'il eſt plus difficile de ſuivre celui cy, & qu'il eſt plus ſeur d'imiter celui-là.

En voilà aſſez, ce me ſemble, & je ne croy pas qu'il ſoit néceſſaire de s'arrêter davantage ſur cette premiére veüe.

J'ajoûte donc préſentement, qu'au lieu de ſe demander à ſoy-même, Virgile écrivoit-il de cette maniére ? Ou bien, Malherbe chantoit-il ſes belles Odes ſur ce ton ? Ou, ſi vous le voulez, Eſt-ce ainſi que Corneille ou Moliére atiroient à leur Théatre toute la Cour & tout le Royaume ? Demandez-vous, Y a-t-il une diſpoſition plus confuſe que celle de cet ouvrage ? Y a-t-il un deſſein moins ingenieux ? Les expreſſions en peuvent-elles être plus imparfaites ? Y a-t-il une imitation baſſe & ſervile plus viſible que celle de cet ouvrage ?

C'eſt un défaut bien commun que

celui-cy ; & il arrive ſouvent que l'on dévient un fort mauvais copiſte d'un trés-bon original. Il faut bien ſe donner de garde de tomber dans le deſſein burleſque de ce Peintre qui fit un portrait extravagant d'une Héléne qu'il vouloit répreſenter parfaitement belle, & qui s'aviſa de lui donner ce qu'il avoit oüi-loüer dans les plus belles perſonnes. En effet, en changeant ſes lévres en corail, ſes joües en roſes, & ſes yeux en Soleils, & aſſemblant mal toutes ces choſes, il fit une figure ſemblable à celle que décrit Horace dans ſon Epître aux Piſons. Il eſt vray qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs ſont gens ſérieux. Ils ſont atentifs de bonne foy. Ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mêmes, on arrête quelquefois les ſaillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empécher de montrer à leurs amis, en les priant de faire plus mal ſur le même ſujet. Mais il faut être ſincére au de-là de nos mœurs pour s'expli-

quer avec tant de neteté contre le ridicule entétement d'un Auteur, toûjours préſomptueux, qui ne lit que pour atirer vôtre ſuffrage, & non vôtre critique, quelque raiſonnable & juſte qu'elle ſoit.

Cependant on doit craindre de prendre quelquefois pour baſſeſſe cette admirable ſimplicité, la perfection de tout ouvrage, & l'embelliſſement, ſi j'oſe ainſi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis lorſqu'il veut que la maniére de s'expliquer paroiſſe ſi naturelle, que d'abord on juge qu'il ſeroit fort aiſé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la réflexion ſur ce qu'il a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur.

La vérité n'a rien de changeant. Le menſonge imite la verité par toutes ſortes de moyens. On le trouve toûjours quand on va à elle; & l'on en eſt ſurpris; ſi l'on n'eſt pas aſſez atentif à le reconnoître. Mais lorſque l'on ſuit avec fermeté la raiſon, & que l'on arrive à penſer juſte,

& à exprimer au vray ſa penſée, il eſt impoſſible que le Lecteur ne ſoit pas touché ; parce qu'il y a dans tous les hommes un panchant naturel pour tout ce qui eſt vray : enſorte que le faux ne peut plaire qu'autant de tems que l'on eſt ébloüi de l'aparance du vray, ſous laquelle il ſe montre.

C'eſt pourquoy, ſi l'expreſſion eſt baſſe, il s'en preſentera ſans peine, à vôtre eſprit, un grand nombre de ſemblables ? mais ſi elle eſt ſimple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, ſi ce n'eſt que vous ſoyez d'un eſprit beaucoup ſuperieur, ou d'une expérience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'Auteur. Car cette ſimplicité a de differens dégrez de perfection, comme tous les objets qui ſe préſentent à nous.

Mais ſi nous voulons metre à profit les deux veuës que nous avons propoſées juſques ici, il faut néceſſairement avoir quelque connoiſſance des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits.

Digitized by Google

Car on n'écrit point ici pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des remarques un peu curieuses.

La premiere est, que l'on ne doit pas se servir trop souvent, ni trop long-tems de métaphores. On s'en est beaucoup corrigé en ce siécle; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraye Eloquence, tout cet amas pompeux de fausletez éclatantes a disparu. Les sçavans du siécle passé, qui s'en étoient remplis dans la lecture de quelques Anciens, crurent que leur stile en seroit embelli. Mais il y avoit alors, pour le moins, un aussi étrange caprice sur l'Eloquence, que sur les opinions.

Au sortir des tenébres profondes où les siécles précedens avoient été comme assoupis, on se réveilla tout d'un coup, & alors on ne sçut pas encore assez distinctement quel étoit le meilleur party.

L'usage des expréssions figurées & métaphoriques a été le premier aboli, dés le moment que l'on a

commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le génie François, qui eſt vif, naturel & ſincere, ne pût ſuporter ces diſcours languiſſans, artificiels & embarraſſez. Il nous eſt reſté néamoins quelques métaphores, & il ne nous déplaît pas de voir des feux à la colere & à l'amour. Mais ces expreſſions ſont dévenües propres & litterales, & elles ne peuvent tromper perſonne.

La ſeconde remarque eſt que ce ſeroit une faute inexcuſable de paſſer d'une métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle, & d'allier ainſi des images qui n'ont nul raport entr'elles. Quand on eſt atentif à bien écrire, on ſçait continuer & ſoûtenir la même idée. *Je le plains*, a dit l'Auteur des Caractéres. *Je le tiens échoüé. Il s'égare, & eſt hors de route. Ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune.*

Vous voyez qu'il a eu ſoin de ne mêler rien d'étranger à la premiere image qu'il a donnée pour expri-

mer ce que le riche penſe quelquefois de la conduite du Philoſophe. Celuy-cy eſt repreſenté comme ſur la mer. Le riche prévoit qu'il y échoüera. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & qu'il n'arrivera pas au port de la fortune. Il n'y a pas là un ſeul terme qui ne ſoit allié l'un de l'autre.

Il auroit fait naufrage au port, ſi, aprés toutes ces expreſſions tirées de la navigation, il luy étoit arrivé de dire, *Ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on bâtit ſa fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment, jointe à celles de marine qui precedent, auroit produit un effet déſagreable; au lieu que tout étant bien uni, le diſcours en devient clair & aiſé.

La troiſiéme remarque reſſemble à celle-cy, & conſiſte à avertir que l'on ne doit jamais paſſer d'une perſonne à une autre dans la même période. Ce que l'on peut dire auſſi des nombres, & de ce que les Gram-

mairiens nomment les modes & les tems des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour ſon ſujet & pour ſon ſtile. *Tout ce qui eſt icy-bas*, dit cet Auteur ſi exact, *n'a point de conſiſtence.* Il falloit en demeurer-là? mais on veut faire une période. C'eſt pourquoy on ajoûte; *& ce mouvement perpetuel des créatures.* (Vous remarquerez déja que l'on paſſe d'un ſujet indéfini, *tout ce qui eſt icy-bas*, à un qui eſt déterminé, *& ce mouvement perpetuel des créatures*, qui n'ont qu'une liaiſon aparente par la conjonction, & qui n'en ont point dans le ſens.) On continuë: *qui prenent la place les unes des autres*; (ce qui ajoûte une image tout-à-fait inutile, puiſqu'elle étoit aſſez marquée par le défaut de conſiſtence, & par le mouvement perpetuel) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui eſt ſeul toûjours luy-même.* Je dis que ces queües de Périodes les rendent embarraſſées,

confuſes, ſuperfluës, & que c'eſt là véritablement un ſtile de déclamateur.

On pourroit dire la même choſe de cette maniere : *Tout ce qui eſt icy-bas n'a point de conſiſtence, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens aſſez exacts pour ne permetre pas que l'on joigne de ſi prés une propoſition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le mouvement* rend à *l'immutabilité.* C'eſt une pointe qui ne fait rien à mon ſujet.

Pour y révenir. Si des Auteurs de l'exactitude la plus acomplie tombent dans ces ſortes de fautes, que ſera ce des Auteurs vûlgaires ? Ces remarques leur paroîtront trop ſéveres, parce qu'ils ſentiront peut-être qu'ils ne ſont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire préſentement en leur faveur, c'eſt de ne leur en pas propoſer un plus grand nombre. On ne parle que d'obſerva-

tions ſur la Langue : mais on ne paſſe pas plus loin que d'examiner ſi un terme eſt du bel uſage, & depuis quand on s'en ſert. Dites moy, je vous prie, vôtre diſcuſſion ne peut-elle avancer plus loin ? Un ouvrage ſera-t-il parfait quand il ne ſera compoſé que de mots fort choiſis ? Si c'eſt vôtre penſée, vous êtes aiſé à contenter : mais il y a beaucoup des gens plus difficiles, parce qu'ils ſont plus délicats.

CHAPITRE II.

De l'honêteté des expreſſions.

J'Eſtois autrefois trop indulgent, & je ſuis peut-être devenu trop auſtére. Dans le feu de l'âge, en ces premiers embrazemens des paſſions, on ne ſçait ce que c'eſt que cette ſage froideur d'une vie un peu plus avancée. On voit avec plaiſir que les Auteurs admirez chez les anciens & les modernes, ont aimé les mêmes folies où le penchant nous entraîne.

Digitized by Google

Le libertinage & les débauches du ſtile de Pétrone n'ont rien alors qui rebute. C'eſt avec la derniere impudence que l'on en répreſente encore les déréglemens ; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de toutes les hardieſſes que l'on a dans ſes Fragmens, on regrete la perte de ce qui y manque, de même que ſi l'on avoit perdu ce qui peut conſerver l'honêteté parmy les hommes.

Je m'aviſe peut-être trop tard de faire ces reflexions : mais c'eſt ordinairement lorſque l'on eſt arrivé où l'on vouloit aller, & que l'on parle du chemin que l'on a fait, & de la route que l'on a tenuë, que l'on s'aperçoit de ſes égaremens.

C'en eſt un, & je ne ſçay s'il y en a quelque autre plus extrême, que de s'adreſſer à tous les hommes de ſon tems, & à tous ceux qui viendront dans la ſuite des ſiecles, ſans avoir rien que de mal-honête à leur dire.

C'eſt ne ſçavoir pas qu'il y a un orgueil ſecret au fond de l'ame, qui nous oblige de nous offenſer de ces maniéres

manières trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bienseance & de l'honneteté publique.

Que si l'orgueil se taisoit; & que l'on eut l'art de luy imposer silence, ce qui est bien difficile, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore abandonné tellement le genre humain, qu'elle ne luy ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toûjours pour sa défense; & la plusparт des emplois des hommes ne sont ocupez que pour elle.

Le plaisir même, je dis le plaisir permis & indifférent, dés honore quiconque le cherche avec affectation, ou qui le procure à autruy. Ainsi je ne sçache pas de satyre, renfermée en un seul mot, plus offençante que celle d'être nommé l'Intendant des plaisirs de Neron.

Si je me déclare si franchement contre moy-même par le désaveu des loüanges que j'ay données à Pétrone, il faut s'atendre que je

n'épargneray pas la plaiſanterie de Cicéron dans ſon Oraiſon pour Cælius.

Je demeure d'acord qu'il étoit nourri dans le monde & dans les affaires ; qu'il s'éleva par ſon mérite beaucoup au deſſus de ſa naiſſance ; qu'il fut egal en dignité à Pompée & à Céſar.

Mais certainement il s'oublia luy-même lorſque ſe laiſſant aller au penchant de la raillerie, il reprocha, en plein Senat, à Clodia qu'elle avoit fait coûcher avec elle ſon jeune frere, *propter nocturnos quoſdam metus*. On entendit fort bien l'équivoque ; & je ſuis étrangement ſurpris qu'un ſi grand homme reprochât avec un ſeul trait d'ironie, un ſi grand crime à Cælius, s'il le croyoit véritable ; ou qu'il ſe donnât la liberté de l'en acuſer, s'il ne le croyoit pas.

Il ſeroit à déſirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poëtes. *Virum bonum Oratorem eſſe oportet.*

On avoit extrémement oublié ce

précepte dans nôtre Langue. Nos anciens Poëtes François étoient presque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes est un de ceux qui y sont tombez avec le plus d'affectation & d'éfronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'esprit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette basse maniere avec assez d'exactitude, le Théatre même n'a plus souffert que ses Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainsi toute cette licence n'est plus suportée même dans les conversations les plus familiéres; & si nôtre siécle n'est pas plus chaste que les précedens, du moins il sçait sauver les aparences, & se parer des dehors de la vertu.

Nôtre délicatesse va plus loin, & on n'aimeroit pas aujourd'huy la description d'un objet rebutant. C'est tout ce que l'on peut permetre à une personne malade de conter son mal. On la soulage en l'écoutant avec un peu d'atention. Mais cette complaisance que l'on a pour son

infirmité, n'eſt pas une excuſe pour elle, principalement ſi elle fait un trop grand détail.

Mais, excepté cette ocaſion, il n'eſt pas poſſible de faire une deſcription ſuportable des choſes pour leſquelles on a naturellement de l'averſion. Cependant ç'a été un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une Vieille avec toutes les figures de ſa Rhétorique. Saint-Amant a fait une chambre de debauchez avec toute la naïveté de ſon ſtile. C'eſt de la Rhétorique & de la naïveté perduës mal à propos.

Nous voicy encore à Cicéron. Ce Conſul devoit-il, parlant contre Piſon, en préſence du Sénat, ſe ſervir de termes qui répreſentent le plus fortement les plus ſales circonſtances de l'yvrognerie? Sa deſcription eſt chargée d'un détail qui ne peut être que fort rebutant & trés déſagreable.

Catulle pouvoit auſſi donner aux Annales de Voluſius un autre terme que celuy de *cacata carta*. Ce Poëte,

Digitized by Google

qui prétendoit à la fineſſe du ſtile, devoit s'abſtenir d'une épithéte ſi groſſiére & ſi libre.

Martial a cherché un détour pour loüer la neteté de ſa chienne. Mais en le cherchant, il eſt tombé dans une expreſſion fort mal propre. *Gutta pallia nec fefellit ulla.* Il étoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs étoient gâtez par leur mauvaiſe morale. Il y avoit en ces tems, quelques beaux qu'on nous les faſſe, de ſi grandes obſcuritez ſur ce que c'eſt que la vraye bienſeance, qu'ils n'ont pas eû un Auteur qui l'ait obſervée exactement.

Mais, en voulant éviter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de ſi belles peintures des paſſions & des vices, juſques dans la Chaire, que l'on ne s'aperçoit preſque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On ſçait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuſes, pour ne laiſſer voir

que ce qu'il y a de conforme à la foibleſſe & à la fragilité du cœur.»

On ſeroit trop effrayé d'en connoître l'impieté. Perſonne ne veut s'atirer la vengeance du Ciel. On ſeroit humilié d'en pénetrer l'extravagance. On ne veut point être ridcule. Mais d'être foible, d'être fragile, ce n'eſt qu'être né homme ; & perſonne ne penſe à avoir honte de ſa naiſſance, ni de ſa deſtinée.

J'aimerois donc mieux encore un portrait qui repreſenteroit fidelement les choſes, que ces portraits flateurs qui fortifient les hommes dans leurs fauſſes opinions, ou dans leurs déſordres ordinaires.

N'allez pas néamoins ſur les traces de Juvenal, préſenter les traits les plus groſſiers des plus grands déréglemens. En vain un Auteur ſi libre & ſi impudent, me veut faire haïr les excés de Meſſaline. Je le haïs encore plus qu'elle ; & les debauches de ſon eſprit, marquées dans la hardieſſe de ſon ſtile, me ſcandaliſent plus que celles de

femmes les plus emportées par la fureur de leurs passions.

J'aime mieux son Traducteur que luy. Il a eu grand soin de conserver l'honêteté de son stile en une si mauvaise compagnie. Il n'a ôté aux Satyres de son Auteur, que ce qui pouvoit empêcher de les lire seurement. La belle indignation contre les vices de Rome, le feu du Poëte, sa vivacité, jusques au ton de déclamateur, qui étoit le vray caractere de Juvenal, il l'a laissé tout entier.

Je l'aime même, & je suis content du choix qu'il a fait en dédiant son ouvrage : & je serois encore plus content de luy, si dans son Epître dédicatoire, qui me paroît d'ailleurs fort belle, il avoit ajoûté les loüanges des vertus de Mr. Despreaux à celles de son esprit. Car c'est une merveille, qu'ayant écrit fort jeune, & ayant écrit des Satyres, où il y a avant luy des exemples, de toute sorte de libertinage, il ne soit tombé dans aucun déreglement.

Sa Muse toûjours chaste, toûjours honête a sçû poursuivre le vice,

& le condamner comme la vertu le condamne elle-même, par ſa lumiére, par ſon éclat : car ce ſeroit outrer les choſes, & les pouſſer juſqu'à la derniere rigueur, que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ſes ouvrages. Ce qu'il en dit, eſt ſi bref, qu'il mérite d'être excuſé, ſi c'eſt une faute : & ſi ce n'en eſt pas, il faut avoüer qu'il a apris que l'on peut quelquefois parler d'une telle perſonne, mais avec tous les tempéramens dont il ſe ſert à propos, en un ou deux mots, & encore fort honêtement.

Ce n'eſt pas ainſi que Lucréce en a uſé ſur la fin d'un de ſes Livres. Il falloit avoir les veines allumées du flambeau de l'Amour, un buchér tout entier embrazé dans le fond de l'ame, ou, ſans me ſervir de ces grandes expreſſions, il falloit étre fou, comme en effet il l'étoit, pour nous peindre fort au long, & avec des circonſtances extravagantes & ſales, les ſonges & les illuſions d'un jeune homme.

Plus j'y fais d'atention, & moins je trouve les cauſes pour leſquelles on s'entête d'un Auteur ſi emporté. Quand il veut faire le ſerieux & le diſcoureur, d'abord c'eſt un homme perdu, qui ne ſçait ce qu'il dit. Témoin ce vers que j'ay oüi citer ſouvent ſi mal à propos:

Primus in orbe Deos fecit timor.

La crainte a fait acroire aux hommes qu'il y avoit des Dieux. Car ſi on luy demandoit, qui eſt-ce qui a fait naître cette crainte? Ne ſeroit-il pas obligé de répondre que c'eſt l'idée naturelle que les hommes ont de la divinité? Car la crainte & les autres paſſions ne ſont en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la penſée.

Que ſi je trouve en moy l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'eſt donc cette crainte qui eſt l'effet & non pas la cauſe de la penſée que j'en ay. Ne faut-il pas

avoir bien peu de penetration, & d'étenduë d'eſprit, pour n'aller pas juſques-là ?

S'il veut deſcendre de cet état, qui ne luy convient pas, pourquoy faut-il qu'il aille perdre d'aſſez belles expreſſions, pour repreſenter des choſes impertinentes, pour s'y arréter long-tems, & pour ne laiſſer point ſans l'épuiſer un auſſi ridicule ſujet que celuy des ſonges d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour, qui mérite un peu d'atention ?

Si c'eſt là de la beauté, de la délicateſſe, de l'érudition, j'aplaudis à la groſſiereté de nos jours, qui ne ſuporteroit pas certainement une licence ſi déreglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuſer Auſone, cet illuſtre Conſul Gaulois: mais la ſuite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de luy, & à en parler mal. Qu'y avoit-il de plus beau que ſon action des graces à l'Empereur ſur le ſujet de ſon Conſulat ? Pline ſecond luy

auroit envié cet ouvrage. Qu'y avoit-il de plus ingenieux que le ſuplice de Cupidon aux champs Elyſieus, & que ces peines & ces reproches que luy firent ſouffrir les Heroïnes, qui avoient toutes quelque ſujet de ſe plaindre de luy ?

Il a fallu pour le malheur de ſa réputation qu'il ſe ſoit amuſé à l'occupation du monde la plus indigne d'un honête homme. Jugez quelle perte de tems il a faite en s'amuſant à raſſembler tantôt un commencement de vers de Virgile, tantôt une fin ; à lier toutes ces parties ſi différentes les unes des autres, pour en compoſer un ouvrage tiſſu de textes.

Que diray je de ces expreſſions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus déreglée peut ſe repreſenter de plus malhonête ?

A dire vray, voilà une peinture étrange de l'homme. Celuy qui eſt Auteur d'un ouvrage ſerieux, qu'il adreſſe à un grand Empereur, qui a

de l'eſprit & de l'érudition, comme on la voit aſſez en beaucoup d'autres endroits de ſes Livres, eſt le même néamoins qui proſtituë ſes Muſes, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poëſie fort honête en elle-même.

Ce n'eſt point être trop farouche, que de condamner toutes ces inſolences. Ce le ſeroit être au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile luy-même ſur l'entreveüe d'Ænée & de Didon dans cette caverne du 4e. de l'Æneïde.

Speluncam Dido, Dux & Trojanus eamdem deveniunt.

Ce ſeroit ne l'être pas moins que de condamner Homére ſur ce qui ſe paſſa entre Junon & Jupiter ſur le mont Olympe.

Ces deux grands & illuſtres Auteurs ont évité mille ocaſions où tout autre ſe ſeroit perdu. Si Pâris & Héléne ſe parlent dans l'Iliade, ce n'eſt que pour ſe faire des reproches. Calypſô, Circé, les Syrénes de

l'Odyſſée, n'ont rien qui allarme la pudeur. Ulyſſe n'abuſe point des bontez de la Princeſſe Nauſicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble, que le genie eſt vaſte, que l'imagination eſt nette & bien arrangée, on ne deſcend point aux baſſeſſes que je condamne ici.

CHAPITRE III.

De la juſteſſe du raiſonement.

LEs qualitez par leſquelles on prétend ſe faire valoir, ſont ordinairement celles que l'on n'a pas. Loüer une perfection qui vaut ſon prix par elle même, n'eſt point un titre ſur lequel on ait droit d'en avoir la proprieté. L'orgueil ſe forme à lui-même ce titre ſpecieux. Mais il y aura toûjours beaucoup de difference entre eſtimer ce qui mérite de l'eſtre, & le poſſeder effectivement.

Les exemples n'autoriſent point un défaut, & je ne veux point y tomber, quoiqu'il ſoit aiſé de voir

que les Auteurs du monde les plus eſtimez, & qui ont les premiers fait éclater ſi haut la gloire du bon ſens, n'ont pas laiſſé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu ocaſion de faire valoir les opinions dont ils s'étoient déclarez protecteurs.

L'entêtement, qui eſt une diſpoſition d'eſprit la plus contraire à la raiſon, étoit néamoins leur bon ſens; & il n'y avoit pas de terme plus équivoque & plus embarraſſant que celuy-là dans leurs diſcours.

Le Carteſien regarde comme l'effet d'une lumiere nouvellement deſcenduë dans les eſprits, tout ce qu'il médite ſur le different arangement des parties; & il ſe repreſente le ſyſtême ancien comme un amas confus de tenebres.

Cependant, au même-tems qu'il s'aplaudit de la découverte de la matiere ſubtile, & des effets qu'il lui atribuë, le Philoſophe ancien le regarde en pitié, & dit en luy-même que tout ce qu'il avance n'a rien

de plus évident que les qualitez ocultes d'Ariſtote.

Ce qui m'a fait penſer plus d'une fois, que l'on ne peut ſe flater d'étre parvenu à une aſſez grande juſteſſe de raiſonement, juſqu'à ce que l'on ſe voye délivré du joug des opinions d'autrui, & de la dépendance ſervile d'un ſtyle ataché au caractere & au parti de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la Langue Françoiſe une eſpece d'inondation generale de certaines maniéres de parler. On n'oſoit plus ſe ſervir de la premiere perſonne; & un Medecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre reponſe, ſinon que l'on avoit paſſé mal la nuit, que l'on avoit ſenti de grandes douleurs, que l'on étoit dans une extréme foibleſſe. Et comme l'interêt du Medecin l'obligeoit à avoir de la complaiſance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre, *On vous ordonne, on vous conſeille, on vous prie, &c.* En un mot, tout ſe traitoit par cette

maniére, non ſeulement dans les entretiens, mais encore dans les Livres.

C'étoit de la modeſtie & de l'humilité toute pure que de parler ainſi. Pour moi, je dis, que c'étoit de l'hypocriſie & de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus baſſe & de la plus ſervile imitation dans les ſubalternes.

Il y a une difference conſiderable entre les ſentimens d'autrui & les miens; & je ſuis obligé d'exprimer cette difference. Si j'ai à parler d'une diſpoſition qui ſoit dans l'eſprit & dans le cœur de tous les hommes, alors je puis dire, en parlant par exemple de l'eſtime que tous les hommes font de la vertu; *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit été deſtiné par le Créateur, que toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la vertu, on ne peut s'empêcher de l'eſtimer & de l'aimer.* C'eſt à repreſenter ces diſpoſitions generales de l'ame que cette maniere eſt parfaitement bien employée. Mais lors qu'il s'agit

d'un ſentiment particulier, de mon opinion, de mon goût, je ſoûtiens que ç'a été une faute de bon ſens de s'expliquer indéfiniment, & de n'oſer dire quand on a receu un bienfait, *je vous remercie*; & au lieu de cela d'aller chercher, *on vous eſt extremement obligé.*

Cependant je hais beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau pour la liberté qu'il s'eſt donnée de ſe mêler mal-à-propos dans tous les ſujets qu'il a traitez. Un Livre eſt une converſation generale que l'on ſe propoſe d'avoir avec un grand nombre de Lecteurs.

Je ne puis ſouffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Hiſtorietes dont vous me cachez toutes les circonſtances, & dont vous me déclarez même dans la Preface que vous ſupoſez les noms.

D'ailleurs vous en contez de toutes ſortes, de ſerieuſes, de plaiſantes, de conſcience, de galanterie: vous connoiſſez la Cour, la Ville, la campagne, ſur toutes les Commu-

Digitized by Google

nautez & les Predicateurs. Enfin vous avez ſuprimé vôtre nom : mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu vôtre profeſſion.

Cette liberté que je reprens en ce Livre, eſt ſans comparaiſon plus excuſable dans les Eſſais de Montagne. Il eſt vrai qu'il dit un peu trop naïvement ſes penſées & ſes inclinations, & que lorſqu'il a fait quelques digreſſions il en revient toûjours à lui même, qui eſt le ſujet de ſon ouvrage. Mais en ramenant ſon Lecteur chez lui, il a toûjours dequoi luy plaire & le réjoüir. Ce n'eſt point un hôte importun. Quand la converſation lui manque, il a des amis qui la ſoûtienent juſqu'à ce qu'il ait un peu reſpiré. On y entend avec plaiſir les Anciens & même quelques modernes ; & il ſe fait par ce melange une varieté qui plaît toûjours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres où il ne ſoit extremement maltraité. Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-mêmes, & on le

lira toûjours. Je ne veux pas entreprendre ici ſon Apologie. Qui eſt l'Auteur qui n'a point eu ſes défauts ? Celui de parler frachement de ſoy-même n'eſt peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la ſuite du diſcours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une diſcuſſion plus étenduë, j'aime mieux avancer préſentement, que la ſource & l'origine de la juſteſſe du raiſonement, ſoit pour les penſées, ſoit pour les expreſſions, conſiſte dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a aſſez d'idées naturelles de la vérité, aſſez de maniéres naturelles de l'exprimer, ſi on vouloit avoir plus d'atention ſur ſoi-même, que ſur autri. C'eſt juſtement les regards ſur autrui qui gâtent tout, juſques à la raiſon & au bon ſens.

Comme chacune a un certain ton de voix qui lui convient, & qu'il ſeroit ridicule à un autre de ſuivre ſervilement : de même chacun a une certaine maniere d'entendre & de parler.

Quiconque ne parlera que selon ce qu'il pense, ne dira pas toûjours des choses merveilleuses, mais il n'en dira point qui lui atire une censure raisonnable.

Personne n'est obligé de penser au de-la de ses lumiéres, & on ne sort jamais du bon sens que parce que l'on veut aller plus loin.

Je ne donne point ici des excuses à la paresse ou à la stupidité: car quand on sçait se servir de ce que l'on a receu de la nature, il ne laisse pas de croître avec le tems; & ce Docteur si vanté dans les Ecoles, dont il est devenu chef, paroissoit stupide les premiéres années de ses études.

Son bonheur fut de n'avoir qu'à suivre une route qui étoit déja tracée. Dans le tems grossier où il parut, il n'y avoit nulle connoissance des Langues ny des belles Letres. C'étoit assez d'aranger à des Clercs & à des Moines chaque preuve, de proposition en proposition. On ne pensoit alors qu'à remédier à l'ignorance la plus epaisse.

Digitized by Google

Pour exceller dans ce genre de ſcience un peu de maturité d'eſprit ſervoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le Docteur ſubtil, qui ſuivit de prés, penſa perdre tout par trop de fineſſe ; & je ne ſçai ce que cet eſprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'étoit trouvé borné par la méthode de ſon ſiecle, qui conſiſtoit à ne s'éloigner point des formules de Pierre Lombard Maitre de toutes les queſtions ſcholaſtiques, dont on a fait dans la ſuite ſi peu de cas.

Il eſt vrai qu'il y a des révolutions dans la République des Letres comme dans tous les Etats, & que les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée.

Il eſt du bon ſens de s'acommoder au tems où l'on ſe trouve. Tous les ſages l'ont fait. Je ne parle que de la maniére extérieure. On ſe prête par là à la ſocieté des hommes ; mais on n'y engage jamais juſques à la liberté de ſon raiſonnement.

Car, ſi l'on meſure le Leton de ſa voix à l'oreille de ſes Auditeurs,

Digitized by Google

& ſi ce ſeroit être ridicule que de crier en préſence d'un petit nombre de gens, auſſi haut que devant une nombreuſe aſſemblée d'Auditeurs ; de même, la meſure des choſes, ou des maniéres de les propoſer, doit étre priſe de la différente diſpoſition des tems où l'on parle.

Je ne ſçaurois rendre l'homme toûjours conſtant. Il y a trop de choſes qui contribuent à ſon inconſtance. Le méme mouvement qui fait ſuccéder les ſiécles en la place les uns des autres, leur aporte de nouvelles maniéres.

Il faut céder à cette impreſſion toute puiſſante, ſi ce n'eſt que l'on ſoit né dans un rang aſſez conſidérable, ou que l'on ſe trouve dans une place aſſez illuſtre, ou que l'on ſente en ſoy-même aſſez de force de genie pour faire changer quelquefois le goût de ſon ſiécle.

Cette profonde ſageſſe de LOÜIS le Grand, cette hauteur d'ame, cet air de majeſté qui eſt en toute ſa perſonne, a fait diſparoître de ſa Cour toute la vaine raillerie. La

vigilance & l'action de ſes Miniſtres, a apliqué aux travaux ſérieux & utiles au public l'eſprit des hommes. La ſolide éloquence de Monſieur de Meaux a banni de la Chaïre tous les faux raiſonemens. Le brillant de ceux qui l'ont précedé eſt devenu mépriſable, & tel l'auroit perdu, s'il avoit un peu différé à venir.

Mais il faut étre veritablement grand pour changer ainſi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'eſt une eſpéce de conquête qui vaut ſon prix; & la ſeule pensée de ne ſuivre que ſoy-même, & d'obliger les autres à nous ſuivre, eſt déja heroïque.

Celle de ne ſoumetre ſon raiſonement à perſonne, en aproche de bien prés. Il faut de la hardieſſe pour aller ſeul, principalement aujourd'hui que l'on ne parle dans les Livres de morale que des défauts du genre humain & de ſes égaremens. Il ſemble que la voye de la vérité eſt fermée, & que l'on ne trouve de

Mr. l'Abé de Villers.

tous côtez que des erreurs inévitables.

Mais que peuvent les erreurs contre un esprit un peu ferme, lequel désocupé de tous les embarras des cabales qui partagent le monde, ne consulte, pour juger d'une chose, que ce qu'elle est en elle-même.

Quel plaisir ne goute-t-il pas de découvrir la vérité, qui est enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque chose ?

Ce qui fait que tant de discours, ou prononcez ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le secret de la persuasion consiste à les apliquer à ces premieres véritez. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre lui-méme. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que vous avez mis la lumiére d'autrui dans vos interêts, & que vous avez découvert à l'homme que c'est

c'eſt lui-même qui penſe & qui juge de cette maniere, atendez tout de ſa confiance & de l'exécution de ſes deſſeins.

Mais évitez avec un grand ſoin la faute d'un Auteur de la premiere réputation, qui veut que tous les hommes conçoivent les choſes tout de même qu'il les a conceües lui-même. Je ne ſçai ſi dans quelques autres ocaſions je n'en parlerai point; & je me ſuis déja étonné qu'une ſocieté puiſſante qu'il n'a pas épargnée, ait eu toûjours de fort grands égards pour lui.

Ce que j'ajoûterai, eſt, que je ne puis le croire, lorſqu'il dit, que les hommes n'errent jamais en tirant d'un principe ou d'une définition, les conſequences qui y ſont renfermées. Car c'eſt là, ſi l'on veut y faire atention, que la fauſſeté d'eſprit paroît davantage.

Ainſi au lieu d'être de ſon ſentiment, & d'enſeigner que l'on erre aux principes, & non aux conſequences, je ſoûtiens que c'eſt aux conſequences que l'on ſe trompe, principale-

ment lorſqu'elles ne ſont pas immédiates, & non aux principes.

Mais il étoit de l'interêt de ſon ouvrage de décrediter les régles de la Logique d'Ariſtote. Pour moi qui n'ai nul interêt de les loüer, je ne laiſſe pas de voir fort diſtinctement qu'elles peuvent ſervir beaucoup pour faire ſentir aux eſprits faux qu'ils ne raiſonnent pas conſequemment. Mais qui eſt-ce qui ne le voit auſſi bien que moi ? N'eſt-ce pas la même choſe que penſoit autrefois Horace, en nous donant pour le premier & le plus important precepte de l'Art Poëtique, d'où l'on peut tirer des regles pour tous les ouvrages d'eſprit, qu'il falloit avec un grand ſoin conſerver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire ? *Sit ſimplex quodvis duntaxat & unum.* Cette unité ſi chérie des Anciens eſt-elle autre choſe que la juſteſſe du raiſonnement ?

Que ſi vous voulez en être plus perſuadé, conſiderez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la tête de cette admirable Epître. Y

trouve t-il un plus grand défaut que celui de la disproportion qui est entre les differentes parties qui la composent ?

En effet, si Décartes à merité des loüanges en ce siécle, peut on loüer son systême par un plus bel endroit que par la suite & l'arrangement de de ses parties?

J'ay un Livre de Méditations Chrétiennes sur les vérités de la Foi. L'Auteur étoit un saint homme, je le veux croire sur sa réputation. Mais comme il l'avoit écrit en Latin, parce qu'il parloit trop mal François, un de ses confréres eut ordre de le traduire, & il y réussit assez bien.

Comme il se fait entre un Traducteur & son Auteur une espéce de familiarité fort particuliére, on est plus en état d'en sentir les imperfections. Celui-là s'apercevt bien-tôt qu'il n'y avoit pas un seul raisonnement ataché directement à son principe. Toutes conclusions indirectes, obliques, qui ne tiroient point leur vérité du principe dont on les fai-

ſoit venir. Rectifier ce défaut n'eſt plus traduire, c'eſt faire un nouvel ouvrage.

On n'entend dans la Chaire autre choſe que l'Apologie du deſſein du Sermon, & de la diviſion ou de la méthode que l'on prétend y ſuivre. Mais cette Apologie paſſée, le Prédicateur eſt le premier à l'oublier: il s'écarte, il fait des digreſſions, & il arrive à la vie éternelle, ſans qu'il ait encore commencé de ſuivre l'arrangement qu'il avoit promis.

C'eſt le défaut de ceux qui ſe ſont entêtez de ne parler que poliment, & d'avoir la derniere négligence pour la juſteſſe du raiſonement.

Il n'y eut peut être jamais, ſans en excepter le tems d'Auguſte, une plus floriſſante élégance de Latinité, que vers le ſiécle dernier. Mais il auroit été à ſouhaiter que les Auteurs, qui n'étoient en cela que des Grammairiens, ou tout au plus d'agreables Déclamateurs, ne ſe fuſſent pas mélez de dogmatiſer ſur la Religion.

Apliquez à l'étude des Langues

ſçavans, ils ne pûrent raiſonner avec aſſez de juſteſſe ſur des matiéres élevées, dont ils n'avoient qu'une connoiſſance fort ſuperficielle. Il falloit, s'ils avoient été plus ſages, borner leur juriſdiction aux Auteurs profanes. Le Févre de Saumur l'a fait de nos jours avec ſuccez, & l'Auteur des R. ſur H. ira juſqu'au douziéme Volume impunément. Les Antiquitez de Roſin y ſeront leuës avec moins d'ennui, parce que la lecture du Poëte viendra au ſecours du Lecteur. C'eſt un païs libre que celui de ces Antiquitez Romaines ou Grecques. Il eſt permis de perdre du tems à les écrire, ou à les lire, ſans être obligé d'en rendre compte qu'à ſoi-même.

Mais de ſe mêler des ſaints Livres, & n'avoir que de l'érudition puiſée dans les profanes, c'eſt ſortir de ſon caractere. Le bon ſens veut que l'on ſe meſure avec ſon ſujet & avec ſon Lecteur. Pour peu qu'il y ait de diſproportion, n'atendez plus de juſteſſe.

AU COMTE DE SAINT ALBANS.

VOus me demandez que je vous diſe en peu de mots tout ce qui eſt néceſſaire à un jeune homme de grande eſperance, pour entrer avec avantage dans le monde, & s'y ſoûtenir avec honneur; & vous voudriez bien, Milord, que de toutes les choſes que j'ai pû aprendre ſur cela par la fréquentation des honnêtes gens, par mes lectures & par mes réflexions, je compoſaſſe une eſpece d'art dans lequel on pût trouver comme en racourci toutes les régles, tous les préceptes & toutes les maximes qui peuvent ſeconder l'induſtrie naturelle qu'un homme, déja de bon eſprit par lui-même, peut avoir, pour ſe rendre recommandable dans la ſociété civile, & faire valoir, autant qu'il eſt

poſſible, les talens qu'il a pour le monde.

A vous dire vrai, Milord, je n'ai rien trouvé de difficile, juſqu'à preſent, en tout ce que vous m'avez demandé, par l'inclination que j'ai à faire avec plaiſir tout ce que vous ſouhaitez de moi : mais ce que vous me propoſez ici me paroît d'une difficulté ſi grande, que je ſuis perſuadé que vous ne m'en auriez jamais fait la propoſition, ſi vous l'aviez regardé par les mêmes endroits par leſquels je l'enviſage.

En effet, jamais matiere ne fut ſi vaſte, & vous me la demandez en racourci : jamais préceptes ne furent plus détachez, & vous m'en demandez un art : jamais maximes ne furent moins ſeures, & vous en voulez des régles. La choſe ne me paroît pas même poſſible. Je ferai néamoins tous mes efforts pour vous contenter. J'emprunterai des vivans & des morts ; je tirerai des autres & de moi-même : mais n'attendez ni abregé ni méthode. Je vous dirai, ſans artifice, ce que l'envie de

vous satisfaire, plûtôt que l'étude & l'expérience, me suggérera sur cela.

Le premier pas qu'un homme fait dans le monde décide presque toûjours de tous les autres, c'est un fondement de sa réputation, un présage de fortune; & par les premieres démarches qu'il fait, ceux qui ont de l'experience voyant jusqu'où il ira. Il est donc trés-important de faire ce premier pas avec beaucoup de mesure, & de signaler cette entrée par quelque chose de glorieux & de grand.

Il y a beaucoup d'adresse à se saisir de l'estime publique, & à faire éclater si à propos ses talens, que jamais le monde ne s'en dégoûte & ne s'en rassasie.

Le moyen de conserver sa réputation, c'est de produire toûjours des choses de plus en plus excellentes, & de fournir une nourriture suffisante à l'admiration générale qui semble croître avec nôtre mérite. Les grandes actions que nous avons faites en ont promis encore de plus

grandes ; & le bon doit être ſuivi du meilleur.

Un grand homme ne doit donc pas laiſſer ſonder le fond de ſa capacité, s'il veut être toûjours admiré du vulgaire. Il faut au contraire, qu'il ſe conduiſe de telle ſorte qu'il ne montre jamais tout ce qu'il ſçait, & que perſonne ne puiſſe ſe vanter de pouvoir aſſigner les bornes de ſa doctrine. Car, quelque ſçavant que ſoit un homme, l'opinion que l'on a de ſon mérite lorſqu'on ne le connoît qu'à demi, va toûjours plus loin que l'idée qu'on s'en forme, quand on le connoît tout entier.

Qu'on ſe garde donc bien de montrer, tout d'un coup, toutes ſes forces, & de ſe ſervir de toute ſon adreſſe. Il faut toûjours ſe ménager des reſſourſes pour ſe dégager des embarras où l'on peut tomber ; & avoir un corps de reſerve duquel on puiſſe tirer des ſecours capables de réparer les plus grandes pertes, & de ſe relever des plus grandes chûtes.

D'ailleurs, comme le ſuccés des

plus judicieuſes entrepriſes dépend du concours d'une infinité de conjonctures dont il y en a beaucoup que le ſeul hazard peut raſſembler. un excellent homme ne doit jamais commetre ſa réputation au riſque d'une converſation, d'une diſpute ou d'une entreveuë : car, ſi elle ne lui réuſſit pas, il ne s'en reléve jamais. Cependant il n'y a perſonne qui puiſſe s'aſſurer de ne pas manquer dans un eſſay & une tentative ; & rien n'eſt plus ordinaire que de voir échoüer de premiers projets. Il ne faut donc jamais expoſer ſa renommée au hazard d'une ſeule action, quelque avantage qu'on pût retirer de ſon ſuccés.

Au contraire le grand art conſiſte à ne pas étaler tout ſon ſçavoir en une ſeule fois, mais à le développer, pour ainſi dire, par piéces, pour repaître & exciter toûjours la curioſité. Il faut que le magaſin réponde à la montre ; que la piéce ne démente pas l'échantillon ; & qu'on tiene toûjours exactement tout ce qu'on promet.

Digitized by Google

C'eſt préciſément dans ces vües que les grands maîtres ne découvrent jamais le fin de leur art dans les leçons qu'ils en font à leurs diſciples. Par là ils demeurent toûjours les maîtres ; la ſource de leurs enſeignemens ne tarit point ; & ne ſe communiquant que par proportion & avec meſure, ils n'épuiſent jamais ce fond de lumiéres d'où ils tirent ſans ceſſe, dequoi remplir l'attente des autres, & entretenir leur propre réputation.

Il y a encore une choſe que je conſeillerois à un habile homme : c'eſt de ſe rendre le plus rare qu'il pourra. Car, comme la préſence diminuë l'eſtime, l'abſence & l'éloignement l'augmentent. La renommée groſſit toûjours les objets, & l'imagination va bien au de-là de la vüe.

Il ne ſe faut donc jamais prodiguer. Il faut ſe faire atendre, pour être bien venu. Le deſir qu'on a de nous eſt ordinairement la meſure de l'eſtime qu'on en fait. Le bonheur en eſt bien mieux goûté, quand il a

été long-tems atendu ; & le plaiſir qui coûte eſt bien plus ardemment deſiré, que celui qui eſt facile. Ainſi les gens les plus délicats trouvent, dans la faim, un aſſaiſonnement que tous les ragouts ne ſçauroient donner aux viandes ; & c'eſt un rafinement de ſenſualité, que de ne ſatisfaire qu'à demi ſes ſens & ſes apetits.

D'ailleurs on ne ſçauroit ſe familiariſer avec le vulgaire, qu'on ne perde cet air de dignité que la retraite & le ſérieux donnent à ceux qui ſe montrent rarement : car la préſence met au jour les défauts que l'éloignement couvroit. Les matiéres les plus précieuſes perdent leur prix ſi-tôt qu'elles deviennent communes. Ces grands empreſſemens qu'on avoit pour les choſes rares, ſe convertiſſent en mépris ſi-tôt qu'on les trouve par tout ; & l'eſprit eſt bien plus délicat & bien plus difficile à contenter que les ſens, qui ſe dégoûtent des viandes les plus délicieuſes & les plus exquiſes, quand on en fait une nourriture journaliére.

Auſſi voyons-nous que plus un grand homme eſt éloigné plus on le déſire ; plus il ſe cache, plus on le cherche. Ce n'eſt pas qu'il doive ſe rendre inacceſſible, il n'apartient qu'aux génies médiocres de ſe rendre d'un abord difficile, prévoyant bien que leur mérite ne ſeroit pas à l'épreuve d'un examen fait de trop prés. Il y a en cela un milieu qui conſiſte entre une fierté par laquelle on rébute les autres, & une familiarité par laquelle on s'avilit ſoy-même.

Il y a bien d'autres choſes à dire ſur cette matiére, & plus je tâche d'en meſurer l'étenduë, moins j'en découvre les bornes. Allons donc en cecy pied à pied. Débroüillons, s'il ſe peut, cette confuſion d'idées qui ſe preſentent en foule à l'eſprit, & ſuivons quelque eſpece d'ordre qui nous empéche de nous égarer.

La premiére choſe, à mon ſens, que doit faire un jeune homme qui veut s'établir avec ſuccés dans le monde, c'eſt de connoître ſon étoille: car il n'y a perſonne qui n'ait la

ſienne ; & c'eſt faute de l'avoir connuë qu'une infinité de perſonnes n'ont pas fait la fortune qu'ils auroient pû faire dans le monde.

Combien voit-on de gens dans la faveur qui ne ſçavent pas même comment ils ont pû être connus des Grands, ſinon par l'effet de leur deſtinée ? Cependant dés qu'on a une fois franchi l'entrée, & qu'on eſt arrivé à ces poſtes ſi enviez, il ne faut qu'une habileté mediocre pour s'y maintenir. C'eſt pourquoy il faut étudier avec beaucoup de ſoin ſon deſtin.

Celui qui échoüe à la Cour, réuſſiroit peut-être à la Ville, & tel qui ſe voit la fable de la Ville, auroit pû être admiré dans les Provinces. En un mot, nul n'eſt Prophête en ſon païs.

Il faut donc ſçavoir ſe tranſplanter. Beaucoup de grands hommes n'auroient jamais été connus s'ils étoient toûjours demeurez dans le lieu de leur naiſſance. Il faut à certaines gens un point de vûë pour paroître dans leur véritable jour.

On voit tous les jours des hom-

mes qui auroient été le ſcandale d'un Ordre, s'ils y étoient reſtez, dévenir l'honneur de celuy dans lequel ils ont paſſé.

On réuſſit ſouvent mieux dans un état que dans un autre, quoiqu'on n'ait pas plus de capacité pour celui qu'on prend, que pour celui qu'on quite.

Ce n'eſt qu'à leur étoille qu'on peut atribuer l'élevation ou la chûte de quantité de grands perſonnages. C'eſt pourquoy chacun doit rechercher quel eſt ſon ſort, s'y acommoder & le ſuivre: car de vouloir faire fortune par une autre route, c'eſt vouloir aller contre vent & marée.

La ſeconde choſe qu'il faut qu'un jeune homme faſſe, c'eſt de connoître ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez. Car tout eſt mêlé de bien & de mal dans le monde. Il n'y a perſonne qui n'ait quelque choſe de bon qui peut dévenir excellent s'il eſt cultivé.

Tel ſeroit dévenu un grand homme, s'il avoit connu ſon fort, & qu'il

eût perfectionné le principal de ſes talens. Mais la pluſpart forcent leur génie, & perdent le prix de la courſe, parce qu'ils ſe pouſſent beaucoup au delà du terme qui devoit borner leur carriére.

Il faut de même connoître ſon défaut dominant : car tout le monde en a un qui contrebalance, en quelque ſorte, ſa bonne qualité dominante. Et ſi l'on prend à tâche de le détruire, on en viendra infailliblement à bout. Mais il faut s'y prendre de bonne heure, & y travailler avec beaucoup de courage & de perſéverance : car ce n'eſt pas un petit ouvrage que de déraciner un vice qui eſt né & qui a cru avec nous.

Lorſqu'un jeune homme en eſt venu là, il ne faut pas croire qu'il doive auſſi-tôt ſe jeter dans le monde, & s'embarquer dans les emplois. Il faut y refléchir long-tems auparavant : il faut ſentir ſes forces, ſe ménager des Patrons, meſurer l'élévation des poſtes où l'on prétend : il faut pour ainſi dire, tâter le pouls

aux affairés, & être capable d'atendre long-tems, s'il eſt néceſſaire. Car il n'apartient qu'aux grands hommes de ne rien précipiter, & de ne s'impatienter de rien. Celui qui ne s'empreſſe & ne ſe paſſionne jamais, montre qu'il eſt maître de luy-même. Et quand une fois on eſt maître de ſoy, on l'eſt bien-tôt des autres.

Il faut un certain terme pour porter les grands deſſeins à leur maturité. Ceux qui ſçavent l'atendre, ſont ordinairement payez avec uſure, de leur patience : car en beaucoup de choſes, le retardement fait plus que la force ; & le flegme de nos voiſins l'a ſouvent emporté ſur nôtre feu. La précipitation gâte les entrepriſes les mieux concertées. Au lieu que la patience meurit les deſſeins les plus difficiles, & en rend l'exécution aiſée.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit beau à un jeune homme de tenter la fortune par quelque choſe de hardi & de courageux. Au contraire, ce n'eſt que par là qu'on a coûtume de

réussir ; & le caractére d'entreprenant est presque une caution seure du succés de quelque entreprise que ce soit. Rien ne ressemble tant à la bêtise que la timidité. Au lieu qu'un peu de hardiesse suplée souvent au défaut de l'habileté.

Il ne faut donc pas s'épouventer si fort du mérite des autres, que l'idée qu'on en ait nous fasse trembler devant eux : car, quelque prévenu qu'on soit en faveur d'un homme de grande réputation, on ne l'a pas pratiqué long-tems, qu'on trouve qu'il y abeaucoup à rabatre des exagerations de la renommée, & que chacun a son foible qui le raproche du vulgaire autant qu'il en est éloigné par son mérite.

Un homme qui est dans l'élevation nous ébloüit, si nous le regardons de loin : mais aprochons nous de lui, & ses défauts personnels tempéreront bien-tôt l'éclat étranger qu'il emprunte de son rang & de sa dignité.

Qu'on soit donc en garde contre l'empire que prend sur nôtre raison

une imagination trop favorablement prévenuë. Il ne convient pas plus à un habile homme d'être timide, qu'à un ignorant d'être hardi.

Il faut ſçavoir entreprendre à propos : mais ce n'eſt pas le tout que de commencer, il faut ſçavoir conduire une entrepriſe. Il y a bien des gens qui ne ſont propres qu'à entamer une affaire, & à qui il eſt abſolument impoſſible de la finir. C'eſt par ce défaut qu'on a ſouvent gagné de grandes batailles ſans aucun fruit ; parce qu'on s'eſt arrêté à joüir du fruit de la victoire, quand il faloit en pourſuivre les avantages. Car c'eſt par le même principe qu'un homme d'Eſtat fait, dans les affaires publiques, les mêmes fautes où tombe un particulier dans celles de ſa maiſon.

Que ſi un homme, aprés avoir bien pris ſes meſures de tous côtez, vient à réuſſir en quelque choſe, qu'il ſe donne bien de garde de ſe laiſſer aller aux illuſions flateuſes que l'amour propre inſpire à ceux qui ont trop de complaiſance pour

quelque heureux ſuccés. Car il faut autant de modération pour ne ſe pas corompre dans la bonne fortune, que de patience pour ne ſe laiſſer pas abatre par la mauvaiſe.

D'ailleurs il faut avoir la force de s'arréter au milieu des entrepriſes les plus favorables. Le torrent de la proſperité ne doit pas nous entraîner malgré nous. Il eſt ſouvent néceſſaire de ne pas pouſſer ſa victoire auſſi loin qu'on le pourroit. Une ſage retraite n'eſt pas moins glorieuſe qu'une courageuſe ataque. Ce n'eſt qu'en ſe retirant du monde à propos, qu'on peut metre à couvert la gloire qu'on y a acquiſe: & c'eſt le caractere d'un merite conſommé de pouvoir vivre dans la retraite avec dignité, aprés avoir paru dans le commerce avec éclat.

Voilà, Mylord, de quelle maniere il me ſemble qu'un jeune homme qui veut ſoûtenir un rôlle éclatant dans le monde, doit commencer, à pourſuivre & finir ſes entrepriſes. Je ſuis perſuadé qu'il y a bien d'autres choſes à dire ſur cela:

mais dans le peu que j'en viens d'écrire il y en a assez pour faire tout entrevoir à un homme qui a autant d'experience que vous, & dont les idées sont si fort élevées au dessus de celles du vulgaire.

REFLEXIONS

Sur ce que l'on doit faire pour vivre heureux.

I. C'EST un grand avantage pour le repos de la vie, que de l'enviſager par ce qu'elle a de plus agréable. Il faut qu'une affaire ſoit bien fâcheuſe, pour qu'on n'en puiſſe pas tirer quelque utilité. On ſe tourmente ſouvent, & on ſe donne beaucoup de peines pour une choſe qui dans la ſuite du tems ſe tourne d'elle-même agreablement pour nous.

II. La Satyre peut donner beaucoup de plaiſir, ſoit qu'on la faſſe ſoy-méme, ſoit qu'on l'entende des autres. Mais il ne faut pas que ce plaiſir inſpire une eſpece de chagrin que l'on remarque dans la conver-

lation de certaines gens qui se fâchent serieusement des sotises, ou des extravagances d'autrui, qui ne sont point contens de l'état où ils trouvent le monde ; & qui ne considerent les choses desagreables que pour en avoir du déplaisir. De quoy servoit-il à Héraclite de gemir & de soûpirer ? Reforma-t-il, par là, les mœurs de son siécle ? Le plus sage party est de penser à soy-même, & de laisser aux autres le soin de leurs personnes. N'a-t-on pas assez de ses propres affaires ?

III. Quand on est dans quelque rencontre affligeante, on devroit bien se souvenir que l'on a eu de favorables momens, & imputer à sa bonne fortune tous les biens que l'on en a receus. Enfin on est moins malheureux quand on peut charmer la tristesse présente, ou par le souvenir, ou par l'esperance d'un état plus heureux.

IV. La pluspart des gens regardent les honeurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adultéres regardent les femmes d'au-

truy, en mépriſant celles qu'ils poſſedent. Ne peut-on pas joüir de la vie avec plaiſir, ſans joüir de tous les biens qui peuvent s'y trouver? Pourquoy ſe faire une neceſſité de cent choſes, ſans leſquelles on peut être content, pourveu que l'on ſoit un peu raiſonable?

V. Quoique l'ambition s'y opoſe, on eſt plus tranquille quand on conſidere ceux qui ſont au deſſus de l'état où l'on eſt. Elle veut qu'on aſpire aux premiers rangs, & dédaigne cette ſorte de tranquillité: mais a t-elle quelque meilleure récompenſe à ſubſtituer en la place?

V I. La meſure du bonheur ſe doit prendre de celle des paſſions. Celuy qui aura le moins de déſirs, d'eſperances, & de ces autres ſortes d'agitations d'eſprit, ſera ſans doute le plus content.

VII. Il n'y a pas juſqu'au deſir de la vertu qui doit être borné, ſi l'on veut vivre en repos. Car enfin combien y a t-il d'entrepriſes qui ne ſont pas propres à toutes ſortes de gens? Il doit ſuffire de s'acquiter

de

de l'employ où l'on ſe trouve, & de borner là tout ſon devoir.

VIII. On eſt bien miſérable d'aller chercher le chagrin juſques dans l'avenir. C'eſt un abîme ſi profond que ſa ſeule veüe eſt capable d'épouventer. Joüir du bien préſent eſt un ſecret trés rare. Ce n'eſt pas que l'on ne doive être prêt aux différens événemens de la vie. Cette préparation peut nous metre à couvert des inſultes de la fortune. Nul mal ne peut arriver, quand on a un aſſez grand fond de patience & de raiſon pour le vaincre.

IX. C'eſt ſe méconnoître beaucoup que de s'étonner & de ſe troubler quand on a failli. Il faut avoir bien de la vanité pour ne pas connoître ſa foibleſſe. Mais ſi on la connoiſſoit, au moins en pourroit-on tirer cet avantage de démeurer dans un état tranquille, aprés quelque fragilité que ce ſoit.

X. Il n'y a rien qui effraye plus le monde que la mort, comme ſi elle n'étoit pas le paſſage à une meilleure vie. Vivez bien, & la penſée

de la mort ne vous donnera que de la joye.

XI. Que vôtre esprit prévenu par quelques maximes austéres, ne vous empêche pas de prendre les innocens plaisirs de la vie. Il y en a qui se font un mérite de se refuser les plus petites & les plus naturelles douceurs dont le Ciel a voulu faire le mélange avec les amertumes de la vie, pour les rendre suportables.

XII. Le solide contentement vient de la bonne conscience. Sans elle il n'y a point de plaisir qui ne dévienne insuportable. Car il n'y a personne avec qui il soit plus agréable d'être bien, & plus fâcheux d'être mal, qu'avec soy même. Or c'est par la pensée que l'on fait son dévoir, qui nous rend contens de nous-mêmes; & au contraire il n'y a rien qui donne plus de peine & d'inquietude à l'esprit que les scrupules, c'est-à-dire, les réflexions que l'on fait sur la mauvaise disposition de son cœur.

XIII. Heureux celuy qui sçait bien juger du vray bien & du vray

mal : car il y a cent faux ſcrupules qui donnent néanmoins de veritables alarmes. Mais pour y donner ordre, n'allez pas auſſi réjeter les lumieres naturelles que nous avons tous de ce qui eſt veritablement honnête. Ce repos de ceux qui ont perdu la conduite, eſt une funeſte léthargie qui conduit infalliblement à la mort.

DE LA LOGIQUE.

AU lieu du grand nombre de préceptes dont la Logique que l'on aprend au Collége eſt compoſée, & qui ſont la pluſpart, ou inutiles, ou trop embarraſſez, il me ſemble que ces quatre ſeulement ſuffiront à tous ceux qui veulent conduire ſûrement leur raiſon dans la récherche de la vérité.

I.

On ne doit jamais juger qu'une

chose est, ou n'est pas, sans en avoir une raison qui soit expliquée en termes si clairs, qu'elle convainque naturellement l'esprit.

II.

De peur de se laisser emporter à la précipitation d'esprit, ou aux préjugez, dont on est plein, on doit examiner tous les termes dans lesquels une raison est exposée, la divisant en autant de parties qu'il se peut. Car il n'est pas possible, ayant l'esprit aussi borné qu'est le nôtre, de bien juger d'une chose un peu étenduë que l'on ne considére tout l'un aprés l'autre.

III.

De plus, il faut établir un ordre dans toutes les pensées dont un sujet est rempli. Ce qui est plus simple, plus général, plus aisé a connoître doit préceder ce qui est plus composé; parce qu'il n'y a rien qui soit d'un plus grand secours que cet ordre pour connoître si l'on ne se trompe point en raisonnant, c'est-à-dire, en faisant suivre une chose d'une autre.

Digitized by Google

IV.

Enfin on doit bien prendre garde à faire des dénombremens ſi entiers, que l'on ſoit aſſuré de ne rien ometre. Si l'on oublie une ſeule choſe, il eſt impoſſible qu'il n'y ait du défaut dans ce que l'on avance.

Pour comprendre en moins de paroles ces quatre maximes, ſouvenez-vous :

1. De ne juger de rien qui ſoit obſcur, ou ſans évidence.

2. Diviſez la choſe dont vous devez juger.

3. Ayez ſoin de garder de l'ordre dans vos penſées.

4. Que le dénombrement que vous faites ſoit entier.

De la multitude des paroles, ou du nombre des Livres.

JE ne ſçaurois bien expliquer ma penſée ſur ce ſujet, ſans me ſervir de cette demande, s'il n'eſt pas

vray que ceux qui dévinent, ou qui conjecturent ſur quelques affaires cachées, parlent bien davantage, diſent bien plus de choſes que ceux qui en ſçavent le ſecret. Que ne dit on point des affaires de l'Etat dont il n'y a que le Prince qui ait le miſtére? Un mot qu'il en diroit expliqueroit mieux toutes les faces différantes des affaires, que tout ce que les Politiques ont coûtume d'en dire.

De là il me ſemble que l'on peut bien penſer que plus on voit de Livres ſur une matiére, plus peut-on juger que l'on n'y connoit rien. De chaque choſe il n'y a qu'une vérité à connoître: mais au défaut de cette connoiſſance il y a une infinité de conjectures.

DE LA PHILOSOPHIE Morale.

LA Philoſophie Morale doit tendre à nous conduire dans la récherche du bien, comme la Logique nous conduit dans la récherche du vrai.

Ainſi celle du Collége n'eſt point véritablement une Philoſophie Morale : car enfin il eſt vray qu'elle ne propoſe que quelques queſtions aſſez inutiles touchant l'idée que l'on doit avoir ſur l'ordre des choſes qui font nôtre bonheur, ſur le nombre des paſſions, & ſur d'autres points Métaphyſiques qui ne peuvent ſervir que de matiere à la diſpute.

La véritable Philoſophie Morale doit nous aprendre :

1. Ce que c'eſt véritablement que d'agir en gens raiſonnables, c'eſt-à-dire, avec liberté. Elle traite donc

d'abord des actions humaines, c'eſt-à-dire, raiſonnables ou libres.

2. Aprés avoir ſuposé qu'il n'y a que les actions libres qui ſoient bonnes ou mauvaiſes, elle récherche ce que c'eſt que cette bonté, ou cette malice de nos actions; ou ſi elles peuvent être indifférentes.

3. C'eſt pourquoy, comme la bonté de nos actions dépend de leur régle & de leur fin, elle recherche quelle eſt cette régle & cette fin.

4. Alors elle enſeigne que nous n'avons point d'autres régles que la Loy de Dieu. Elle la conſidére en deux maniéres; écrite dans les livres de Moïſe & dans l'Evangile, expliquée ſelon les Péres de l'Egliſe; & en ſecond lieu, dans la conſcience de chaque perſonne.

5. Pour ce qui eſt de la fin, elle montre qu'elle ne conſiſte point dans l'honnêteté que les Païens ont recherchée avec tant de paſſion, mais que Dieu ſeul le doit être de tout nôtre amour, dont elle découvre l'abſoluë néceſſité.

6. Enſuite conſidérant que les

passions en sont un obstacle certain, elle n'aprend pas tant à les connoître, qu'à les dompter.

7. Enfin parce que les Hommes sont obligez par les besoins de la vie de vivre en societé, elle parle des devoirs de justice dont nous sommes obligez les uns à l'égard des autres, en quelque état que l'on soit.

Il me semble que si l'on suivoit ce plan dans l'étude de la Morale, on y feroit bien plus de progrés, & l'on y trouveroit beaucoup plus d'agrement que dans le systéme sec de la Philosophie de l'Ecole.

MAXIMES de Morale.

LA raison qui nous oblige d'être souvent irrésolus dans nos jugemens, parceque la plusparт des objets ne se presentent pas à nôtre esprit avec assez d'évidence pour se bien faire connoître, nous oblige

à ne l'être point dans nos actions, puiſqu'ayant à vivre les uns avec les autres, il eſt neceſſaire de choiſir enfin quelque eſpece de conduite, dans laquelle on doit perſeverer conſtamment juſqu'à ce que l'on en ait trouvé une meilleure.

Car de même qu'un homme qui abat ſa maiſon pour en rébâtir une autre, fait choix, par proviſion, de quelque lieu pour y demeurer pendant qu'il bâtit; ainſi, lorſque l'on veut examiner avec quelque ſoin ſes penſées, & reformer ſon ame ſur les préjugez dans leſquels elle peut-être, il ſe faut faire par proviſion, une Morale qui nous ſerve de régle. Cette Morale ſe peut réduire à ces quatre maximes.

I.

Obéïr aux Loix & aux Coûtumes du Païs de ſa naiſſance; & ſuivre en toutes choſes les opinions les plus modérées, ſans déſaprouver ni condamner perſonne.

II.

Eſtre ſi ferme dans cette conduite que l'on a choiſie, que l'on n'ait

nul égard à tout ce qu'on pourra nous dire pour nous en détourner : semblables, en cela, à des voyageurs qui se trouvant en quelque forest ne doivent pas errer deçà ou delà, mais marcher toûjours le plus droit qu'ils peuvent vers le même côté, & ne le changer point pour de foibles raisons. Car enfin ils arriveront à quelque part ou vray-semblablement ils seront mieux qu'au milieu d'une forest.

III.

Se délivrer de toutes les inquiétudes qui ont coûtume d'agiter ces esprits foibles & chancelans qui se laissent tourner inconstamment par toutes sortes d'exemples : car ces agitations & ces inutiles & embarrassantes réflexions amusent l'esprit, & luy ôtent tout ce qu'il peut avoir de force.

IV.

De toutes les pratiques de la Morale il faut plûtôt choisir celles qui nous aprennent à nous vaincre nous-même, que celles qui ont

pour but de triompher de la fortune ; & changer nos désirs, sans prétendre rien changer à l'ordre du monde. Je croy que c'étoit le secret de ces Philosophes, qui, malgré les incommoditez de la vie, ont pû disputer de la félicité avec leur Dieux. Mais il est impossible de pratiquer ce secret, à moins qu'on ne soit fortement persuadé qu'il n'y a rien véritablement en nôtre pouvoir, que nos pensées & nos désirs.

Avec ce peu de Maximes on peut avoir une conduite réguliére, jusqu'à ce que l'on s'en forme une autre par une longue expérience, s'il est possible d'en trouver une meilleure, la vie étant courte, & les ocasions d'avancer fort rares.

AU DUC D'ORMOND.

TOus les hommes veulent être heureux : ce desir ne nous quite point pendant tout le cours de la vie. C'eſt une verité dont tout le monde demeure d'acord.

Mais pour ſe rendre heureux avec moins de peine, & pour l'être avec ſeureté, ſans craindre d'être troublé dans ſon bonheur, il faut faire enſorte, Milord, que les autres le ſoient avec nous. Car ſi l'on prétend ſonger ſeulement à ſoy, on trouve des opoſitions continuelles. Et quand nous ne voulons être heureux qu'à condition que les autres le ſoient en même tems, tous les obſtacles ſont levez, & tout le monde nous prête la main.

C'eſt ce ménagement de bonheur

pour nous & pour les autres, que l'on doit apeller l'honnêteté, qui n'eſt, à le bien prendre, que l'amour propre bien ménagé.

L'honnêteté donc doit être conſidérée comme le déſir d'être heureux, mais de maniére que les autres le ſoient auſſi. Qu'on regarde, qu'on examine toutes les actions honnêtes; on trouvera qu'elles ſont toutes de cette nature, & qu'elles roulent toutes ſur ce principe.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut degré, il faut avoir l'eſprit excellent, & le cœur bien fait, & qu'ils ſoient tous deux de concert enſemble.

Par la grandeur de l'eſprit on condamnoit ce qu'il y a de plus juſte de plus raiſonnable à dire & à faire; & par la bonté du cœur on ne manque jamais de vouloir faire & de vouloir dire ce qu'il y a de plus raiſonnable & de plus juſte.

Quand on n'a qu'une de ces deux parties, on ne ſçauroit pretendre à la parfaite honnêteté: car la grandeur de l'eſprit a beau connoître la

raiſon & la juſtice, ſi la droiture du cœur n'eſt de la partie, rien ne s'exécute, ny ne s'achéve; pareillement ſi la droiture du cœur eſt toute ſeule, & que le ſecours de l'eſprit lui manque pour la conduite, elle marchera toûjours à tâtons, ſans ſçavoir préciſément le parti qu'elle devra prendre.

Ces deux piéces ſont donc eſſentielles pour faire un honnête homme; & puiſque c'eſt une choſe ſi rare de les voir ſéparément, combien doit-il être encore plus rare de les voir toutes deux enſemble: Mais, Milord, lorſqu'elles ſe rencontrent dans la même perſonne, que ne font-elles point voir de grand, d'équitable, de charmant & de raiſonnable! Un homme de ce caractére remplit également bien tous ſes devoirs, quelqu'étendus & quelque différens qu'ils ſoient.

Il eſt bon ſujet, bon pére, bon ami, bon citoyen, bon maître. Il eſt indulgent, humain, ſecourable & ſenſible aux malheurs des autres.

Il eſt circonſpect; il eſt modeſte,

il ne fait point l'homme important, ny le précieux. Il remarque les défauts d'autrui, mais il n'en parle jamais, & ne fait pas même semblant de les voir.

Il n'eſt point intéreſſé ; mais comme il connoît les beſoins de la vie, ſa conduite eſt toûjours réglée, & jamais il ne vit dans le déſordre.

Il n'eſt touché que du vrai mérite. Ce que l'on apelle grandeur, autorité, fortune, richeſſe, tout cela ne l'enchante point, il en démêle parfaitement les plaiſirs & les peines ; & c'eſt ce qui l'empêche quelquefois de prendre le chemin qui méne à la fortune.

Quoiqu'il ſoit agréable & de bonne compagnie, il eſt aſſez retiré, & n'aime pas le grand jour. Auſſi voit-on rarement qu'il cherche à monter ſur le théatre du monde. Mais ſi la naiſſance ou la fortune veulent l'y placer, comme il a l'eſprit vaſte, qu'il eſt intelligent, pénétrant, habile, il joüe parfaitement bien ſon rôlle.

L'honnête homme fait grand cas

de l'esprit ; mais il fait encore plus de cas de la raison. Il aime la verité sur toutes choses. Il veut sçavoir tout ; & ne se pique point de rien sçavoir. Il prend garde à tout, il examine tout, connoît le prix, le fort & le foible de tout. Il n'estime les choses que selon leur véritable valeur. Les erreurs & les préventions les plus délicates ne lui imposent pas, & ne font acune impression sur son esprit.

L'honnête homme enfin ne dit & ne fait jamais rien qui ne soit agréable, juste, raisonnable, & qui ne tende à faire que tous les hommes soient heureux.

Il est donc évident, Milord, que pour rendre le monde heureux, il y faudroit rétablir l'honnêteté : mais pour en venir à bout il ne suffiroit pas de connoître ce monde en l'état où il est, il seroit nécessaire de sçavoir comment il devroit être, & comment il seroit effectivement si tous les hommes étoient raisonnables.

En l'état où le monde est, tout

eſt preſque en déſordre. L'honnêteté n'y tient aucun rang, & les honnêtes gens y ſont en quelque façon comme dans un païs étranger.

Le rétabliſſement de l'honnêteté parmi les hommes ſeroit facile aux Rois. Pour achever ce grand ouvrage, ils n'auroient qu'à rendre les honnêtes gens heureux, les méchans malheureux.

Si tous les hommes étoient raiſonnables, il n'y auroit parmi eux que les maux naturels & inévitables, comme les maladies, la vieilleſſe & la mort. Cependant on y voit mille autres maux. La prévention, la fureur, l'ambition, la perfidie, l'ignorance, & le mépris du ſçavoir.

Dans le monde il n'y a que la grande naiſſance & la gloire de la guerre qui attirent les yeux & l'eſtime des hommes. Tout autre mérite, s'il faut ainſi dire, eſt morne & languiſſant, à peine y prend-on garde.

Il eſt bien juſte que le mérite de la guerre ſoit conſidéré. Les fatigues, les bleſſures, & la mort mê-

me, à quoi les braves gens ſont ſi ſouvent expoſez, méritent encore plus de diſtinctions qu'on ne leur en donne. Cependant, ſi l'on compare les honneurs qu'on leur rend à ceux des perſonnes qui ſe rendent illuſtres dans les autres arts, on trouvera qu'ils ſont aſſés bien récompenſez.

Il y a cela de malheureux dans le mérite de l'eſprit, que peu de gens s'y connoiſſent; & que dans ce petit nombre même, il s'en trouve qui n'en font pas grand cas.

Il n'en eſt pas de même des richeſſes. Tout le monde les eſtime, les pauvres auſſi bien que les riches. Les autres biens de la fortune ont le même avantage. Les hommes de la plus baſſe naiſſance eſtiment la grandeur, & font ce qu'ils peuvent pour s'élever.

Digitized by Google

MAXIMES POUR l'Uſage de la vie.

LEs hommes ne loüent jamais gratuitement & ſans interêt. Il faut que quelque bien leur en reviene, ou qu'il en coûte quelque choſe à celuy qu'ils veulent bien loüer.

Ceux qui ſont de tres-grande naiſſance ſont inceſſamment reſpectez, leur nom ſeul eſt un grand éloge. Il n'y a point de plus grand privilége parmi les hommes.

Les conditions les plus malheureuſes ſont les plus mépriſées. Ce n'eſt pas aſſez de leurs miſeres effectives, on y a encore ataché la honte & le mépris. Les hommes ſont en verité bien cruels.

Il ne faut jamais dire, Bourgeois, Provincial, Campagnard; tous ces

noms ſont injurieux, & des noms de mépris. Il faut tâcher de les abolir, ils ne ſont qu'entretenir la haine entre les hommes. Mais il faut bien conſerver les noms de fourbe, de traître, d'ingrat, & les autres de cette nature, pour faire toûjours honte à ceux qui les méritent.

Il ne faut pas mépriſer ceux qui ſont en neceſſité, il faut au contraire leur donner des marques d'eſtime. Et comme le mépris eſt peut-être un des plus grands malheurs de la pauvreté, on adoucira en quelque façon leur déplaiſir en témoignant ſans affectation qu'on ne les en eſtime pas moins, quelque malheureux qu'ils ſoient.

Il faut être doux & humain à ſes domeſtiques, & les conſoler par cette douceur du malheur de leur condition. C'eſt un effet de la fortune qu'ils ſoient en cet état, & que nous nous trouvions au deſſus d'eux.

Il ne faut pas être rigoureux dans ſes interêts. Rien ne ſied mieux que de relâcher un peu de ſes droits.

Il faut éviter le grand jeu, c'eſt un divertiſſement trop dangereux. La colere, l'emportement, les querelles, l'acompagnent ordinairement. Il donne ſouvent de méchantes nuits, & à la longue il incommode toûjours. D'ailleurs faut être toûjours ſur ſes gardes pour s'empêcher d'être trompé : & c'eſt une choſe bien fâcheuſe que de marcher toûjours comme en païs ennemy.

Il ne faut avoir rien de remarquable ny de trop brillant dans ſes habits, dans ſes diſcours, & dans ſes manieres. Il me ſemble que l'air modeſte ſied beaucoup mieux que ce qu'on nomme le bel air.

Il eſt beau d'avoir dans l'air quelque choſe de grand, cela atire de l'eſtime & du reſpect : mais l'air doux & honnête ne fait pas de moins bons effets. C'eſt par là qu'on ſe fait aimer. Pour l'air fier que l'on eſtime tant, il me ſemble qu'il n'eſt bon que dans les ocaſions de la guerre.

On doit aprendre à ne ſe point

ennuyer, & bien étudier cette leçon. On eſt bien heureux de trouver ſon compte avec ſoy-même; car on ſe trouve quand on veut.

La Cour eſt, s'il le faut ainſi dire, un extrait de tout le Royaume. Tout ce qu'il y a de plus fin & de plus pur s'y rencontre. Les façons de parler, les modes, l'air & les manieres y ſont excellentes. La pluſpart de ces choſes ne s'aprennent que par le ſuccés, comme la Medecine s'eſt apriſe par l'experience. Il me ſemble pourtant qu'on devroit ſonger à les connoître par leurs cauſes, ce ſeroit bien le meilleur & le plus ſeur. Il faudroit pour cela connoître la nature des choſes qui doivent plaire, & connoître le cœur des hommes.

On ne s'étudie qu'à plaire dans les Cours des Rois, parce que l'on y fait ſa fortune en ſe rendant agréable. De là vient que les Courtiſans ſont ordinairement ſi polis. Dans les Villes au contraire & dans les Republiques, comme les hommes ne font leurs affaires qu'en travail-

lant, le dernier de leurs soins est de plaire, & c'est ce qui les rend plus grossiers.

Ce que l'on apelle le goût dans un sens figuré, est une chose bien rare, & qui se trouve en peu de personnes. On ne sçauroit presque ny l'aprendre ny l'enseigner; il faut qu'il soit né avec nous. La haute intelligence semble être bien au dessus, & paroît avoir plus d'étenduë: mais en verité, pour le commerce du monde & de la vie, le goût vaut son prix & tient bien son rang. Quand on a cet avantage, il ne faut pas traiter de haut en bas ceux qui ne l'ont point. On n'a pas des pieces en main pour les convaincre, & pour leur faire voir qu'ils ont tort. On les ramene bien plûtôt, qu'on ne les persuade.

Pour être agréable & de bonne compagnie, il faut penser finement, & dans le moment, sur tout ce qui se dit dans la conversation; & cela ne se peut faire, si l'on n'a l'esprit excellent, beaucoup de memoire & d'imagination. Il faut aussi sçavoir bien

bien ſa Langue, en connoître toutes les fineſſes, tous les biais & toutes les délicateſſes. Sans cela, quand on penſeroit le mieux du monde, on ne doit point s'atendre de dire les choſes avec le dernier agrément.

Il faut s'acommoder à la portée de ceux avec qui l'on eſt, & prendre en quelque façon le point & le degré de leur eſprit. On doit bien ſe garder d'affecter de vouloir toûjours être le maître de la converſation. On ſe rend agréable quand on écoûte volontiers & ſans jalouſie, & qu'on laiſſe avoir de l'eſprit aux autres.

Il n'y a point de ſujet ſi ſtérile, ſur lequel on ne puiſſe trouver quelque choſe de bien pris & de bien imaginé. Mais quand le ſujet ne préſenteroit rien, on a toûjours, à coup ſeur, les façons de parler agréables, dont on eſt le maître, & qui ne peuvent jamais manquer.

Les bons mots ſont rares, & dépendent de l'ocaſion & de la fortune.

Les récits & les contes ne réüſſiſſent pas toûjours, il ne faut pas en faire ſouvent, & quand on s'y trouve engagé, il faut prendre garde qu'ils ne ſoient pas longs, & qu'il y ait toûjours quelque choſe de particulier & de piquant dont on ſoit ſurpris.

Il faut éviter les redites, on ne veut point entendre ce qu'on ſçait déja, on n'y a plus d'intérêt.

Les choſes nouvelles, grandes, univerſelles, & celles qui ont l'air du grand monde, ſont toûjours agréables, parceque les hommes ſont curieux, parcequ'ils mépriſent les choſes bornées & de petite conſéquance, & qu'ils ſont ordinairement fort touchez de la grandeur.

C'eſt par cette raiſon que ce qui ſent les Provinces, les petites Villes, & les quartiers particuliers, eſt de méchant goût. On s'imagine que la politeſſe & le bon air ne s'y trouvent pas.

La même raiſon fait encore que les figures tirées de la guerre, de la chaſſe & de la marine, ſont ſi bien

recuës, & qu'on ne veut point entendre parler de celles qu'on pourroit tirer des professions basses & dont on ne fait point de cas.

Il ne faut pas s'atendre que les conversations soient toûjours égales; elles sont journaliéres, & dépendent de la fortune aussi bien que le reste des choses.

On ne sçauroit devenir habile ny agréable, si l'on n'aime la lecture; sans cela le plus beau naturel est ordinairement sec & stérile.

Il faut faire ensorte qu'il y ait toûjours dans les actions, dans les discours & dans les maniéres, un certain air de politesse qui ne les quite point. Rien n'est plus honteux que d'être grossier.

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance & de circonspection, acompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit & ce qu'on fait. Et comme tant de choses sont essentiellement nécessaires pour avoir de la politesse, il ne faut pas s'étonner si elle est si rare.

Soit que les femmes ſoient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire l'eſprit s'éleve & s'embelliſſe, c'eſt principalement auprés d'elles qu'on aprend la politeſſe.

LETTRE

A MONSIEUR JUSTEL.

JE ſuis ravi de vous voir en Angleterre. Le commerce d'un homme auſſi ſçavant & auſſi curieux que vous, me donnera beaucoup de ſatisfaction. Mais permetez-moi de n'aprouver pas la réſolution que vous avez priſe de quiter la France, tant que je vous verrai conſerver pour elle un ſi tendre & un ſi amoureux ſouvenir.

Quand je vous vois triſte & déſolé, regreter Paris au bord de nôtre Tamiſe, vous me remetez dans l'eſprit les pauvres Iſraëlites pleurans leur Jéruſalem aux bords de

l'Eufrate. Où vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de conſcience: ou acommodez-vous à la Religion Catholique en vôtre Païs, pour y joüir des commoditez que vous regretez.

Eſt-il poſſible que des images, des ornemens, des cerémonies, & d'autres pareilles choſes ſur leſquelles vous établiſſez des diſputes ſi mal fondées, & dont vous vous faites ſi mal-à-propos des ſujets de ſéparation, troublent le repos des Nations, & ſoient cauſe des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes?

J'avouë qu'il eſt beau de chercher Dieu en eſprit & en vérité. Ce premier Etre, cette ſouveraine Intelligence mérite nos ſpéculations les plus épurées. Mais quand nous voulons dégager nôtre ame de tout commerce avec les ſens, ſommes-nous aſſurez qu'un entendement abſtrait ne ſe perde pas en des penſées vagues, & ne ſe forme pas plus d'extravagances qu'il ne découvrira de véritez?

D'où penſez vous que viénent les abſurditez de tant de Sectes qui ſe trouvent répanduës par le monde, que des méditations creuſes où l'eſprit, au bout de ſa réverie, ne rencontre que ſes propres imaginations ?

Perdez, Monſieur, cette oppoſition chagrine que vous avez contre nos Images. Les images arrêtent, en quelque façon, cet eſprit ſi difficile à fixer. D'ailleurs, il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'imitation : & de toutes les imitations, il n'y en a point de ſi légitime que celle d'une peinture qui nous repréſente ce que nous devons révérer.

L'idée des perſonnes vertueuſes nous porte à l'amour de la vertu, & fait naître en nous un déſir d'acquérir la perfection qu'ils ont acquiſe.

Il eſt des émulations de ſainteté, auſſi bien que des jalouſies de gloire ; & ſi le portrait d'Alexandre anima l'ambition de Céſar à la conquête du monde, l'image de nos

Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zêle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les Cieux.

J'avoüe que le vieux Testament ne permetoit pas de rien former à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand ouvrage de l'Univers. Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elémens etoient les images de son immensité & de sa puissance. L'ordre merveilleux de la nature nous exprimoit sa sagesse. Nôtre raison qui veut tout connoître, trouve chez elle quelque idée de cette Intelligence infinie; & voilà tout ce qui pouvoit étre figuré d'un Dieu qui ne se découvroit aux hommes que par ses œuvres.

Mais il n'en est pas ainsi dans la nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'est fait homme pour nôtre salut, nous pouvons bien nous en former des images qui nous excitent à la reconnoissance de sa bonté & de son amour. Et en effet, si l'on a condamné comme hérétiques

ceux qui nioient ſon humanité ; n'eſt-ce pas une abſurdité étrange de nous traiter d'idolâtres, pour aimer à la voir repréſentée ? On nous ordonne de ſonger toûjours à ſa Paſſion, de méditer toûjours ſur ſes tourmens ; l'on nous fait un crime d'avoir des figures qui nous en entretienent le ſouvenir. On veut que l'image de ſa mort ſoit toûjours préſente à nôtre eſprit ; & l'on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux !

Vôtre averſion pour les ornemens de nos Prêtres, & pour ceux de nos Égliſes, n'eſt pas mieux fondée. Ne ſçavez vous pas, Monſieur, que Dieu prit le ſoin d'ordonner lui-méme juſqu'à la frange des habits du grand Pontife ? Et trouvez-vous que nos habits Pontificaux ſoient fort éloignez de ceux du grand Sacrificateur ?

Vous n'eſtes pas moins farouche à retrancher nôtre Muſique, qu'à condamner nos Images. Vous devriez vous ſouvenir, Monſieur, que David n'a rien tant recommandé

aux Iſraëlites, que de chanter les loüanges du Seigneur avec toutes ſortes d'inſtrumens.

La Muſique de nos Egliſes éléve l'ame, purifie l'eſprit, touche le cœur, & inſpire ou augmente la dévotion.

Lorſqu'il s'agit d'un myſtére ou d'un miracle, vous ne connoiſſez que les ſens & la raiſon. Dans les choſes naturelles qui conduiſent à la pureté, les ſens & la raiſon ſont vos ennemis. Là, vous donnez tout à la nature : ici, à la grace. La, on ne vous allégue rien de ſurnaturel que vous ne traitiez de ridicule : icy, on ne vous dit rien d'humain que vous ne trouviez profane & impie.

Les contrarietez n'ont duré que trop long-tems. Convenez avec nous des uſages légitimement établis ; & nous écrirons avec vous contre les abus qui ſe ſont introduits.

Quant à la doctrine de nos Egliſes touchant la préſence réelle du Corps de Jeſus-Chriſt au Sacrement de nos Autels, vous n'avez pas plus

de raiſon de la conteſter. Vous dites qu'il eſt difficile de convenir, avec nous, d'un corps ſans figure & ſans extenſion. Mais eſt-il aiſé de s'acommoder, avec vous, de vôtre manducation ſpirituelle ? De cette foi qui mange réellement la ſubſtance de ce même corps ? La difficulté de concevoir le myſtére eſt-elle moins grande de vôtre côté ? Et un miracle n'eſt-il pas auſſi néceſſaire, à vôtre opinion, qu'à la nôtre ?

Que ſi, malgré tout cela, l'amour de la ſéparation vous poſſéde encore, & que vous ne puiſſiez vous détacher de l'habitude de vos ſentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous a ôté, comme d'une injuſtice. Remerciez de ce qu'on vous a laiſſé, comme d'une grace. Le chagrin, le murmure & les opoſitions vous nuiront plûtôt que de vous ſervir. Au lieu qu'une conduite plus reſpectueuſe & des interêts plus diſcretement ménagez que violemment ſoutenus, pourroient

arrêter le dessein de vôtre perte, s'il étoit formé.

Une des premiéres sagesses & des plus recommondées, c'est de respecter, en tout pais, la Religion du Prince. Condamner la créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même tems. Un Protestant François, qui dans ses discours ou dans ses écrits, traite la Religion Catholique d'idolatrie, accuse le Roi, par une conséquence nécessaire, d'être idolatre, & lui fait une insulte dans ses propres Etats. Ce que les Empereurs Romains n'ont jamais souffert.

Je sçai bien qu'avec tout cela je vous exhorte peut-être vainement, dans la disposition où vous êtes. Un sentiment comme naturel qui se forme des premiéres impressions, l'atachement qu'on a pour d'anciens habitudes, la peine qu'on souffre à quiter une créance dans laquelle on a esté nourri, pour en prendre une autre à laquelle on a toûjours esté opose, une délicatesse de scrupule, une fausse opinion de

conſtance, ſont des lieus que vous romprez difficilement. Mais du-moins laiſſez à vos enfans la liberté de choiſir, que vos vieux engagemens ne vous laiſſent pas.

Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige à faire choix d'une Religion à ſept ans; & c'eſt là la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par là, on leur rend la Patrie que vous leur avez ôtée: on les remet dans le ſein de la République d'où vous les avez tirez: on les fait rentrer dans le droit des honneurs & des dignitez dont vous les avez exclus.

Ne leur enviez point, Monſieur, des avantages dont vous ne voulez pas profiter; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remetez le ſoin de leur Religion à la Providence divine, qui éclate ſi viſiblement dans une telle conduite.

Où eſt le pére qui n'inſpire le zéle de ſon parti, autant que celui de la Religion, à ſes enfans? Et que ſçait-on ce qui arrivera de ce

zéle ? S'il s'en formera de la fureur, ou de la pieté ? S'il produira des crimes, ou des vertus ? Dans cette incertitude, Monsieur, remetez toutes choses à la disposition d'une Loy qui n'a pour but que le bien public, & l'interêt particulier de vos familles.

LETTRE

A Monsieur le Comte C.

COmme je m'interesse infiniment à tout ce qui vous regarde, le détail de vos affaires galantes m'a fait un véritable plaisir. Des personnes qui en sont parfaitement informées ont pris soin de me le mander, & j'aurois envie de me plaindre à vous du secret que vous m'en avez fait, si je ne craignois de troubler une joye aussi grande que la vôtre, par des réprôches d'amitié.

Digitized by Google

Que vous êtes glorieux, Monsieur, aprés avoir si souvent donné des marques de vôtre valeur contre les ennemis de l'Etat, d'avoir dompté, dans les douceurs de la Ville, le cœur du monde le plus fier, & qui avoit défié toute la terre!

Je connois cette charmante personne, dans qui la beauté, l'esprit & les maniéres semblent disputer à qui luy donnera un plus haut prix. Aimable, délicate, aujourd'huy, pour vous seul, devenuë amante, en vérité, Monsieur, j'entre dans ces transports qui vous ont fait oublier tout le monde, pour ne laisser dans vôtre esprit que l'idée d'une personne si acomplie. Je vous pardonne cet abandonnement entier, & je conçois qu'il vous est difficile d'être encore sensible pour Madame de L. qui est si fort au dessous de l'autre par les charmes de sa personne. Mais enfin, Monsieur, vôtre oubli & vôtre abandonnement, excusables dans les commencemens d'une si grande fortune, ne le seroient plus, s'ils duroient toûjours. Vous

sçavez que Madame de L. a un mérite fort distingué. Vous sçavez tout ce que vous luy devez. Elle vous aime autant qu'on aima jamais. Son amour ne luy devroit-il point tenir lieu de beauté ? Et la reconnoissance dont vous vous piquez tant ailleurs, ne vous oblige-t-elle point à quelque retour ?

Pour moy, je vous avoüe que la Peinture qu'elle fait de vôtre insensibilité & de ses douleurs est si vive & si touchante dans les Lettres qu'elle m'écrit lá-dessus, que je ne saurois m'empêcher d'entrer dans ses intérêts. Souffrez-donc, Monsieur, je vous prie, mes rémontrances. Vous devez cela à nôtre amitié ? & je les dois à la confiance qu'à prise en moy une malheureuse.

Il ne s'agit point icy de quiter en sa faveur, cette beauté qui vous enchante. Il ne faut que vous donner la peine de tromper Madame de L. Vous le ferez bien-aisément, puisqu'elle vous aidera elle-méme. Et je ne croy pas que vous pousiez la bonne foy jusqu'à en faire scrupule.

Digitized by Google

Vous n'ignorez pas que vôtre nouvel amour ſera mêlé de quelques broüilleries, & de quelques froideurs. Vous donnerez ces tems à Madame de L. Elle s'en contentera; & vous vous ſervirez d'elle pour rallumer les feux de l'autre, que les incidens fâcheux, ou la tranquillité même, pourroient éteindre.

Encore une fois, Monſieur, ne négligez point une femme dont bien d'autres pourroient s'acommoder. Laiſſez-luy croire qu'elle a encore quelque place dans vôtre cœur. Alcibiade ne dédaigna pas de manger du pain groſſier & du potage noir de Lacédémone, aprés avoir goûté les délices d'Athénes. Il ſortoit d'entre les bras de l'aimable Aſpaſie, la plus charmante créature de la Gréce, où il avoit goûté tout ce qu'un amour tendre a de vif & de délicat: il s'acommoda pourtant, à Sparte, de la Reine, dont les maniéres étoient groſſiéres, & qui étoit bien éloignée d'avoir les charmes d'Aſpaſie.

Voilà, Monſieur, un exemple

à suivre. Considerez même avec un peu d'atention, le caractére d'Alcibiade, & vous trouverez par tout une ressemblance de vous à lui, qui ne vous est pas desavantageuse.

LETTRE

A Madame D. D. B. C.

A Ce que j'aprens, Madame, vous voulez dévenir dévote. J'en rends graces à Dieu, de tout mon cœur ; ayant plus de besoin, en vos entretiens de la pureté des sentimens que vous allez voir, que de ceux qui pouroient vous être inspirez dans le commerce des hommes.

Je vous conjure donc, comme interessé avec le Ciel, de prendre une dévotion veritable ; & pour la rendre telle qu'elle doit être, prenez soin d'éviter les défauts dont celle des autres est si souvent acompagnée.

Il en eſt aſſez qui penſent avoir l'ardeur d'un beau zéle. Il en eſt aſſez qui ſe poſſedent dans une bonne & ſolide pieté. Il en eſt aſſez enfin qui ſeroient capables de mourir pour Dieu par les ſentimens d'une foy courageuſe. Mais, en verité, il en eſt bien peu qui veüillent vivre ſelon les Loix de l'Evangile & de la Réligion.

Atendez tout de leur ferveur, où il eſt beſoin d'entreprendre. N'eſperez preſque rien d'elles, où il eſt beſoin d'égalité & de retenuë.

Il faut voir comment elles ſe comportent dans les choſes que Dieu exige de leur ſoumiſſion; & quand elles auront de la regle dans leurs mœurs, de la modeſtie dans le commerce du monde, & de la patience dans les injures, alors je ſeray ſatisfait de leur dévotion, par leur conduite.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres; & voulant vous donner à Dieu; faites moins entrer, dans vôtre dévotion, ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y

prenez garde, vôtre cœur lui portera ſes mouvemens, au lieu de recevoir les impreſſions de ſa grace; & vous ſerez toute à vous, quand vous penſerez être toute à lui.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y avoir un ſaint & heureux ajuſtement entre ſa volonté & la vôtre. Vous pouvez aimer ce qu'il aime: vous pouvez déſirer ce qu'il déſire. Mais nous faiſons ordinairement, par une douce & ſecrete impreſſion, ce que nous déſirons de nous-même. Et c'eſt ce qui nous doit rendre plus atentifs & plus apliquez à ne rien faire que par la conſideration de ce qu'il veut.

Il ne faut pas neamoins, pour cela, Madame, vous aſſujetir à la conduite de ces Directeurs qui font entrer dans leurs maximes, une certaine delicateſſe de ſpiritualité que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent peut-être pas eux-mêmes. Les volontez de Dieu ne ſont pas ſi cachées, qu'elles ne puiſſent ſe découvrir à ceux qui les veulent ſuivre; & preſqu'en tout, vous

aurez moins besoin de lumiére, que de soumission. Celles qui ont du raport à vos désirs sont agréablement entenduës, & agréablement suivies. Celles qui choquent vos inclinations s'expliquent assez : mais la nature y répugne, & l'ame indocile se défend de leur impression.

Je desirerois donc, Madame, deux choses de vous, dans la devotion où vous allez vous engager. La premiére est que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu vôtre cœur, parceque vous ne le croyez plus propre pour les passions des hommes. La seconde est que vous ne déguisiez jamais vos animositez sous une aparance de zéle ; & que vous ne persecutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de pieté.

FIN.

Digitized by Google